

# Le Samedi

Vol. XI. No 14  
Montreal, 2 Septembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

## JEUNES RÉVOLTÉS



MALGRÉ LEUR PRÉCOCE COURAGE, SOYEZ SUR QUE FORCE RESTERA À LA LOI.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,

Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 SEPTEMBRE 1899

## CE QU'IL EN PENSAIT

Une dame d'un âge moyen et quelque peu excitée pénétra, l'autre jour, dans une station de police et interpella ainsi l'inspecteur en devoir :

Où est mon Jim? demanda-t-elle.

Je vous demande pardon, madame. Un chien, je présume! dit poliment l'officier.

Ne vous permettez pas de rire et de rien présumer de la sorte, interrompitaigrement la dame. Un chien, vraiment! Non, monsieur, un mari, mon mari. Il est parti, disparu, décampé.

Mais vous ne m'avez pas dit cela, madame.

— Vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, jeune homme. Comment osez vous rester là et nettement contredire une contribuable ou du moins la femme légitime d'un contribuable. Je vais me plaindre à vos supérieurs, monsieur, entendez-vous! Où est mon mari!

Mais, chère madame...

Comment osez vous m'appeler "chère"? Pensez vous que je suis venue ici pour me faire insulter! Je vous dis que mon mari est disparu et vous ne bougez pas plus que si vous étiez de bois. Que pensez-vous de cela, voyons?

Ma foi, madame, répondit poliment l'inspecteur, si j'avais le plaisir de connaître votre mari, je lui dirais qu'il a certainement agi comme un homme intelligent. Constable Bellehumeur, montrez donc la porte à madame.

## SINCÉRITÉ

*Elle.* Dites moi, Georges, est-ce ma beauté ou ma bonté qui a gagné votre amour?

*Lui.* Pour être sincère, c'est ce pot de conserves de fraises que vous avez envoyé dimanche à ma mère.

## L'ÉDUCATION PATERNELLE

*Henri.* Papa, qu'est-ce que l'économie politique?

*Papa.* Ne jamais acheter plus de votes que vous en avez absolument besoin.

## OU S'ARRÊTE LA SUPERSTITION

La superstition n'empêche jamais les gens d'accepter treize pour une douzaine.

## ENIGMATIQUE

*Boireau.* Savez-vous, monsieur, que cet homme a tenté de me voler ma réputation!

*Poireau.* Il ne peut vous avoir connu parfaitement.

## LA SEULE

*L'héritière.*—Suis-je la seule jeune fille dans le monde que vous ayez aimée!

*Lui.*—Non, ma chère; mais vous êtes la seule que j'ai le moyen d'épouser.

## TROP DE PRÉCAUTIONS



*Mr Bougeuron.* Cette glace ne me paraît pas très solide. Je pense qu'il est bon de mettre une affiche pour avertir les gens.

## PENSÉES D'ALBUM

PAR PLUSIEURS PARLEMENTAIRES FRANÇAIS

A la tienne! ...—ETIENNE, député d'Oran.  
\* \* \*

J'ai été élu à la majorité de ...—MILLEVOYE, député de Paris.  
\* \* \*

Ne nous amusons pas aux bagatelles.—DE LA PORTE, député de Niort.  
\* \* \*

Le candidat qui n'est pas élu se brosse...—ADAM, député de Boulogne.  
\* \* \*

Que dit-on le plus souvent à la tribune?  
DÉRIEN, député des Côtes du Nord.  
\* \* \*

Dans mon arrondissement, on fabrique une absinthe extra...  
ORDINAIRE, député de Pontarlier  
\* \* \*

La musique que je préfère est celle d'Auber...  
VILLERS, député du Finistère.  
\* \* \*

Je ne changerai pas mon fauteuil de député contre une chaise...  
CANER, député de Chambéry.  
\* \* \*

Aux dernières élections, j'ai commandé la veste de mon adversaire...  
AUCOUTURIER, député de Boussac.  
\* \* \*

Celui qui gagne 100,000 francs aux tirages du Crédit Foncier, n'a qu'à se louer...—DULAU, député des Landes.  
\* \* \*

Toutes ces pensées ont été recueillies par le président de la Chambre française des Députés.—E. DESCHANEL.  
Et réunies par PARISIEN.

## SANG-FROID

Plusieurs personnes étaient à faire des achats dans la boutique d'un épicier, par un jour très orageux, quand un homme, tenant d'une main un bâton, et de l'autre un panier, entra et demanda :

— Quelqu'un d'entre vous est-il venu ici en voiture?

— Oui, moi, répondit l'un des hommes.

— Était-ce avec un vieux cheval blanc?

— Oui.

— Et une vieille femme sur le siège?

— Parfaitement.

— Et peut-elle conduire le cheval?

— Je le pense bien.

— Alors, c'est bien, dit l'homme au bâton et au panier. Le vieux cheval blanc a pris le mors aux dents et la vieille femme est pendue sur l'attelage, hurlant de toutes ses forces; mais si elle peut conduire le cheval,



II

*Le pêcheur Lepinette (l'été suivant).*— "Il est dangereux de patiner ici". Huh!... En voilà une idée! N'importe quel imbécile pourrait s'en apercevoir, une journée comme celle-ci.

il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Quel est le prix des œufs aujourd'hui?

## TOUJOURS LES MEMES

*Alice (hâillant).*— Ah! Seigneur! Je me sens comme si j'avais trente ans, aujourd'hui.

*Lucie.*— Qu'avez-vous fait pour vous rajeunir ainsi, ma chère?

*Rouleau.*— Comment ta femme aime-t-elle son nouveau manteau de sealskin?

*Rouleau.*— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue dernièrement.

*Rouleau.*— Comment cela?

*Rouleau.*— Elle a été tellement occupée à visiter ses amies.

## EFFRAYANT!

Une dame demandait dernièrement à sa servante comment il se faisait que le pot à moutarde était cassé. Celle-ci répondit avec une parfaite assurance qu'elle supposait que c'était parce que la moutarde était trop forte.

LE TRAVAIL TUE



*L'oubergiste.*—Pourquoi ne vous en allez vous pas et ne cherchez-vous pas de l'ouvrage? Le travail n'a jamais tué personne!  
*John Samba.*—C'est un infernal mensonge, massa. Li qui vous pale j'ai perdu quatre femmes de cette manière-là.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
 DDXXXIV

FRÈRE ET SŒUR

Frère et sœur, les petiots, se tenant par la main,  
 Vont au rythme pressé de leurs bras qu'ils balancent ;  
 Des hauteurs et des fonds de grands souffles s'élancent,  
 Devant eux le soir lourd assombrit le chemin.

Survient l'orage ! avec tout l'espace qui gronde,  
 Avec le rouge éclair qui les drape de sang,  
 Les barbouille de flamme en les éblouissant ;  
 Enfin, la nuit les perd dans la forêt profonde.

Ils ont peur des loups ! mais, bientôt,  
 Ils s'endorment. Et, de là-haut,  
 La lune qui verdit ses nuages de marbre  
 Admire en les gazant ces deux êtres humains  
 Sommeillant la main dans la main,  
 Si petits sous les si grands arbres !

MAURICE ROLLINAT.

LA REVUE DE LONGCHAMPS

Voici la troupe espérée : un grand homme sur un grand cheval suivi de sept ou huit cavaliers, dont un enseigne de vaisseau. Voici la Victoire vaincue : Marchand et ses Sénégalais.

A ce spectacle, les âmes se rompent ! La foule lointaine a flairé le fils du menuisier et lui envoie son cœur dans un immense murmure. Les dames élégantes des loges sont à présent des Françaises qui lancent au héros leurs éventails, leurs cris, leurs bouquets, leurs larmes ! Les chaises sont assaillies. Un instant, l'émotion étirent les clameurs, mais tout à coup elles éclatent, et l'on dirait des sanglots. Le tumulte rugissant vole de tribune en tribune. Pour voir l'homme, tous s'empressent jusqu'à l'étouffement. La petite troupe défile au son des clairons : cent vingt noirs ! Mais le cavalier qui les mène, grave, n'a bronché le cou que pour saluer. Sa lame s'est baissée devant la tribune aux crépines d'or, et ses nobles yeux ont regardé simplement à gauche. Ensuite, tête et sabre ont repris leur position militaire. Plus rien ; ce tas de héros est déjà loin.

GEORGES D'ESPARDÈS

LA RAISON

*L'institutrice.*—Pourquoi êtes-vous en retard, ce matin, Henri ?  
*Henri.*—Parce que, madame, un voleur a été arrêté dans le faubourg Québec et maman m'a envoyé à la station de police pour voir si c'était pas papa.

LUNE DE MIEL

*Elle.*—Je voudrais bien savoir pourquoi il n'y a pas une femme dans la lune, aussi !  
*Lui.*—Il y en a une dans la lune de miel. (*Et il y en eut une.*)

Le premier devoir est de s'instruire, le second d'instruire les autres.

DEVANT UNE NOCE QUI PASSE

Tenez ! La voilà !  
 -N'est-elle pas jolie ?  
 -Qui a fait sa robe !  
 -Elle est en surah, en soie ou en satin !  
 -Son voile est-il de la vraie dentelle !  
 -Elle est aussi blanche que la muraille !  
 -Je serais curieux de savoir combien il peut valoir !  
 -Lui a-t-il donné ces diamants !  
 -N'est-elle pas un peu triste.  
 -La traîne de sa robe a une horrible forme.  
 -Les demoiselles d'honneur sont-elles à plaindre !  
 -N'a-t-elle pas une jolie petite main !  
 -Je serais curieuse de savoir la peinture de ses gants !  
 -On dit qu'elle porte cinq pour ses chaussures.  
 -Si ces cheveux n'étaient pas séparés au milieu de la tête, encore !  
 -Je voudrais bien savoir comment elle s'est décidée à l'épouser ?  
 -C'est pour son argent, sans doute.  
 -Il est bien assez élégant pour elle, tout de même.  
 -Elle a toujours été si posée.  
 -Elle sera encore pire, désormais.  
 -Elle était très coquette, n'est ce pas !  
 -Ne fut-elle pas aimée du jeune Bouchencœur !  
 -Il a quitté la ville, dans tous les cas.  
 -Blanc comme son faux-col !  
 -Pourquoi ne se dépêchent-ils pas !  
 -A-t-elle dit qu'elle lui obéirait !  
 -Ah ! Les voilà, ils sont mariés à présent.  
 -Mortellement fatigués, n'est ce pas !  
 -Contents, tout de même.  
 -Oh ! Là ! Ah !... Oh !...

PAS DE LOGIQUE

*Marie (lisant une lettre).*—Pour vous faire plaisir, je traverserais les mers." Oh ! le brave garçon. "P. S. J'irai vous voir demain, s'il ne pleut pas."

QUESTION EN LITIGE

—Vous ne faites qu'un, maintenant, dit le prêtre à l'heureux couple qui venait de s'engager dans les liens du mariage.  
 -Lequel ? demanda la mariée.  
 -Vous aurez à régler cela entre vous, répondit doucement le prêtre.

SYMPTÔMES CERTAINS

*L'irrogne du village (lisant).*—Un des plus sûrs symptômes de l'hydrophtobie, c'est une grande aversion pour l'eau." Juste ciel ! Quel chien m'a donc mordu ?

PRÉVENU D'AVANCE

*Charles.*—Pensez-vous marcher droit, monsieur Prétendant !  
*Mr Prétendant.*—Mais oui, je le puis. Pourquoi me fais-tu cette question ?  
*Charles.*—Oh, pour rien ; seulement, j'ai entendu grande sœur dire que quand vous seriez mariés elle vous ferait marcher droit et maman lui a dit qu'elle lui aiderait. Voilà tout.

UN OBSERVATEUR

*Le patron.*—Eh bien, avez vous recouvré la créance de Lévi ?  
*Le collecteur.*—Je regrette de vous dire que je n'ai pas réussi, monsieur : il y avait plusieurs Lévi à cette adresse et tous ont nié votre créance. L'un d'eux m'a même mis à la porte.  
*Le patron.*—C'est celui-là. Retournez le voir encore.

ELLE AVAIT RAISON

*Alice.*—Qu'est-ce qui te porte à croire que Mr Pratique à des idées sur toi !  
*Berthe.*—Il m'a demandé pourquoi je ne suivais pas un cours au collège culinaire.

TOUTES

*Le neveu (sentimentalement).*—Si un homme aime une certaine femme...  
*L'oncle (sentencieusement).*—Il n'y a pas de certaines femmes. Elles sont toutes incertaines.

Plusieurs parlent en philosophes et vivent en fous.

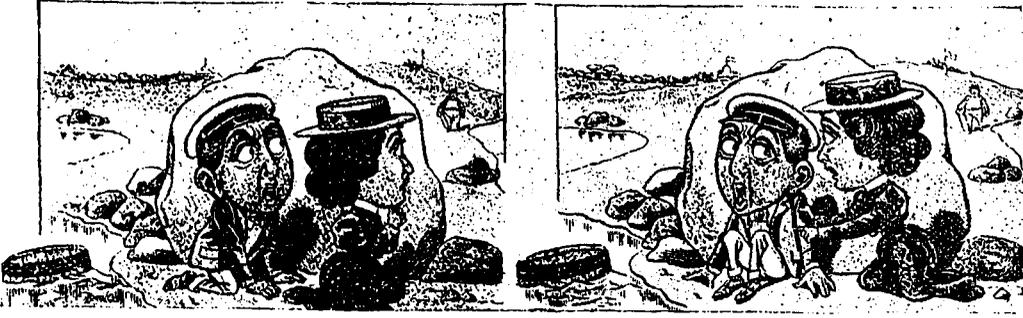
LES TROIS CANARDS



OU SONT ILS !

Des milliers de Bébés sont nourris avec le "NESTLÉ'S FOOD". DEMANDEZ-LE... A VOTRE MEDECIN

## RUSES D'AMOUR



I  
*Alice.* — Ah ! Alfred. Qu'allons-nous faire ? Voici papa. Vous savez qu'il m'a défendu de plus jamais vous parler. Je suis que vous n'avez pas peur de lui ; mais, s'il vous trouve ici avec moi, il m'emmènera et peut-être serons-nous séparés pour toujours !

## LE FORGERON

Plonge dans le brasier ton fer incandescent ;  
 Tare le, forge-le, du tourneau qui s'allume  
 Et frappe à coups égaux d'un bras retentissant.

Ton marteau roule, tombe et lanchit sur l'enclume,  
 Le marteau jaillit et meurt en tremblant  
 Loin du métal ardent qui rougit et qui fume.

Habitant, l'œil en feu, le visage noirci  
 Par les flots de fumée exhalés de la forge,  
 L'ouvrier lut avec le bagot dégrossi.

Le retrain commence à sauter dans sa gorge,  
 L'angoisse du travail l'inonde de sueur ;  
 Ça vent mais jus-à-lui vient par les champs d'orge.

Se poitrine et ses bras sont nus ; sous la lieur  
 Qui s'échappe sonnant de la braise bleuetre  
 Se hâte sans repos le sombre travailleur.

Il prend, pose, reprend tour à tour devant l'âtre  
 Ses sombres outils pendus au râtelier,  
 On chacun se détache en relief sur le platte.

Frappe, lime, polis, frappe, racle ouvrier !  
 Lorsque l'orgueil humain veut soulever la terre,  
 C'est à toi qu'il s'adresse et demande un levier !

Et c'est par tes efforts que l'inerte matière,  
 Pour doubler de l'esprit la force, s'assouplit  
 Et se soumet au joug de la pensée altière.

L'œuvre qui sous ta main en ce jour s'accomplit,  
 Une acclamation des peuples la salue ;  
 Le bte par elle croit, le grenier se remplit :

Ce fer encore tiède est un soc de charue !

A. MILLES.

## AUX COURSES

Le pesage est une réduction de Paris. Il possède un palais de l'Élysée et un faubourg Saint-Germain, une Bourse et un Hôtel de Ville, un hôpital, un tribunal et un tattersall.

Dans le coin des bookmakers règnent couramment une rumeur et un tumulte auprès desquels le brouhaha quotidien de la rue Vivienne ressemblerait à un concours d'harmonie.

Tout ce qu'il y a d'affreux dans le hurlement de la hyène, d'abréviatif dans la langue anglaise et de cassé dans la voix des perroquets centenaires, se charge de provoquer les passants à la spéculation des courses. La raison s'égaré à écouter les cris de hausse et de baisse sur la cote des chevaux ; les portefeuilles se dégarnissent à affronter les ruses imprévues, les audaces de la craie et de l'éponge qui courent entre les doigts fébriles des teneurs de listes.

Les parieurs se bousculent et s'injurient, les oreilles battues d'outrages, les chapeaux éraillés, les épaules moutonneuses. Souvent des gilles molles, de petits saluts ou de bonnes poignées de main s'ensuivent, selon que l'on se connaît beaucoup, un peu ou pas du tout.

Sur un gazon circulaire, entouré de bosquets, les chevaux de pur sang attendent patiemment les épreuves. Il tournent à pas lents, au milieu d'amateurs et de belles dames, conduits par des lads microscopiques que, d'un mouvement dédaigneux du col, ils secouent comme des breloques pendues à la bride. Quelques propriétaires, à l'écart, donnent des instructions à leurs jockeys et consultent anxieusement la grimace immobile de ces visages recroquevillés.

PAUL HERVIEUX.

## UN FROID

Henri, demanda-t-elle calmement le soir du septième anniversaire de leur mariage, Henri, quel a été le plus heureux moment de ta vie ?

Ah ! mon amie, répondit-il, je m'en souviens bien, va. Je ne l'ai jamais oublié. Si je vivais cent ans, ce moment serait quand même toujours présent à mon esprit comme il l'est ce soir.

Elle soupira et le regarda longuement. Puis après un moment de silence elle reprit :

Où ; mais, Henri, tu ne m'as dit quand ce moment était venu ?

Oh ! répondit-il, je pensais que tu l'avais deviné. Sûrement tu dois t'en douter. C'est quand tu vins me trouver l'automne dernier et que tu me dis que tu avais décidé de faire garnir ton vieux chapeau et de le porter ainsi tout l'hiver.

La célébration du septième anniversaire de leur mariage se fit absolument sans pompos.

II  
 ...Aucun moyen pour vous d'échapper à sa vue. Nous sommes perdus !... Non ! Non ! J'ai une idée. Sautez dans l'eau ; mettez-vous sous ce tonneau de façon à pouvoir respirer un peu. Il ne vous verra pas et, quand nous serons partis, vous sortirez. C'est notre seule espérance. Vite !...

## PAS DE CHANCE

On frappait à la porte et la cuisinière vint ouvrir. C'était un homme d'apparence sinistre et elle tint solidement la porte avec l'intention bien arrêtée de ne pas le laisser entrer.

— La maîtresse de la maison est-elle ici ? demanda le quidam d'un ton bourru.

— Non, répondit la cuisinière en tremblant.

— Et le maître de la maison ?

— Non.

— Il n'y a personne ici, alors ?

— Personne autre que moi, répondit la pauvre servante en essayant de refermer la porte.

— Eh bien alors, j'entre, hurla l'intrus, poussant la porte avec son pied, et je crois que je vais faire bonne chère. Laissez-moi passer, allons.

Elle le laissa passer et le tramp vint tomber entre les bras d'un énorme policeman occupé, quelques minutes avant, à faire la cour à la cuisinière.

## DE LA BERGÈRE AU BERGER

*Monsieur (d'un air aimable).* — Sais-tu bien, ma chère, que je ne me suis jamais lassé de regarder ta photographie !

*Madame (sèchement).* — Pourquoi alors ne la fais-tu pas encadrer et ne la pends-tu pas au mur de ton club ?

## SI C'EST UNE MANIÈRE

*M. Penoute (s'adressant à son fils pendant l'exécution d'un duo).* — Voyons, Alexandre, c'est-il une manière, ça, maintenant qu'il commence à se faire tard, de chanter deux à la fois afin de finir de plus bonne heure ?

## ENCORE UN PEU

*Le malade.* — Eh bien ! Comment me trouvez-vous, ce matin, docteur ?

*Le docteur.* — Vous êtes beaucoup mieux vraiment. Vous pouvez vous lever pendant quelques instants aujourd'hui.

*Le malade.* — Merci, docteur ; c'est une bonne nouvelle. A propos, puis-je vous demander votre compte ?

*Le docteur.* — Attendez, attendez ! Vous n'êtes pas encore aussi fort que vous croyez.

## §10,000 POUR UN MOT

*Flic.* — Une grande nouvelle !

*Floc.* — Qu'est-ce ?

*Flic.* — Votre ami, Harry, vient de gagner §10,000 pour avoir correctement répondu à une simple question.

*Floc.* — Pas possible !

*Flic.* — Rien de plus vrai. Le prêtre lui a demandé : "Consentez-vous à épouser Mlle Eliza Grossac", en désignant la fille du banquier, et il a répondu : "Oui". C'est ainsi que cette chance lui est arrivée.

## LEURS DROITS

*Tommy.* — Quels sont les droits des femmes, papa ?

*Papa.* — Tout ce qu'elles veulent, mon fils ; souviens-toi de cela.



III  
 ...Ah, papa ! Comment êtes-vous venu ici ? Je ne vous attendais pas avant samedi. Asseyez-vous donc ; vous devez être fatigué ? Par-fai-te-ment, mais nous ne resterons pas longtemps, papa.

*Alfred (sous le tonneau).* — Je puis respirer un peu, mais que voilà une retraite passablement humide, sapristi !



IV  
*Le papa.* — Dis donc, Alice. Voilà dix minutes que je regarde ce tonneau ; il y a sûrement quelque chose d'étrange là dedans ; je vais voir ce que c'est.

*Alice (tremblant de peur).* — Oh ! papa. Je vous en prie, n'y touchez pas ! Vous savez comme la plage est glissante. Vous pourriez tomber et vous noyer, vous qui ne savez pas nager.

## CE QU'IL A FAIT

*La frousse (fanfaronnant).* — Oui, monsieur, j'entendis des cris dans la foule et me retournant, j'aperçus un homme frappant atrocement une pauvre femme avec un fisonnier.

*Lacommis (vivement).* — Et qu'avez-vous fait ?

*La frousse.* — Je me suis mis, monsieur, à courir aussi fort que je le pouvais et...

*Lacommis (l'interrompant).* — A-t-il pu vous rattrapper ?

L'amour est un habile comédien qui, pour nous surprendre, sait prendre toutes sortes de déguisements.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

SUGGESTIONS DES ROSES

“ Il est, dit le poète John Keats, certaines formes de beauté qui, plus que toute autre, ont le pouvoir d'écartier un moment le voile de crêpe qui endeuille nos âmes : tels les arbres jeunes ou vieux ; tels les narcisses avec le petit peuple de plantes vertes qui les entoure ; les haliiers au cœur de de la forêt, avec leur riche floraison d'églantines musquées...”

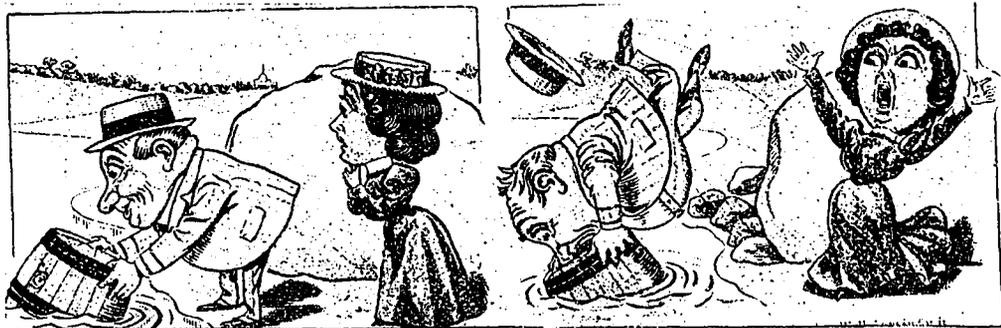
Il y a aussi, de par le monde, des associations de belles choses qui ont le don d'évoquer en nous le souvenir des beautés disparues et d'en re susciter l'exquise impression.

Tout à l'heure, sous la tonnelle de mon jardin, l'opulence de roses épa-

rouies et mêlées à la verdure des massifs a opéré pour moi ce charme suggestif. Les roses offraient à mes yeux émerveillés la variété de leur formess et de leurs couleurs : les unes, d'un jaune pâle, à demi dépliées et comme lasses déjà du poids de leurs corolles ; les autres, du ton attendri d'une savoureuse chair féminine. Il y en avait d'un blanc ivoirin et virginal, d'un rouge vif comme les nuées d'un soleil couchant, d'un rouge noir comme celui d'un sang épais, d'une chaude teinte orangée ou d'une délicate nuance abricotine. Au-dessus, les ramures très vertes faisaient ressortir l'éclat de ces taches cramoisies ou luitenses, ensanglantées ou ambrées, et, à travers les branches entrelacées, transparaisaient des coins d'un ciel bleu intense.

Ce lac de Côme d'un azur foncé, avec ses molles découpures, ses rives verdoyantes et ses villas blanches, il est là, à cette heure, vivant devant mes yeux. Sous la lumière éclatante de midi, il m'apparaît avec ses flottilles de barques s'en allant vers Cadenabbia, et je le vois aussi dans la transparence des nuits de mai, tandis que des rossignols gazouillaient parmi les lilas en fleurs. Une barque se détache, au crépuscule, de la jetée du petit port : elle gagne le large ; une jeune femme en vêtements blancs se tient debout à la proue et, d'une voix de contralto, se met à chanter des airs d'opéra, sous l'incertaine clarté des étoiles. Chantait-elle pour son propre plaisir ou pour distraire quelque Anglais byronien et emmyé ? Je ne l'ai jamais su, mais sur l'eau silencieuse et noire, ces mélodies italiennes doublaient la poésie de la nuit. C'était comme la mise en action d'un roman de George Sand, d'un de ces romans de la première manière, qui ont pour théâtre la légion des lacs italiens, et qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Même au temps de ma première jeunesse, ils me paraissaient d'une fantaisie aussi adorable qu'in vraisemblable : ce n'est qu'après un séjour de quelques semaines au bord du lac de Côme que j'en ai senti l'absolue vérité.

RUSES D'AMOUR - (Suite et fin)



V

Le papa. Il faut absolument que je trouve ce que c'est. Ah... Whoa, Bill! Whoa! Là, je l'ai!

VI

Alfred (donnant un tonneau une petite impulsion). Tant pis, je joue le tout pour le tout ; je crois que je fais aussi bien en égalisant les chances. Allons, à l'eau, mon bonhomme.

Brusquement s'évoquèrent devant moi les paysages admirés jadis aux environs du lac de Côme. Je revis les tonnelles de roses de Bellagio et j'eus la sensation délicieuse de l'azur du lac italien, entraperçu à travers les plantureuses frondaisons de la villa Sardielloni. Une succession de sites méridionaux et printanniers ressuscita devant mes yeux sous la voûte embaumée des rosiers. Les impressions d'autrefois se réveillèrent avec la vivacité et la fraîcheur voluptueuse des choses récemment vécues.

Ce fut d'abord une large pelouse semée de violettes et de primevères, s'allongeant à perte de vue entre deux murs tapissés de glycine d'un lilas pâle à odeur de girofle. Où menait cette seigneuriale avenue ? Je ne sais plus ; mais ce dont je me souviens comme d'un spectacle d'hier, c'est la griserie produite par cette nappe d'herbe fleurie, par cette fine odeur pénétrante de grappes de glycine : c'est la sensation de jeunesse, de joie paradisiaque, éprouvée dans ce lieu enchanté dont je savourais seul la beauté féérique. Il me semblait errer en pleine fantaisie shakespearienne, dans ces jardins où Orsino, duc d'Ilyrie, rêva, aux sons des instruments, à ses amours pour la comtesse Olivia, et dit à ses joueurs de viole :

— Si la musique est la nourriture de l'amour, donnez-m'en encore, donnez-m'en avec excès, afin que mon désir puisse se rassasier... Jouez : la musique arrive à mes oreilles comme une suave brise du Midi qui passe sur un parterre de violettes et en dérobe l'odeur.

\*\*\*

C'est bien, en effet, le pays du romantique, cette région enchantée qui s'étend entre Bremozzo, Cadenabbia et la pointe de Bellagio. Les villas ombreuses, abandonnées et dans un état de somptueux délabrement, où l'on aborde en barque par des mystérieux escaliers de marbre, semblent créées pour abriter de poétiques aventures d'amour. Les hôtes de passage qui y nichent ou qu'on rencontre dans les hôtels du rivage, ont l'air eux-mêmes de héros de roman. Au courant des souvenirs évoqués ce matin sous ma tonnelle de roses, je retrouvai deux figures charmantes, entrevues, pendant quelques jours, dans les jardins de Bellagio. C'étaient deux femmes : la mère et la fille, mais la mère si jeune encore qu'on eût pu les prendre pour deux sœurs. La mère, le teint olivâtre, les bandeaux plaqués sur les tempes, avec de grands yeux de couleur café, pouvait avoir trente ans ; la jeune fille en comptait seize à peine, et reproduisait en blond le type maternel, avec une rêveuse nonchalance qui faisait ressortir la vivacité pétulante et la provocante coquetterie de sa compagne. Elles voyageaient seules et mangeaient à la table d'hôte, où la mère fleurissait étourdiment avec tous ses voisins, on sentait que le désir de plaire était, chez elle, une fonction aussi naturelle que la respiration ; à défaut d'autre victime, elle eût coqueté avec le sommelier ou le maître d'hôtel. Ce manège semblait considérablement mortifier la jeune fille : une rougeur lui montait aux joues et, dans ses languissantes prunelles, pétillait tout à coup une leur irritée. Ces éclairs de virginal indignation la rendaient aussi jolie et attirante que sa mère. Elles plaisaient toutes deux tour à tour : l'une par ses façons enveloppantes, l'autre par sa hautaine et ombreuse réserve. Elles partirent brusquement, un soir. Je les aperçus, l'une après l'autre, sur le pont du bateau à vapeur : la mère envoyant des adieux à ses admirateurs de la veille ; la fille dédaigneuse et indifférente. Et, ce matin encore, sous la roseraie, je revoyais ces deux figures fuyantes, d'un charme si dissimilable : l'une pareille à mes roses éclatantes et cramoisies ; l'autre, rêveuse et renfermée dans sa mélancolie, comme les roses Nivé! aux lourdes corolles à peine dépliées.

ANDRÉ THEURIET.



VII

Alice (effrayée). Au secours ! Au secours ! Au secours !

Alfred (comme il émerge de l'eau). Parbleu, j'ai la partie belle ! Je vais opérer le sauvetage, à présent...



VIII

Alfred (qui a pied). Ne craignez rien, ne craignez rien, monsieur. Je vais vous sauver. La vie du père de la femme que j'aime m'est plus chère que ma propre vie. Ne craignez rien, je suis avec vous.



IX

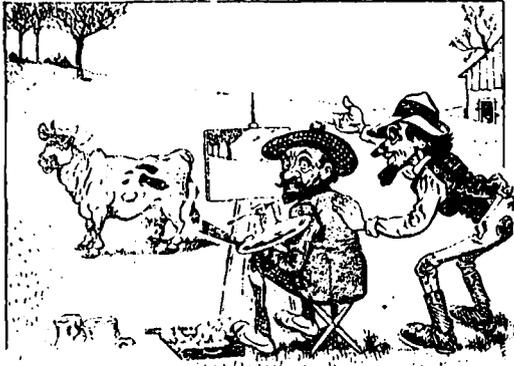
Le papa (après qu'Alfred et lui ont espérés pied sur la plage). Jeune homme, jamais je n'oublierai votre arrivée au moment où j'allais sûrement périr. Vous m'avez sauvé la vie. Prenez ma fille comme un faible à compte sur la dette que j'ai contractée aujourd'hui envers vous. Je vous bénis, mes enfants ; je vous bénis de tout mon cœur. Soyez heureux ! (A pied). Mais c'est égal, on ne m'ôttera pas de l'idée qu'il y avait quelque chose d'animal sous ce tonneau-là !

## CAUSERIE PARISIENNE

J'adore les animaux, seulement je vous avouerai que mon amour pour ces frères inférieurs — sont-ils si inférieurs, vraiment? — croît en raison directe de leur volume.

En vertu de ce principe, l'animal que je préfère... de beaucoup, c'est l'éléphant, vu que je n'en connais pas de plus gros, depuis la disparition du sympathique megatherium et du regretté plésiosaure.

## UNE OFFRE ACCEPTÉE



Peuote (qui assume un malheureux artiste, depuis une heure, avec ses discours incolérents). — Et maintenant, je m'en vais dans la cour; mais vous pouvez peindre ma vache, si vous voulez. Elle s'appelle Margot et elle est douce comme un mouton.

— pour transporter ses pénates dans la plaine humide. Si l'on me demande pourquoi je préfère les grosses bêtes aux petites, je répondrai que c'est pour la bonne raison qu'elles sont moins gênantes. Par ces temps caniculaires, on se trouve fréquemment incommodé par de menues bestioles que l'on a de la peine à distinguer, mais dont on ressent de façon peineuse les cuisantes morsures.

Le moustique, notamment, a une trompe qu'il applique sur notre épiderme, d'une manière absolument blessante.

L'éléphant, lui aussi, possède une trompe, mais, rendons justice à ce pachyderme, il ne s'en sert pas pour nous faire du mal tout en voltigeant autour de nous.

Des amis, chez qui je vais quelquefois dîner à la campagne, s'imaginent m'être agréable en me forçant à manger en plein air.

Le rebut de la création, cloportes, scolopendres, cafards, etc., profitent de cette circonstance pour se suicider en se noyant dans mon verre et dans mon potage.

Or, notez que l'hippopotame le plus dégoûté de l'existence n'est jamais venu finir ses jours sous mes yeux, d'une façon aussi dégoûtante.

Étonnez-vous donc après ça que je préfère les grosses bêtes aux petites!

Vraiment!... j'ai cru rêver!...

Jusqu'ici je ne connaissais — de réputation — la ville de Cardiff, dans le pays de Galles, en Angleterre, que comme un centre minier important.

Le charbon de Cardiff est trop connu pour que j'en parle... Je ne parlerai donc que de cette autre chose qui m'a véhémentement surpris, comme je vous l'ai donné à comprendre quelques lignes plus haut.

Apprenez donc, si vous l'ignorez, que la bonne ville de Cardiff est par-dessus le marché — le marché au charbon — un centre... druidique important.

Il y a donc encore des Druides?... "Faut croire?" comme dit cet autre.

Jules César — qui fut, entre parenthèses, fortement soupçonné d'aspirer à la dictature — le conquérant des Gaules, dis-je, fit une guerre acharnée aux druides et aux bardes en qui s'incarnait la résistance à l'envahisseur.

Ses successeurs, Constantin?... non! constatons-le en passant, firent la même chose que lui.

Et puis deux mille ans à peu près passèrent, durant lesquels on ne parla plus des Druides que dans les livres d'histoire.

Voilà, maintenant qu'on en reparle, et dans les journaux, s. v. p... et comme informations d'actualité, encore!...

Ces bons vieux druides de l'époque du sieur César (Jules) ont donc la vie plus dure que les baleines qui rigolent, pendant quarante ans, avec un harpon dans le flanc?...

Non! détrompez-vous! Ils sont morts, ceux-là, et s'il y a eu, ces jours-ci, un congrès... international de Druides à Cardiff, c'en étaient d'autres.

J'ai même vu, avec un sensible plaisir, qu'il y avait, parmi eux, un certain nombre de nos distingués confrères... ce qui prouve que le journalisme mène à tout, même au Druidisme. J'avouerai, à ma honte, que je ne m'en serais jamais douté.

Je sais bien qu'il y a encore la baleine, mais je l'ai peu fréquentée, car elle a fait choix d'un élément qui, jusqu'à nouvel ordre, n'est pas le mien.

Elle en a fait choix!... me direz-vous.

Mais, oui, parfaitement! La baleine n'est pas un poisson, — comme on est généralement tenté de le croire.

C'est un mammifère, comme vous et moi, seulement un mammifère qui a déménagé de la terre ferme — peut-être à la cloche de bois



L'artiste. — Le diable t'emporte, toi et tes discours, bavard! Je ne pourrai jamais achever mon tableau pour ce soir! Peindre sa vache!... Attends un peu! Oni... je vais la peindre. Elle est bien tachetée, mais je puis faire quelque chose de plus pittoresque.

Ce congrès, qui s'appelle l'Eisteddfod, réunissait les druides et les bardes les plus notoires d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et de Bretagne, voire même des Batignolles.

Il y avait parmi eux un archi-druide et l'on a accompli des rites que, dans mon ingénuité, je croyais abolis, périmés et désuets.

Et l'on a chanté... sans doute, le cheur des Druides du *Chilpéric* d'Hervé.

Avec la faucille dorée  
Allons couper l'herbe sacrée!

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'envoyer un salut ému à ces bons bardes.

\*\*\*

L'été on ne sait que manger... Pour ma part je dois convenir que la confection de mon menu me force à tenir avec ma cuisinière d'interminables *palabres*.

Le poisson est difficilement frais... la viande ne dit pas... il faut se rabattre sur les légumes et, malheureusement, les petits pois touchent à leur fin, c'est-à-dire qu'ils ne le sont plus, fins.

Hein! l'est-ce assez!...

Deux botanistes du Jardin des Plantes viennent de publier un ouvrage destiné à venir en aide aux personnes désireuses de varier leur ordinaire, comme légumes.

Ces messieurs énumèrent 250 plantes comestibles inconnues ou peu connues. — Excusez du peu!

On ne tire pas assez parti du maïs, paraît-il, dont on peut utiliser les grains, avant qu'ils ne soient tout à fait mûrs, en les mangeant cuits, au beurre fondu.

L'ortie — qui l'eût cru! — est une plante comestible qui, si elle est cueillie jeune, remplace les fines herbes, l'oseille, ou toute autre *verdure*. Si vous préférez les racines, on peut vous offrir le *scolyme* d'Espagne.

Un seul... exemplaire est capable de nourrir une famille, car cette racine a un mètre de longueur sur quinze centimètres de tour.

Comme goût, ça se rapproche du... fond d'artichaut. Essayez, chers lecteurs de cette alimentation et vous m'en direz des nouvelles.

J'attends même ces nouvelles, — sans trop d'impatience d'ailleurs, — pour commander à mon cordon bleu un menu composé de maïs, d'orties et de scolyme.

Entre nous, il faudra changer le nom — d'allure trop scientifique — de ce dernier légume.

Personne ne demanderait jamais de champignon de Paris, si on était obligé de l'appeler, comme on le fait en botanique: *Psalliotes campestris*. Car il n'y a rien de tel que la science pour vous couper l'appétit!...

\*\*\*

On publie, dans les gazettes, la liste officielle, et complète des personnes désignées pour présider aux distributions de prix ainsi que celles qui doivent y prononcer des discours.

J'ai cherché — mais vainement — à savoir quels étaient les crimes que ces malheureux avaient pu commettre pour se voir infliger un pareil châtement!...

Car c'en est un!... quand il y a 30° centigrades à l'ombre, être enfermé dans une salle de distribution de prix, qu'embrassent des familles entières rayonnantes de joie... embrasser, en les couronnant de lauriers en papier, un tas de jeunes élèves... quel *carcere duro* peut approcher de ça?

S'il faut, par surplús, parler pour ne rien dire, pendant une bonne heure d'horloge... pour l'orateur... pour les auditeurs, c'est un

supplice digne de l'imagination d'un bourreau chinois en délire.

Je ne sais si l'on a conservé la tradition du discours latin qui florissait de mon temps. En sortant de là, on n'avait plus que la ressource d'aller à l'Institut Pasteur pour se soumettre au traitement antirabique. Mais ce qui était amusant c'était de voir les dames qui n'y comprenaient rien — comme les messieurs du reste — applaudir, à tout rompre, les périodes cicéroniennes de l'orateur. Nous applaudissions également, jeunes élèves que nous étions, mais c'était avec cette idée ironique et vindicative que le professeur au discours latin, n'avait fait, lui aussi, qu'un *penum* auquel il avait été condamné par ses supérieurs hiérarchiques.

M'étant décerné, de ma propre autorité, mais sans aucun discours, le prix de paresse, je m'empresse de déclarer que, pour aujourd'hui, je me relâche.

JULIEN MAUVRAÇ.



II

IL FERAIT SON BONHEUR



Angéline (statiquement).—Oh ! Gertrude. Combien je serais capable d'aimer cet homme-là !

SUR UNE TOMBE

La jeunesse en sa fleur première ;  
L'orgueil farouche du devoir ;  
L'impatience de savoir,  
Jugeant courte une vie entière ;

Tout ce qui parle de lumière ;  
Tout ce qui répugne à décroître ;  
Tout ce qui peut germer d'espoir,—  
Nous avons tout mis dans la bière !

Jamais le bien, le vrai, le beau  
N'auraient trahi, dans le tombeau,  
Une âme à ce point affermie :

Et tu veux, docteur du néant,  
Devant ce trou noir et béant,  
Que je m'en tienne à ta chimie !

EGÈSE MASUEL.

LE PREMIER MÈTRE

Jadis, en une interview célèbre, notre confrère Grosclaude conta les impressions de la doyenne des locomotives. Celles du premier mètre n'étaient pas moins intéressantes à recueillir et c'est avec empressement que nous sommes allés au Conservatoire des arts et métiers solliciter une audience.

La chose n'a pas été des plus commodes. A peine arrivés, on nous apprenait officiellement que le conservateur avait rigoureusement interdit, à tous les étalons métriques de son service, toute communication avec les journalistes.

Mais, une heure plus tard, la nouvelle était officiellement démentie et l'on nous introduisait auprès du vieux mètre, étendu, comme à son ordinaire, sur un socle polygonal.

La petite bonne qui nous conduit nous présente et nous fait remarquer l'inscription placée au-dessous du vigoureux centenaire :

—Qui que tu sois, voici ton mètre !

Et, tout aussitôt, la conversation s'engage :

—Vous voulez, monsieur le reporter, quelques souvenirs de jeunesse ? L'un des plus curieux est que, dès ma naissance, j'atteignis toute ma croissance. Toujours mesuré dans mes actes, étranger aux factions, j'ai mis mon activité au service de mon pays. Je me suis multiplié sans compter. Maintenant, ma situation est faite. Pourtant j'ai eu des commencements bien difficiles !

—En vérité ?

—Toutes les vieilles mesures étaient liguées contre moi. Il fallait voir les pieds, les pouces et les lignes me toiser avec mépris !

—Votre triomphe n'en a été que plus éclatant. Et, depuis ces cent années, jamais la moindre infirmité ! Vous êtes d'une constitution exceptionnellement robuste.

—Tout en platine, comme vous voyez.

—Et toujours droit comme un I.

—Hélas ! c'est là que le bât me blesse.

—Comment cela ?

—Quelle affection qu'on ait pour la ligne droite, croyez-vous, monsieur, qu'au bout d'un siècle on ne commence point à en avoir soupé ? Pendant les cinquante premières années, ça allait encore, mais, depuis une dizaine de lustres, je vous avoue que j'ai des fourmis dans les centimètres ! Oh ! s'allonger, quelle volupté ! s'étirer, quel rêve se tordre comme un reptile ! bondir comme un tigre ! onduler comme une mer ! Grandir ! ne fût-ce que d'un millimètre !... Hélas ! il n'y faut pas penser !

Nous nous levons, respectueux de cette douleur. Mais il reprend :

—Ce qui me vexe le plus, voyez-vous, c'est de songer que, pendant que je gis, immuable et rectiligne, ma descendance kilométrique serpente le

long des routes, zigzagant dans les lacets des montagnes... Hélas ! toujours deux poids et deux mesures !

L'heure était venue de prendre congé. En sortant, la même petite bonne nous signale, dans le musée, quelques inventions récentes.

—Tenez, monsieur, voilà un mètre nouveau, bien commode. Avec ce mètre-là, vous pouvez mesurer jusqu'à deux mètres cinquante.

—Comment cela ?

—C'est bien simple, il est en caoutchouc. ALPHONSE ALLAIS.

LA CUIRASSE RÉVÉLATRICE

Il a raison, le proverbe, quand il dit qu'on ne s'avise jamais de tout.

L'autre jour, K..., qui vient de passer des dragons aux cuirassiers, eut l'heureuse idée de vouloir posséder sa photographie en nouvelle tenue. Il y attachait même une certaine importance, car un mariage en dépendait. Il met casque, cuirasse, plumet, etc., prend une pose héroïque, quel que chose rappelant vaguement Reischoffen.

—Ne bougez plus, monsieur, lui dit le photographe.

K... garde un sérieux de statue.

La séance finie, le nouveau cuirassier se dit :

—Je vais être épatant comme ça.

Il rentre chez lui, très satisfait, et attend les résultats. Huit jours après, il sort les portraits, puis tout à coup recule épouvanté.

La cuirasse toute neuve avait fait miroir, et il avait dans la poitrine l'appareil avec le portrait du photographe comptant les secondes.

PAS AVANT

Lui (amoureulement).— Quand donc, ma chère, allez-vous élever mon espérance à son plus haut degré !

Elle (froïdement).— Quand on élèvera votre salaire à la dernière période.

UN DOMPTEUR DE LIONS

L'explorateur africain (continuant son récit).— Il n'y a pas longtemps encore, un jour que je n'étais pas armé, je me trouvais tout à coup face à face avec trois lions.

L'ami.— Oh !...

L'explorateur.— Je les regardai fixement pendant un instant et mettant mes mains dans mes poches je m'éloignai en sifflant un air d'opéra.

L'ami.— Et les lions s'élançèrent sur vos pas !

L'explorateur.— Ils ne le pouvaient pas, mon cher, c'était au Jardin Zoologique que cela se passait.

ELLE LE CONNAISSAIT

Madame.— J'ai bien peur que Gontran soit encore en défaut.

Monsieur.— Mais je ne l'entends pas.

Madame.— C'est pourquoi je crains qu'il soit à faire quelque chose de mal.

CEUX QUI DISPARAISSENT

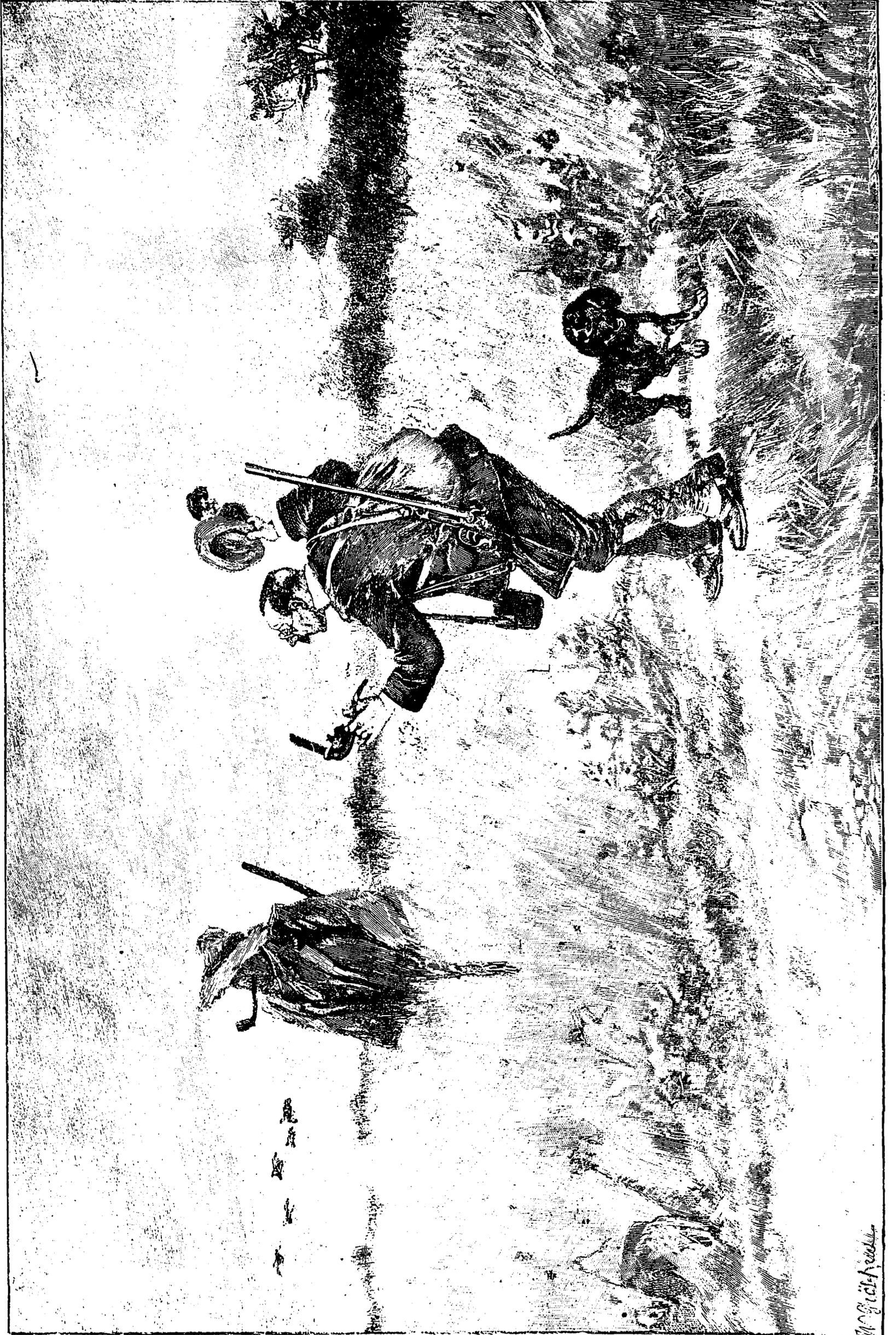
L'instituteur.— Vous avez mentionné quelques-uns des oiseaux qui demeurent avec nous pendant toute l'année. Pouvez-vous, maintenant, m'en nommer qui disparaissent pour revenir ensuite ?

Le petit garçon (qui sait à quoi s'en tenir).— Les oiseaux de prisons, m'sieu.

PAS LOGIQUE



Ce monsieur est un membre de la Société Protectrice des Animaux, mais il se demande en ce moment pourquoi il fait partie de cette estimable association.



MÉSAVENTURE D'UN CHASSEUR MYOPE — "DU FEU, S'IL VOUS PLAÎT!"

M. G. H. H. H.

Ne manquez pas de Lire ce ...

## Nouveau Feuilleton !

UN DES PLUS BEAUX ROMANS DU JOUR

## Les Tortures d'une Mère

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE

I

La créature misérable, malheureuse, qui reposait sur un grabat éventré, gisant en un coin d'une petite pièce sordide, basse de plafond, dont les murs souillés, salis, s'éraillaient par places, laissant voir une gale grisâtre, — ce pauvre être navré se dressa brusquement sur son séant.

Péniblement ses paupières se soulevèrent, ses prunelles s'agrandirent sous la pression de l'angoisse qui la ressaisissait et un profond et sourd gémissement s'échappa de la poitrine contractée de la jeune femme.

Où, jeune ! jolie ! distinguée ! charmante ! Tout cela à la fois, malgré ses traits contractés, étirés, ses yeux rougis, brûlés, révélant une longue suite de larmes et de tortures !

Une enfant, une toute petite fille à grandes boucles blondes, dormait, étendue à côté d'elle.

La veille au soir, la mère était venue échouer là, à bout de ressources, en cette maison meublée, — hôtel borgne d'un des pauvres quartiers de Londres.

Certes, la misère est atroce à Paris ; mais de l'autre côté de la Manche, en plein cœur de la capitale, elle est cent fois plus hideuse encore. Plus violentes les souffrances, plus enragées les morsures de la faim et du froid. Plus révoltants aussi l'indifférence et l'égoïsme !

Et Aline de Chazay, — c'était le nom de l'infortunée, — s'abîma dans une impassibilité morne, qui était à la fois la paralysie de l'épouvante et la résignation stupide d'un écrasant découragement.

Malgré ses terreurs, ses angoisses, elle avait donc dormi !

Oh ! pas longtemps, à coup sûr, elle en était certaine. Elle avait entendu l'horloge d'un église voisine sonner une heure du matin, puis la demi : et alors, à cet instant, elle s'était assoupie.

On était au milieu de l'été, et de la rue, par la fenêtre ouverte, montait une étouffante et moite chaleur.

Aline se repréna peu à peu, réfléchissant, cherchant à mettre ses idées en ordre.

C'était la fin ! Il fallait donc mourir ! ...

Et ses yeux, ses grands yeux si bien faits pour l'amour, de grands yeux languides, laissèrent transparaître un désespoir sans borne, en regardant avec une adoration désolée l'enfant couchée à côté d'elle.

— Moi, ce n'est rien ! — murmura-t-elle. — Mais, ma fille ! ... mon enfant ! ... Il faut la défendre ! ... Il faut la sauver ! ... C'est mon premier devoir de mère ! ... Et m'abandonner ainsi ! ... C'est lâche ! ...

Et alors elle se roidit, ses mains se crispèrent, tandis qu'elle faisait appel à toute son énergie.

En ce logis suspect, elle ne pouvait demeurer plus longtemps, n'ayant même plus l'argent nécessaire pour payer le loyer, si modique qu'il pût être.

Il est vrai que le logeur, Adams Glyn, — elle en frémissait encore. — Adams Glyn, un monstre à face de gorille, — lui avait dit avec un horrible et bestial sourire :

— A une jolie petite femme comme vous, je ne demanderai pas d'argent... Si vous voulez être bien aimable, vous vous trouverez chez vous, aussi heureuse que Sa Gracieuse Majesté la Reine ! ...

Oh ! cet Adams Glyn ! ... Il était ivre la veille au soir, à peine pouvait-il se tenir debout ; mais le regard coulant qui lui avait lancé, de ses prunelles hébétées par l'alcool, disait le danger qu'elle ne manquerait pas de courir lorsque cette brute aurait euvé son gin.

Mais elle était à bout d'énergie, de résistance. Ses pauvres pieds endoloris refusaient de la porter plus loin... Elle vacillait ! Fuyant à travers un lacs de ruée, lorsqu'elle s'était dit : — " Je vais tomber " — reconnaissant l'impossibilité de continuer sa course, chargée de son précieux fardeau, l'enfant qui dès longtemps ne pouvait plus marcher, elle était entrée là.

Donc, tout à l'heure, dès l'aube, au premier clair, elle partirait ! ...

Où irait-elle ?

Elle ne savait.

Où voudrait les conduire le Dieu de miséricorde qui semblait les oublier, son enfant et elle.

Comment Aline de Chazay se trouvait-elle en cet autre ?

Elle avait connu la fortune, cependant, le bonheur !

Elle avait été heureuse ! Oh ! oui ! bien heureuse ! ... Aimée ! adorée ! adulée ! ... Et il avait suffi d'un souffle maudit pour faire crouler tout cet édifice de joie radieuse dont il ne restait plus que des ruines.

A coup sûr, la jeune femme qui se trouvait en ce misérable état, en ce lieu inconnu, devait courir le plus instant, le plus redoutable des périls.

A tout moment elle tressaillait ; ses paupières alourdies s'apensantissaient encore, elle se débattait, luttant contre l'écrasant besoin de sommeil, et répétant à diverses reprises :

— Non ! Non ! Il ne faut pourtant pas que je dorme... Il ne faut pas ! ... Mon Dieu ! Mon Dieu ! ... Donnez-moi le courage ! ... Donnez-moi la force !

A un moment, elle tressauta.

Dans la rue, une voix d'ivrogne qu'accompagnait un pas traînant, une voix grasse, enrouée, chantait à pleine gorge :

Oh ! Jenny ! ma chère Jenny ! ...

Laisse-moi voir le doux bleu de tes prunelles !

Pais, peu après, des cris montèrent du rez-de-chaussée. Une femme et un homme se battaient à outrance, avec accompagnement de jurons et de blasphèmes.

Et Adams Glyn, le logeur, se leva, courant mettre le holà, en braillant :

— Thomas Claim ! C'est toujours à recommencer ! Je vous préviens pour la dernière fois, Thomas Claim, que si vous continuez à troubler le repos de cette honorable maison, je vais vous jeter au ruisseau ! ... Sac à gin ! Vous ne vous conduisez pas comme un gentleman ! ...

Jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, les Anglais demeurent formalistes et prétendent garder le constant souci de leur respectabilité.

Ces sanglants reproches produisirent sans doute leur effet, car tout retomba bientôt dans un morne et profond silence.

Au chant de l'ivrogne, aux cris de Thomas Claim et de son aimable épouse, rudement châtiée, l'enfant s'était agitée, troublée en son angélique repos.

Et la jeune femme lui répétait à voix basse :

— Dors, ma chérie ! ... Dormez, mon amour ! ... C'est des vilains, c'est des méchants ! ... Mais ils s'en vont ! Ils sont partis !

Nous l'avons dit, l'enfant pouvait avoir six ans, mais elle était menue et frêle, la maigronne, avec une incomparable finesse de traits ; son teint mat, pâle, gardait comme un reflet des souffrances maternelles.

Ainsi que sa mère, elle était vêtue de noir, cette couleur des orphelins et des veuves. Aline, tout habillée, s'était jetée sur le grabat, pour être prête à tout événement, couchant l'enfant à côté d'elle.

— Dors, chérie ! Dors, mon amour !

— Ma... man.

Lentement la petite se retourna, en une pose adorablement gracieuse, son petit bras soulevé sous sa tête nimbée de l'aurole de ses cheveux blonds. Et le souffle régulier de l'enfant prouva à la mère, penchée sur elle, qu'elle était retombée dans le complet repos.

Des pas saccadés se firent entendre.

— Ici.

Ce mot avait été prononcé par une voix rude.

Et aussitôt, on frappait avec force à la porte de la rue.

D'un saut, comme mue par un ressort, la jeune femme avait bondi du grabat.

Debout, courbée, l'oreille tantue, elle écoutait, poignée par une terrifiante angoisse.

— Allons ! Adams Glyn ! ouvrez ! ... et dépêchez-vous, nous sommes pressés.

Et des mains vigoureuses continuaient à ébranler la porte à coups précipités.

— Allons ! ouvrez ! Adams Glyn !

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-  
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

—Vous êtes bien certains de ne pas vous tromper, — demanda une autre voix, d'un timbre sec, cassant, avec un fort accent français.

La jeune femme avait tout entendu.

—Eux !... — fit-elle, claquant des dents, mordue au cœur par une angoissante terreur. — Eux ! Ce sont eux !!!

Et elle ajouta, tandis que ses bras retombaient le long de son corps, comme si elle eût eu conscience de son impuissance :

—Perdues ! Nous sommes perdues !... .

On recommença à frapper plus violemment encore.

Sans bruit, très lentement, Aline s'était approchée de la fenêtre, et avançant la tête avec une précaution infinie, elle regardait dans la rue.

Un clignotant bec de gaz, au travers du brouillard, éclairait le devant de la porte.

Quatre hommes se trouvaient là, attendant.

—André ! Simon ! — murmura la jeune femme, se reculant effarée, — et avec eux, deux policemen !!!

Et, se tordant les mains :

—Oh ! les misérables !... Les infâmes !... .

Fort heureusement, après une nuit agitée, Adams Glyn avait fini par lourdement s'endormir et continuait à demeurer sourd aux réitérés et bruyants appels dont il était l'objet.

Aline jeta un long regard effaré autour d'elle.

Où se cacher ?... Comment fuir ?... .

Dans un flambeau de cuivre bossué, dartré de vert-de-gris, achevait de se consumer un bout de bougie dont la vacillante lueur éclairait cette scène navrante.

Le mobilier de la soupenette était nul. Sur la cheminée, un miroir cassé, lépreux, et devant, un pot à eau éguoulé dans une cuvette de faïence. Une chaise boiteuse... C'était tout.

La fenêtre !... .

Fuir par cette seule issue, se jeter et se brayer sur le pavé, elle et son enfant !

Et cet épouvantable sort, elle le préférerait mille fois plutôt que de retomber dans les mains de ceux-là qui, depuis si longtemps, s'acharnaient à sa poursuite.

Avec une exaspération inconscience, quelque chose comme une poussée de folie, elle répétait les deux noms maudits : — Simon ! André !... .

Puis une lueur d'intelligence la ressaisit, et s'abattant sur les genoux, la tête dans les mains, elle pria !... Oh ! elle pria avec tout son cœur !... .

Quand la créature a prié, la confiance renaît en elle et réagit.

Aline se releva.

Une grisorie de folle témérité, née de toutes ses tortures et de ses terreurs, sourdait en elle... .

Lutter, lutter toujours, lutter quand même... jusqu'au bout !... .

Son parti fut vite pris. Ce qu'elle songeait à tenter c'était fou !... Mais elle allait l'essayer quand même... .

Les coups, ébranlant la porte, se répétaient, plus précipités, plus ardents.

L'enfant s'était levée à son tour, les lèvres entr'ouvertes, prêtes à laisser échapper un cri.

En ses bras nerveux la mère l'enleva, lui murmurant à l'oreille :

—Tais-toi ! chérie !... Tais-toi !... N'aie pas peur !... Ne crie pas... Autrement, vois-tu... ils nous tueraient !!!

—Oui, maman !... .

Ces derniers mots, l'enfant les avait prononcés, tels un souffle... .

Alors Aline éteignait la bougie, et le noir épais envahit la soupenette.

Elle ceinturait toujours sa fille.

Enjambant la fenêtre, doucement, elle se laissa glisser en dehors, se retenant par sa seule main libre à une épaisse lame de plomb qui garnissait l'appui de la croisée.

Au-dessous d'elle, la rue !... .

Un bec de gaz, dont elle apercevait, pareil à un œil énorme, l'aveuglante lueur.

Il était temps !... .

Adams Glyn avait fini par entendre le sabbat que les policemen continuaient en poursuivant l'ébranlement de sa porte.

Et sa voix, encore chargée de gin et d'ale, demandait, hésitante et troublée :

—On ne peut donc pas laisser un honnête gentleman dormir !... .  
Qu'est-ce que vous voulez ?... .

—Vous allez le voir, Adams Glyn, vous allez bien le voir... On ne fait pas attendre des officiers de police devant votre seule porte.

Le mot "police" galvanisa aussitôt l'instinct du logeur, qui, promptement vêtu, se précipita dans le corridor, saluant les barres.

L'un des policemen dit sévèrement à l'hôtelier, qui puait à la fois le tabac et les boissons dont il était encore imbibé :

—Vous vous ferrez une vilaine affaire, Adams Glyn. Voici plus d'un grand quart d'heure que nous frappons... Et ce retard, voulu, sans doute, il pourrait chaudement vous en cuire.

Adams Glyn bredouillait des excuses.

Un peu chargé de la veille au soir, il n'avait rien entendu, mais maintenant, il était tout à la disposition des honorables gentlemen, bien qu'il ne pût se douter de ce qu'on lui voulait, il en prenait le ciel à témoin, rien ne pouvant troubler le calme de sa conscience.

—Pas tant de paroles, Adams Glyn, — fit encore le policeman, — laissez-nous entrer... et répondez à ces deux gentlemen, qui nous ont régulièrement requis, avec tous pouvoirs pour les accompagner et leur prêter main-forte.

Les deux "gentlemen" en question ne méritaient nullement ce titre, que l'on prodigue d'ailleurs avec une surprenante profusion, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique.

Correctement habillés de vêtements sombres, coiffés de capes de voyage, leurs traits présentaient, dès le premier abord, une analogie profonde. Ils pouvaient avoir de vingt-huit à trente ans, paraissaient de constitution robuste, solides, râblés, avec une taille au-dessus de la moyenne.

Ils portaient toute la barbe, l'un très brune, l'autre avec des reflets rouges, et rien dans toute leur personne n'eût éveillé l'attention de l'observateur, si ce n'est les yeux brillants, furtifs, dont les éclatantes lueurs se voilaient constamment sous des paupières très lourdes.

Les policemen ne cherchaient point ; obéissant à un ordre, ils n'avaient point à enquérir. Autrement, avec leur flair de policiers, ils eussent bien vite reconnu que, malgré un faux vernis d'élégance, tout ce qu'un visage humain peut exprimer de bassesse, de mauvais instincts et de vice crapuleux, se lisait sur la face de ces deux hommes. Un court examen eût révélé en eux de ces êtres sinistres, dont la vue vous fait froid, qui exhalent une odeur de sang, et dont chaque jour de la vie se compte par une turpitude, une infamie ou un crime.

A cette heure, armés d'un ordre de la police, protégés par elle, ils étaient tout-puissants.

C'était quelque chose comme Robert Macaire et Bertrand conduisant les gendarmes, ceux-ci condamnés, de par la loi, à leur prêter main-forte.

Cependant Simon, l'aîné des deux frères, celui qui avait des reflets roux dans les cheveux et dans la barbe, commençait à soumettre le logeur à un interrogatoire en règle, auquel les deux policemen assistaient avec leur impartialité toute britannique.

—La maison a-t-elle deux sorties ?

—Non, Votre Honneur, — répondait Adams Glyn avec empressement. — Non, non, il n'y a que cette porte, par laquelle vous êtes entrés et qui se trouve derrière vous.

—Fermez-là à double tour.

Adams Glyn remit la barre.

—Bien, — et Simon eut un satisfait hochement de tête, — par conséquent personne ne peut sortir d'ici sans passer par ce couloir.

—Vous l'avez dit, Votre Honneur.

—Eh bien !... maintenant, répondez, et aussi brièvement que possible... Vous avez dû recevoir hier soir une jeune femme vêtue de noir, très fatiguée, qui a arrêté une chambre... Elle est accompagnée d'une petite fille de cinq à six ans... vêtue de noir également. La jeune femme et la petite fille sont blondes.

Adams Glyn essaya bien de temporiser. Mais il avait affaire à forte partie, d'autant que les policemen requis n'étaient pas précisément la patience même.

—Adams Glyn, — fit en grondant l'un d'eux, — je vous engage à ne pas tergiverser... Nous n'avons pas de temps à perdre.

—Attendez donc... — et le logeur grattait la broussaille qui lui servait de chevelure, — attendez donc... Une jeune femme en noir et une petite également en noir... Oui, nous avons ça.

—Parfaitement... Arrivées hier soir, très fatiguées... Elles ont une chambre excellente. Ces deux chères créatures doivent dormir, à cette heure, du sommeil de l'innocence.

L'autre frère, André, le plus foncé des deux, dit à son tour.

—Eh bien !... cette jeune dame est une de nos parentes... Elle a l'esprit complètement dérangé... Et nous craignons qu'il n'arrive malheur à elle ou à son enfant.

—C'est très juste, — opina le logeur. Mais le gentleman peut se rassurer, il n'est rien arrivé à ces deux personnes. Elles se trouvent en parfait état de santé.

—Conduisez-nous auprès d'elles.

—A l'instant même, si ces messieurs veulent prendre la peine de me suivre.

Et Adams Glyn, s'armant d'un chandelier, s'engouffra dans l'escalier humide qui conduisait au premier étage de l'hôtel.

Il pénétra, suivi des quatre hommes, dans un étroit corridor, au bout duquel il s'arrêta devant une petite porte, disant :

—C'est là.

—Ouvrez, ordonna Simon.

—Cette dame doit être couchée, — fit le logeur, — il faut toujours respecter les convenances et prendre des précautions avec les dames.

Et, discrètement, il frappa.

Naturellement, ce heurt n'obtint aucune réponse.

Alors il cogna plus fort et recommença avec violence.

—J'ai une double clé, — dit-il au bout d'un instant, je vais la chercher. — Il revenait aussitôt, introduisait la clé dans la serrure, mais ses efforts demeuraient vains, la porte était fermée en dedans.

—Ah ! — gronda Simon, — elle a dû nous entendre venir et elle a pris ses précautions.

Le plus grand des policemen s'avança alors, d'un coup d'épaule fit sauter la serrure, et les quatre hommes envahirent la petite pièce.

Vide ! Elle était vide.

La fouiller partout, en ses quatre coins, fut vite fait ; sonder la cheminée, soulever le grabat, tout cela fut terminé en un clin d'œil.

—La fenêtre, — s'écria Simon, — elle n'a pu se sauver que par la fenêtre !

Et avançant la tête par la croisée, il aperçut aussitôt la malheureuse.

—La voilà ! — s'écria-t-il avec un instinct bestial, féroce, l'instinct de la chasse à la créature humaine. — Nous la tenons !

Aline, suspendue dans le vide, cramponnée avec la suprême énergie que donne le désespoir, demeurait là, rigide.

Ses doigts s'étaient incrustés dans la lame de plomb

Et alors, à cette voix maudite, elle put distinguer la tête de Simon qui planait au-dessus d'elle, comme la tête d'un énorme oiseau de proie.

La joie, une joie furieuse, gonflait les muscles de son cou, agitait ses mains velues et lui poussait le sang au visage.

Vivement, il étendit le bras pour saisir la jeune femme.

Mais Aline poussa un cri d'épouvante et d'horreur, ses doigts se détendirent, et volontairement, d'un élan suprême, elle se précipita dans la rue !... criant d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Pardon ! Mon Dieu !... .

Au cri d'agonie poussé par la mère, auquel répondit la clameur épouvantée des policemen et d'Adams Glyn, succéda le bruit d'un corps qui s'abattait sur le trottoir.

Aline était tombée toute droite, mais, ses genoux ayant fléchi, le contre-coup de sa chute l'avait précipitée brutalement, et sans qu'elle pût se retenir, contre le pied du reverbère qu'elle avait vu de sa soupente.

Par malheur le visage avait porté contre les stries d'une porte métallique servant au nettoyage du reverbère, et l'une des saillies lui avait profondément labouré le visage.

Quant à l'enfant, la mère l'avait retenue sur elle jusqu'à ce que sa chute l'eût projetée en avant, et ne l'avait lâchée qu'au dernier instant, de sorte que la petite avait roulé sur le trottoir, avec quelque violence, il est vrai, mais sans subir autre chose qu'une assez vive commotion.

Avec cette vaillance maternelle qui tient du prodige, la jeune femme se releva presque aussitôt, bien que meurtrie, brisée et effroyablement étourdie.

Mais la peur, la terrifiante peur, qui la galvanisait, lui donnait de surhumaines énergies.

Au milieu du chaos de ses sensations bouleversées, une joie intense !

Elle avait couru tout de suite à son enfant, qu'elle avait trouvée saine et sauve. Un peu étourdie, elle aussi, mais c'était tout. Elle l'avait reprise dans ses bras, et, en prenant sa course, droit devant elle, pareille à une bête affolée fuyant le coup de feu, glissant dans la boue, se relevant sans temps d'arrêt pour repartir encore, elle avait caressé la fillette, lui demandant de sa voix haletante, entre-coupée :

—Tu n'as pas mal, chérie ?... Tu ne souffres pas ?... .

—A quoi la petite répondait aussitôt :

—Pas de mal, maman... .

Et la mère fuyait... se perdant dans un labyrinthe de ruelles étroites, se heurtant parfois à un ivrogne, évitant les policemen, courant, courant sans trêve, sans relâche, avec une vigueur inouïe et une vertigineuse vitesse !

La nuit était sombre, opaque, une petite pluie fine et pénétrante s'était mise à tomber avec une persistance continue.

Et cette buée épaisse, s'aggravant d'un brouillard très dense, la faisait passer comme une ombre de l'enfer poursuivie par de fantastiques démons.

Au cri d'horreur poussé par les policemen et Adams Glyn, qui cependant n'étaient pas des tendres, l'aîné des deux frères, Simon, celui qui possédait la barbe de la couleur de Cain, — comme dit Shakespeare, — avait prononcé d'un ton déclamatoire, en joignant les mains :

—Oh ! elle a dû se tuer, la malheureuse !

Et André, le cadet, répétait en écho, tout comme son frère :

—Oui ! la malheureuse ! Elle a dû évidemment se tuer !

Ces paroles sonnaient faux. On eût dit, au contraire, que les deux frères faisaient tous les efforts pour retenir un soupir de satisfaction et qu'ils atteignaient enfin un but longtemps poursuivi.

Les deux policemen, si indifférents qu'ils pussent être, venaient

même d'échanger un regard de méfiance, pareils à deux limiers frappés subitement par un flair inattendu.

Simon reconnut immédiatement l'urgence de combattre aussitôt cet imprécis soupçon.

Et s'adressant à Adams Glyn :

—Si elle respire encore, la pauvre créature, il va falloir une civière, et nous la ferons transporter au plus proche hôpital.

Il avait même donné un coup de coude à son frère, pour que celui-ci ajoutât quelque chose, et André, comprenant, renchérisait :

—On ne trouvera personne à cette heure... Nous la porterons nous-mêmes... Tandis que l'un de ces messieurs, — il désigna les policemen — aura l'obligeance d'aller chercher un médecin.

Sans se presser cependant, comme s'ils eussent craint de se trouver face à face avec le cadavre, ils se décidaient à quitter la chambre, non sans avoir regardé dans la rue, mais une corniche en saillie les empêchait de voir.

Adams Glyn, en cette sortie devançait les quatre hommes. Ainsi que c'était son devoir, le plus grand des policemen le bouscula dans l'escalier et quatre à quatre dévala les degrés, traversa le couloir et gagna la porte.

Mais, on s'en souvient, celle-ci avait été barrée par Adams Glyn qui avait fourré la clé du cadenas dans sa poche.

Il fallut attendre le logeur. Tout cela demanda un certain temps.

Et quand Adams eut ouvert la porte il laissa échapper une violente exclamation de stupeur.

—Oh ! Il faut qu'elle ait la vie bien dure !

—Qu'est-ce que vous dites ?... — cria Simon, encore dans le corridor, dans l'étroitesse duquel on ne pouvait passer qu'un à un.

—Je dis qu'il faut qu'elle soit diablement solide, votre folle !... Elle a sauté sur ses pattes, tout comme une chatte, et elle n'est plus là !... .

Un blasphème gronda sur les lèvres d'André ; son frère le cogna durement pour l'obliger à se taire.

—Elle n'est pas loin ! Elle n'a pu aller loin ! Après un saut pareil ! Cherchez !... Mais cherchez donc !

La rue était fouillée, vainement.

La jeune femme avait disparu.

—Évolée ! — répétait Adams Glyn avec une satisfaction évidente, — disparue... dissipée ! cela tient positivement du prodige !

Simon lui jeta un mauvais regard. Ce logeur à figure de bouledogue, qui se permettait de manifester ses sympathies ! Comprenez-vous cela !

Cependant les deux frères ne s'attardaient pas, ils s'évertuaient, au contraire, fouillaient les sauteries, les recoins, tous les abris où aurait pu se réfugier une créature humaine.

Rien ! Toujours rien !

Dans les recherches, les policemen ne demeurèrent pas inactifs, mais ils n'y allaient que mollement, le cœur n'y était vraiment pas.

Quant à Adams Glyn il s'écrimait sur le pas de sa porte, et carrément allumait une pipe. L'affaire ne le regardait plus.

Aussi bien les deux frères ne s'occupaient plus de lui. Le plus cruel désappointement se lisait maintenant sur leurs visages contractés et furieux.

Que faire !... Où aller ?... .

—Il faut pourtant la retrouver, — répétait Simon.

Et l'autre d'ajouter :

—On ne peut vraiment pas la laisser courir comme cela !... .

—Elle est capable de faire un malheur !

—Avec une folle, on ne sait jamais !

—La folie est bien démontrée !... Elle est patente !... .

—Bien sûr !... C'est bien un acte de folie, que de se précipiter par une fenêtre.

—Cherchons encore !... Elle n'a pas dû aller loin !... Dans l'état où elle doit être !

Et André se baissait, regardant la boue avec une attention extrême. Et tout à coup, il poussa un cri, cri de satisfaction pleine !... .

Vivement il faisait craquer une allumette-bougie, et se penchant vers une empreinte toute fraîche, il constata des traces sombres.

Il y porta la main, fit briller d'autres allumettes, et n'étant plus maître de son mouvement :

—Mais !... C'est du sang !... Elle est blessée !... .

—Mais oui !... Mais oui !... Elle perd du sang !... Elle en perd même beaucoup !... Donc elle ne tardera pas à tomber... .

—La piste était perdue ! La voilà !... .

Et, donnant de la voix comme un chien de chasse, André bondit en avant.

—Suivons !... Suivons !... — ordonna l'autre aux policemen. — Evidemment, nous allons la reprendre.

Et ils disparurent, quittant la rue.

Les traces de sang tournaient sur la droite.

C'était Simon maintenant qui, relevant les marques noires, cria avec une agitation nerveuse :

—Par ici ! Par ici ! Je la tiens toujours !

Ils avançaient vite, s'étant engagés dans une voie droite et plus éclairée par de rapprochés becs de gaz.

Mais, à la sortie de la rue, Simon se trouva fort embarrassé.

Les traces de sang cessaient tout à coup.

La meute humaine tombait une fois encore en défaut.

On tint conseil. Les hommes de police tiraient d'un côté. Les deux frères d'un autre.

Ils descendraient ainsi, inspectant, fouillant toutes les rues jusqu'à la Tamise, suivant les quais, de la Tour au pont de Londres. En tous cas il fallait se séparer et agir vivement.

Pendant ce temps, le pauvre être pourchassé, bien que chargé de son précieux fardeau, courait toujours.

Et comme une ombre affolée, Aline traversait ces quartiers hideux qui renferment toutes les douleurs et tous les vices qui déshonorent l'humanité.

Où se trouvent-ils?... A deux pas de Piccadilly et d'Oxford-Street, où l'or roule, comme entre les rives du Pactole, puis d'un autre côté Whitechapel et Saint-Giles. Les voitures ne peuvent s'aventurer en ces quartiers infâmes, et c'est à pied qu'il faut parcourir ces ruelles noires, défoncées, où des bandes d'enfants en haillons grouillent dans des mares croupissantes.

C'est aussi des environs du port de Londres que le pâle troupeau des misérables se rue à travers la ville pour y conquérir de gré ou de force de quoi ne pas mourir de faim.

Pour l'instant, le moustre fatigué dormait pour reprendre des forces. Un lourd silence s'était abattu sur l'immense cité. La pluie plus serrée, plus épaisse, avait obligé les derniers passants à se mettre à l'abri.

Les ruelles et les grandes voies étaient désertes.

Et Aline courait toujours, tant sa frayeur était intense, tant elle touchait à la folie.

Sa fille!... sa fille!... On pourrait lui prendre sa fille!...

Et alors, à ce moment même, où à bout d'haleine, elle se sentait prête à défaillir, elle reprenait son élan et continuait à courir, à trébucher, faisant gicler autour d'elle la boue glissante.

A un moment donné, elle s'arrêta pour souffler, pour écouter...

Rien que le bruit persistant et monotone de l'ondée, le gargouillement des gouttières.

Elle se trouvait à cet instant sous la lueur tremblotante d'un bec de gaz.

Et un cri de frayeur s'échappa de ses lèvres.

Le visage de l'enfant, la fontange qui entourait sa jolie petite tête, étaient tachés de sang.

La petite dormait cependant. Elle dormait durant cette course folle, ignorante du péril, indifférente à la pluie.

Aline la regarda attentivement, soulevant la fontange, le fichu.

Non! grâce à Dieu!... le sang n'était pas celui de l'enfant!...

C'était le sien, à elle, qui coulait, elle le sentait, elle voyait maintenant.

De ses joues, de son front, de son cou, le sang s'échappait encore!

—Non! non! Elle n'a rien!... Rien!... Mon Dieu!... Merci!... Ce n'est que moi!...

Tressaillant, les yeux effarés sondèrent la profondeur de la brume.

On venait!...

Étaient-ce eux?... Eux encore!... Eux toujours!...

Elle se reprit à gravir son calvaire.

Que voulait-elle?... Qu'espérait-elle?...

Le jour!... Oh! ce jour tant attendu ne paraîtrait donc jamais!

Dans le jour, ils n'oseraient pas!...

Et puis, il y aurait le monde, les passants, la foule!...

Elle crierait!... Elle appellerait à l'aide!...

Il se trouverait bien là une âme compatissante qui empêcherait que l'on arrachât un enfant à sa mère!...

—Oui! — murmurait-elle tout en foyant — ces crimes-là ne peuvent se commettre que la nuit!... Oh! la nuit, l'ombre, le noir! On dirait d'un abîme!...

Puis revenant à la chérie:

—Pauvre ange!... Pourvu qu'elle ne se ressente pas de ces affreuses secousses!... Comment ne nous sommes-nous pas broyées toutes deux dans cette effroyable chute? C'est la Providence qui l'a permis!... Oh! ces monstres!... Dieu les punira!... Oui! c'est certain!... Mais jusque-là!...

Elle traversait une grande voie, à ce moment, quelque chose comme un boulevard.

Au bout, toujours noyées dans la buée croissante qui s'unissait à l'ondée, au brouillard, des cordons alignés de lointains becs de gaz, qui clignotaient tristement, piquant l'ombre de petites et régulières étoiles.

Et à cet instant elle crut se reconnaître:

—Non, je ne me trompe pas, ce doit être le pont de Londres!...

La grande rue, celle de King-William. Oui, c'est bien cela!...

Et elle pressa davantage encore son allure.

On eût dit que dans sa pensée, de l'autre côté du pont, tout péril se trouverait écarté, que sur l'autre rive elle serait à l'abri!...

—Allons!... Allons!... Du courage, de la force!... Il le faut! De la force!... Oh! une mère en trouve en elle, alors que, même moribonde, il s'agit de sauver son enfant!...

Elle allait atteindre l'entrée du pont lorsqu'elle s'arrêta subitement.

Elle ne se trompait pas!...

C'étaient eux!...

Ils avaient retrouvé sa trace!...

Avec cette intuition du chasseur, ils avaient deviné qu'elle tenterait de gagner le fleuve.

Et au moment où l'incertaine lueur d'un reverbère tombait sur elle, un cri lointain l'avertit qu'elle était signalée, reconnue!...

—C'est Simon, — dit-elle entre ses lèvres grelottantes!...

Perdue!... Perdue!

Ils allaient la gagner de vitesse!... Et ils s'empareraient de l'enfant!...

Oh!... c'était donc possible!... Dieu permettrait donc ce nouveau crime infâme!...

Et personne! nul être au monde à qui s'adresser!

Le pont de Londres, sur lequel elle s'était engagée, était complètement désert à cette heure.

De la Tamise, les ondes épaisses du brouillard montaient par nuées opaques, et la pluie fine continuait toujours à tomber.

A peine pouvait-elle se guider dans cette obscurité mouillée.

Le nocturne silence n'était troublé que par le clapotis de l'onde qui coulait en dessous et qui faisait entendre son perpétuel murmure.

Et ce bruissement semblait à ses oreilles bourdonnantes comme une sorte de chant de mort, de glas funèbre!

Brusquement, elle tressauta!

A sa rencontre, sur le pont, arrivait une forme humaine, indécise encore, titubante, et qui décrivait dans la buée d'ondoyants festons et de longues arabesques.

Et une voix goguenarde chantait avec des temps d'arrêt, des hésitations, des répétitions même, cette chanson aussi bête que populaire, qui courait à cette époque tous les bas quartiers de Londres:

Le beau mari... de Joséphine  
Vient de ficher son camp!  
Et ce qu'elle fait grise mine  
Sans mari... sans argent.  
N'ayant pas un rond en poche  
Pour satisfaire sa faim  
Elle voit que l'instant approche  
De chercher son pain,  
De chercher son pain.

Après avoir répété à diverses reprises le dernier vers avec une tête persistante d'homme parfaitement gris: "De chercher son pain, son pain..." le pochard s'arrêta, monologuant:

—Master Dick... mon cher master Dick vous êtes cuit!... Oui, vous êtes pochard... comme à la fois les trois royaumes... Je veux bien que le... bon Dieu m'étrangle de ses paternelles mains... si je sais où je suis... Cette pluie est d'une indécatesse grossière! On n'est pas bête comme cette pluie... Où suis-je? Là est la question! Être ou ne pas être, ainsi que s'exprime notre dieu Hamlet!...

"Qu'est-ce qu'il m'a fait Hamlet?... Un fou... un fou... Ah! ah! ah!... Et moi, je ne suis pas fou, mais je suis soûl, soûl, soûl! C'est un état parfaitement agréable... n'étaient les jambes... Vu que ces affreuses jambes, qui se comportent abominablement avec moi... ne sont pas des jambes de gentleman!... Une autre fois je prendrai mes précautions!... Je me ferai faire deux jambes de bois! Et le champagne, le gir, les cocktails n'auront pas raison de deux jambes de bois!... Dick, mon garçon!... Ça n'a l'air de rien!... Vous venez tout simplement, mon cher Dick, d'avoir une idée géniale: "Jambes de bois pour ivresse!..." Oh! oh! oh!... Jambes de bois pour ivresse!... Mais il faut la creuser cette idée-là! Une fortune à faire!...

"En attendant... en attendant quoi... Je serais cinquante fois millionnaire, comme, comme... Je ne veux pas prononcer son nom à celui-là... Que le diable l'emporte... Je serais cinquante fois millionnaire, que je ne pourrais vraiment pas être plus soûl que je ne le suis!..."

"Seulement! oh! seulement!... je voudrais bien avoir mes jambes de bois!... on verrait un peu... ce que vaudrait Richard, non... Foot-Dick... l'excellent Foot-Dick... qui a encore été... ce soir... l'objet des adorations d'une foule idolâtre!

Et, très digne, se roidissant, il étendit la main d'un geste princier, en criant à voix très haute:

—J'ai dit:

L'individu qui monologuait de la sorte, en s'avancant, comme nous l'avons exposé plus haut, avec forces courbes suspensives, montrait un masque hideusement grotesque de clown peinturluré de blanc, de noir et de rouge, que l'ondée, glissant sur la crème et les fards gras dont la face était enduite, n'était point encore parvenue à détremper.

Sa perruque on Thibet filasseux se dressait droite, rigide, se

terminant en pointe, tandis que des frisons bouffaient aux tempes.

Un costume bariolé de couleurs criardes s'entrevoit, par intervalle, sous les plis d'un léger et vaste manteau, dont il se dédrapait et se drapait tour à tour, en gesticulant et monologuant ainsi que nous avons dit.

C'était un clown qui, surpris par l'ivresse, à la fin de la représentation, grâce à des libations réitérées, n'avait même pas eu l'idée de changer de costume, et s'était perdu à travers les rues de Londres, s'attardant de bar en bar, jusqu'à ce que le dernier l'eût mis à la porte.

Alors, ainsi qu'il le disait par instants, il errait sur le pavé de la Reine, en attendant qu'il eût retrouvé la raison.

Il recommençait pour la vingtième fois, peut-être, son idiote scie populaire : — "Le beau mari de Joséphine", lorsque brusquement il s'arrêta :

—Hein ! qu'est-ce que c'est !... une femme !... Que me voulez-vous... ma... madame ?... Je ne suis vraiment pas dans... un état convenable... pour avoir l'honneur de vous recevoir....

Mais la plaisanterie s'arrêta sur ses lèvres.

Agenouillée devant lui, la femme, d'une suppliante voix, toute trempée de larmes, lui disait :

—Prenez-la !... Je vous en conjure !... Prenez-la !... pour l'amour de Dieu !... Sauvez-la !... vous dis-je... On veut la tuer !

—Hein !... la tuer !... la tuer !... !

Inconsciemment, il avait pris l'enfant... obéissant à la conjurante oburgation de la mère !...

Et, enveloppant l'enfant de son long manteau, il reprenait sa route, en recommençant une fois encore :

—Le beau mari de Joséphine... le beau mari de Joséphine.

—Merci ! — disait la mère. — Merci !... Vous la sauvez....

Vous la....

Elle n'acheva pas, l'émotion, l'angoisse, les surhumains efforts, tout l'anéantissait, maintenant qu'une réaction s'opérait....

Et le long du parapet, elle s'éroula sur l'asphalte boueux, tandis que ses yeux se fermaient, que la nuit se faisait dans son cœur !...

Quelques courtes minutes s'écoulèrent encore et l'ainé des deux frères s'écria :

—La voilà !... Nous la tenons !... !

Il se précipita sur elle, suivi d'André, qui l'aidait à relever l'inanimée.

—Oh ! — s'écria Simon, — elle a perdu connaissance !... !

Et l'autre, avec un horrible et étouffé blasphème :

—Oh ! la gueuse !... Elle n'a plus l'enfant !... La petite n'est plus avec elle !... !

Simon l'avait prise à la gorge et la secouait, la serrait avec brutalité.

—Où est Colette ? — demandèrent-ils en même temps. — Voulez-vous nous répondre, nous ne sommes pas dupes de vos simagrées !

—De vos singeries....

—Vous nous entendez parfaitement !

—Où est Colette ?....

—Vous allez nous dire où est Colette ?....

Rien !... Elle ne répondait rien !... !

Oh ! ils pourraient la torturer, la broyer, la déchirer en morceaux. Elle ne répondrait pas... Elle ne révélerait pas ce secret de vie et de mort !

—Vous ne... saurez... rien !... — murmura-t-elle, avec effort. — Tuez-moi !...

La tuer !... C'est ce qu'ils allaient faire !

Mais comment ?...

Ils se consultaient... L'étrangler ?... La frapper ?... L'égorger ?... La même pensée homicide débordait de leur cœur infâme !...

Le fleuve était là !...

La Tamise ne rendrait certainement pas la proie qu'ils allaient lui livrer !...

Simon demanda :

—Et le pochard ?

André tendit l'oreille.

—Il est parti, — répondit-il, — il est loin maintenant... On n'entend même plus sa chanson.

—Et les policemen ?

—On ne les entend pas non plus... Et où veux-tu qu'on les aperçoive ? Avec ce brouillard, on ne voit pas à trois mètres !

Alors, ils soulevèrent le corps inerte, et d'une poussée... ils le précipitèrent pardessus la rembarde.

Aline n'avait même pas eu un mouvement de défense, de révolte !

Puis, tous deux, les coudes au corps, ils s'élançèrent, se perdant avec rapidité dans la nuit sombre.

## II

Pour la compréhension du récit qui va suivre, il nous faut nous livrer à un précis retour en arrière, durant lequel le lecteur se mettra en contact avec les principaux personnages de ce drame.

Il est des êtres agités et ondoyants, qui ne sauraient jamais se trouver bien dans la position qu'ils occupent ; oubliant que, — suivant le vieux proverbe, — le mieux est trop souvent l'ennemi du bien, — ils demeurent sans cesse disposés au changement, à l'aventure, lâchant ainsi, la plupart du temps, la proie pour l'ombre.

Tel était, à coup sûr, le tempérament de M. David Lowel, qui était né sur les bords de la brumeuse Tamise, et appartenait à une famille de la petite bourgeoisie anglaise.

Le père Lowel était brasseur, et David Lowel avait fait comme son père. Mais il avait pris un associé, avec qui il ne s'était nullement entendu, s'étant engagé contre lui dans un procès où il avait perdu beaucoup d'argent.

Bref, la bourse allégée d'une forte somme, dégoûté de l'Angleterre, des Anglais, — il en voulait à tout le monde, — il franchissait le détroit, s'expatriait et venait se fixer dans les environs de Ham, petite ville du département de la Somme, où il devenait acquéreur d'une brasserie située aux environs de la ville, cet établissement se trouvant à cette heure en ce pénible état que l'on appelle trivialement : la déconfiture.

"C'est la meigreur de l'un qui fait le ventre de l'autre", — a dit Rabelais.

Si M. David Lowel avait voulu se droitement tenir, garder une correcte ligne de conduite, en Picardie, où l'on boit énormément de bière, il aurait pu gagner beaucoup d'argent et réparer la brèche de sa fortune.

Tout allait trop bien dans les commencements, mais M. Lowel menait joyeuse vie, faisait de fréquents voyages à Paris, ne se refusait rien.

Puis, c'était, au petit cercle de la ville, dans les cafés, chez des particuliers, tout aussi *asteux* que lui, — ce mot, essentiellement Picard, indique les fervents de l'as, — d'interminables parties de cartes, où l'on jouait gros jeu, et où une déveine noire, résultant d'un tempérament violent, irréfléchi, poursuivait le plus souvent le nouveau brasseur.

Le malheur voulut, sur ces entrefaites, qu'un voisin de M. Lowel, cultivateur assez riche, nouât d'étroites relations avec celui-ci. Il se nommait M. Brincourt. M. Brincourt avait une fille, et M. Brincourt imposait à Laure Brincourt, toute jeune alors, l'obligation d'épouser M. David Lowel, beaucoup plus âgé qu'elle, bien que David Lowel inspirât à cette adorable enfant une aversion insurmontable.

On appelle ces unions des mariages de convenance, alors qu'ils devraient se nommer des mariages d'inconvenance, vu que les conjoints ne se conviennent ni de près ni de loin, et que ces ménages sont, pour la plupart du temps, très malheureux.

D'Angleterre, David Lowel avait apporté en France de fortes habitudes d'intempérance, et le mariage n'avait point corrigé cet épouvantable défaut. De plus, il était brutal, grossier, et laissant aller ses affaires à la diable, il rendait sa douce et charmante jeune femme profondément malheureuse.

Deux enfants étaient nés de cette union, à un an d'intervalle, Simon et André.

L'ainé, roux foncé, tout comme son père, l'autre, noir de cheveux, noir de peau, tous deux semblant garder, en leurs yeux mauvais, les reflets inquiétants des déplorables passions de leur père.

Bref, au bout de cinq ans de mariage, cinq années de misères morales, de tortures physiques, M. Lowel passait de vie à trépas, laissant ses affaires dans le plus grand désarroi, une situation obérée, mais délivrant sa toute jeune femme d'un véritable martyre.

La destinée lui devait bien une compensation. Elle se présenta dans la personne du comte de Chazay, officier distingué, très bien de sa personne, et possédant en outre une très grosse fortune. Il commandait, avec le grade de capitaine, la petite garnison du château de Ham. Le hasard le mit en présence de Mme Lowel, et à l'instant même, ainsi, que se déclarèrent ces passions foudroyantes, il en devint éperdument épris. Elle-même se laissait aller à l'égard de M. de Chazay au sentiment le plus tendre ; aussi le mariage fut-il promptement décidé.

Quelque temps après, M. de Chazay quittait l'armée et s'installait dans ses terres en Tonnaine, se consacrant à sa jeune femme et à un fils qu'elle venait de lui donner et qui recevait, en venant au monde, le nom de Roland.

Entre les deux aînés et le cadet, le plus frappant des contrastes. Simon et André, dès leur jeune âge, se montraient faux, méchants, pervers, se plaisant au mal pour le plaisir de le commettre. Ils étaient forts, solides, râblés, mais cette force ne leur servait qu'à faire souffrir tous les êtres de la création, bêtes et gens, qui se trouvaient à leur portée.

De plus, une haine innée, une haine féroce les mordait au cœur. Oh ! ce Roland ! leur jeune frère !... M. le comte, comme ils l'appelaient ironiquement entre eux... Ils eussent voulu lui faire subir mille morts.

Songez donc, ils étaient communs, grossiers, malappris, malgré les inutiles et incessants efforts de la mère et de M. de Chazay lui-même, qui outrageusement les gâtait par amour pour la compagne de sa vie.

Oui ! songez !... Ils étaient tout cela et pis encore, et ils avaient en face d'eux Roland, beau comme un enfant de l'amour, bon autant que l'amour lui-même, franc, loyal, et qui toujours répondait à leurs méchancetés et à leurs perfidies par des bons procédés, des générosités et des caresses.

Ils étaient pauvres, et Roland serait riche, très riche, tandis qu'ils seraient, de par la loi de la pauvreté, condamnés au perpétuel travail.

Aussi, sentaient-ils dans leur vilaine âme toute une nichée de vipères qui semblaient réclamer leur pâture.

Et toutes les largesses du comte de Chazay venaient échouer devant cette envie basse et ignoble, qui allait grandissant, s'envenimant, se dissimulant aussi, à mesure que les trois frères avançaient dans la vie.

Nous avons dit que le comte de Chazay se montrait d'une générosité sans bornes pour les deux fils aînés de sa femme. Parité complète de situation entre les trois enfants dans la maison. Un précepteur leur donnait les mêmes leçons et tous les trois étaient traités sur le pied de l'égalité la plus parfaite. Mais rien ne saurait désarmer la haine quand elle est invétérée.

Simon et André étaient élevés luxueusement ; ils profitaient de tous les bienfaits de cette large existence sans en savoir aucun gré à leur excellent beau-père.

Seulement, avec les années, leur était venu l'hypocrisie. C'est ainsi qu'ils témoignaient à M. de Chazay et à leur jeune frère une affection sans bornes, une reconnaissance excessive. Mais le diable n'y perdait rien. Une fois seuls, Simon et André jetaient le masque.

Leurs physionomies astucieuses et cruelles laissaient transparaître toutes leurs pensées.

Et lorsqu'ils étaient obligés de constater que leur mère et leur beau-père ne laissaient échapper aucune occasion de leur donner tous les coûteux plaisirs que seuls peuvent se procurer des jeunes gens très riches, la même réflexion, répétée par tous les deux, leur revenait aux lèvres.

—Peuh ! Pour ce que ça leur coûte !...

Cependant tandis que Simon et André paraissaient comme deux cancre et faisaient le désespoir du précepteur, Roland travaillait ferme, piochait avec ardeur, tout comme s'il eût dû se créer une carrière et se trouver fortement armé contre les nécessités de la vie.

Naturellement, les trois jeunes gens faisaient des armes, montaient à cheval, et chassaient déjà, en compagnie d'un vieux piqueur tout spécialement chargé de les surveiller.

Or, il arriva coup sur coup plusieurs accidents qui se succédèrent de fort près, avec une singulière coïncidence.

Au moment où Roland, chassant dans le parc en compagnie de ses deux frères, tirait une bécasse, son fusil éclata dans ses mains, et ce fut miracle si le jeune homme ne fut pas tué, l'explosion s'étant produite près du tonnerre, et l'éclat de la culasse lui éraflant seulement la joue, le marquant à jamais d'une mince cicatrice.

Un armurier expert, interrogé, ne put expliquer l'accident.

—Je n'y comprends rien, — conclut-il, — on dirait que l'arme a été chargée et tirée avec une cartouche d'un explosif très puissant.

Quelques semaines plus tard, Sténio, un petit cob morvandais, très ardent, mais d'une douceur parfaite, la monture favorite de Roland, s'emballait affolé, désarçonnait le jeune homme, et, le laissant sans connaissance sur la route, poursuivait sa course enragée, et se précipitant dans une combe profonde, se tuait net.

On chercha minutieusement les causes de cette surprenante aventure, et l'on trouva qu'une pointe acérée était sortie du troussequin de la selle, et sous le poids du cavalier, avait pénétré dans les reins de Sténio et motivé son mors aux dents.

Enfin, un énorme bahut en chêne, placé dans le vestibule, s'écroulait tout juste au moment où Roland en ouvrait l'une des portes, pour y prendre un objet dont il avait besoin, et qu'il avait coutume d'y serrer. Les deux pieds du bahut étaient vermoulués, il est vrai, tout pleins de minuscules tarières, et avaient cédé à la pression opérée pour ouvrir la porte.

Roland avait été grièvement blessé, cette fois, demeurant plusieurs semaines au lit.

A cette troisième catastrophe une épouvantable inquiétude avait mordu au cœur Mme de Chazay. Un soupçon imprécis, mais réel, commençait à sourdre dans son esprit.

Et, une fois seuls, énumérant cette succession de catastrophes qui, toutes les trois auraient dû avoir un dénouement mortel, Mme de Chazay et son mari s'étaient regardés !

Et la même atroce pensée s'était reflétée dans leur âme.

Pensée à laquelle ils répondaient tous les deux, en la repoussant avec horreur, en murmurant en même temps :

—Oh ! non ! non !... C'est impossible !

Sur ces entrefaites, Roland passait très brillamment ses examens pour l'Ecole navale et entra à *Borda* dans l'un des premiers rangs.

Et M. de Chazay ayant fait venir Simon et André, leur disait avec une bonté toute paternelle :

—Mes chers enfants, voici votre plus jeune frère qui débute dans la carrière qu'il s'est choisie... Je désirerais savoir de vous ce que vous comptez faire dans la vie, consultez-vous très librement, et comptez sur moi pour vous faciliter les moyens de mettre vos projets à exécution...

Les deux jeunes gens avaient paru tout étonnés de cette question à laquelle ils ne semblaient nullement préparés. Ils se trouvaient fort bien ainsi, et déclaraient *in petto* leur cadet Roland bien bête de bûcher comme un nègre, de se donner un mal énorme, alors que si aisément et si simplement il pourrait se laisser aller au courant d'une fortunée existence.

Ce fut M. de Chazay qui rompit le premier le silence.

—Mes chers enfants, — reprit-il, — bien que la chose me soit très pénible, je vais être dans l'absolue nécessité de vous parler affaires, chiffres, et de vous démontrer, preuves en mains, que vous ne pouvez demeurer à ne rien faire. Vous vous trouvez dans l'absolue nécessité de choisir un état, une carrière, en un mot, de faire quelque chose.

Les deux frères continuaient à se taire, bien qu'une sourde rage commençât à bouillonner en eux.

M. de Chazay reprenait avec lenteur :

—Lorsque j'ai épousé votre mère, elle n'avait aucune fortune. Depuis notre mariage elle n'a pas fait d'héritage. Ce qu'elle a laissé à Ham, et qui vous appartiendra après elle, est et demeure insignifiant. Il y a là une propriété sans valeur, une usine qui tombe en ruines... C'est moi qui possède la fortune... Mais cette fortune ne m'appartient pas... Elle doit revenir à mon fils... Et je ne me reconnais pas le droit de l'en frustrer.

Dans la vilaine âme de Simon et d'André la même colère s'agitait.

—Roland !... Toujours Roland !... Il n'y en avait donc que pour lui !... Rien pour les autres !... Ses frères !... Ses aînés !...

—Voici donc ce que je vous propose, — fit le comte, avec une bonté et une délicatesse parfaites :

Vous ne pouvez demeurer ici... Sans doute vous ne nous gênez en rien, ni votre mère ni moi, et si nous devons ne pas penser à vous, vous pourriez y demeurer éternellement. Mais ce sont vos intérêts qui sont en jeu... Voulez-vous aller terminer votre éducation en Angleterre, où vous avez laissé des parents qui ne sont pas fortunés, il est vrai, mais qui pourront vous être utiles et vous créer sans doute des relations ? Je vous ferai servir une pension raisonnable, vous permettant de vivre honorablement, sans avoir à souffrir aucunement des nécessités de l'existence. Vous acquerez les connaissances nécessaires au commerce, à l'industrie, enfin vous travaillerez et vous apprendrez... Et à votre majorité mon notaire vous remettra à chacun la somme de cent mille francs qui vous servira à vous établir... Avant son départ pour l'Ecole navale, j'ai fait part de mes intentions à votre frère et il les a complètement approuvées.

Il fallait parler !... Il fallait remercier, coûte que coûte.

Au prix d'un effort, Simon et André se répandirent en démonstrations outrées. Ils jouèrent une prolongée comédie de reconnaissance.

—Oh ! monsieur !... Comment vous dire !...

—Comment vous exprimer !...

—Les mots me manquent...

—Je ne trouve pas de paroles...

Et tous les deux, avec ensemble, s'emparèrent des mains de M. de Chazay et les portèrent à leurs lèvres traitresses.

C'était trop, beaucoup trop, et le comte se trouva gêné par cette explosion exagérée... Il eût préféré quelques mots simples, partant sincèrement du cœur, au lieu de cette suite de démonstrations excessives, auxquelles les deux frères se livraient avec un touchant ensemble.

—Bien ! Bien ! mes chers enfants, — répondit-il, cherchant à arrêter ces expansions qui manquaient de naturel. — Bien... N'en parlons plus... Je vous en prie... Qu'il n'en soit plus jamais question entre nous... Vous deviez bien penser que je n'abandonnerais jamais les fils de ma bien-aimée femme.

Et Simon et André partirent pour l'Angleterre où ils séjournèrent pendant plusieurs années. Ils écrivaient rarement, mais leurs missives d'un style ampoulé et redondant, toutes pleines de protestations ultra affectueuses, se terminaient toujours par des demandes de supplément de pension que Mme de Chazay et son mari octroyaient toujours avec autant de libéralité que de faiblesse.

Entre temps, Roland était brillamment sorti du *Borda*, et nommé aspirant de seconde classe, débutait dans la carrière par une campagne de trois ans dans les mers du Sud.

La majorité de Simon et d'André arrivait tour à tour, et chacun d'eux recevait, par l'entremise du notaire de la famille de Chazay, les cent mille francs que leur avait assurés la générosité de leur beau-père.

Quelques années s'écoulèrent encore sans qu'il y eût à relover dans la vie des deux frères un incident notable, en apparence du moins.

Roland était successivement nommé enseigne, puis lieutenant de vaisseau, et animé d'une noble ardeur, travaillant sans cesse, comme celui qui croit devoir toutes ses forces et son intelligence à sa patrie, il était en train de devenir l'un des plus brillants officiers de cette armée d'élite que l'on nomme généralement et très justement : "le Grand Corps".

A sa rentrée en France, au moment où il recevait les épaulettes de lieutenant de vaisseau, — ce qui équivalait au grade de capitaine, — il rencontrait chez l'une de ses parentes, en Touraine, Mlle Aline de Pleslin.

Aline était charmante, et tout à la fois adorablement jolie, s'éveillant à la vie et offrant à tous les yeux charmés une beauté radiieuse.

Blonde, de ce blond si chaud, si doré, — *auburn*, disent les Anglais — qui a si fréquemment tenté le pinceau des peintres vénitiens, ses grands yeux bleus révélaient la pureté de son âme, droite comme une ligne, l'une de ces âmes fortes qui sont bien créées pour le bonheur du foyer domestique et aussi pour les austères joies de la maternité.

Celle-là, cette créature d'élite, devait aimer une seule fois et pour toujours.

Robuste et élégante, n'ayant rien d'une nerveuse et évaporée petite-maîtresse, elle était intelligente, instruite et continuait à lire et à travailler pour parfaire une éducation brillante. Enjouée, vibrante, douée de tous les dons qui, alors que la fortune les accompagne, promettent ou permettent d'espérer tout au moins un heureux avenir, orpheline, ayant perdu ses parents de bonne heure, elle avait été fort librement élevée par la baronne de Blayrac, une vieille tante, très douce, très faible, et qui était demeurée sur ses vieux jours aussi romanesque et aussi folle qu'en sa prime jeunesse. Celle-ci s'éteignait peu à peu, succombant aux longues atteintes d'une maladie incurable.

Aline de Pleslin était donc élevée à l'anglaise, complètement libre, maîtresse de sa fortune, montant à cheval, et suivant avec une fougue et une passion juvéniles les laisser-courre d'un équipage voisin.

C'est à l'une de ces grandes chasses qu'elle avait rencontré pour la première fois Roland de Chazay et, de la première rencontre de leurs regards, avait jailli la divine étincelle.

Roland était grand, fort, vigoureux, et souverainement distingué. Dès le premier regard on devinait en lui l'une de ces personnalités marquantes, sortant de l'ordinaire. Il possédait au plus haut degré ce je ne sais quoi révélant aux yeux de la foule curieuse un de ces êtres supérieurs qui tranchent sur le commun de l'humanité.

Et tous deux, dès le premier regard, s'étaient choisis avec un parfait accord.

—Celui-là sera mon mari ou je n'épouserai jamais aucun autre, — s'était dit la jeune fille.

Et Roland, écoutant le tressaut violent de son cœur, avait murmuré :

—Voilà la compagne de ma vie !

Il se trouvait que des alliances éloignées unissaient les familles de Blayrac et de Chazay. Et Roland, oubliant la chasse et les émotions du laisser-courre, prenait ses informations et se faisait présenter à la baronne qui suivait les grandes lignes de la forêt de Chinon, dans une calèche découverte.

La vieille dame, avec une finesse très perspicace, avait dit à Roland après les banales formules de la correcte introduction :

—Mon cher cousin, vous êtes des plus aimables de rechercher ainsi une vieille femme telle que moi, mais vos hommages, j'en suis bien certaine, passent par-dessus ma tête grise, et doivent s'adresser à la belle jeune fille qui vient là, et qui vous suit, depuis un bon moment déjà, du regard.

Le bonheur des autres est le seul qui reste à ceux qui ne peuvent plus être heureux. Mme de Blayrac n'était pas une méchante créature, et elle était toujours à l'affût des petites intrigues amoureuses pour pouvoir s'en réjouir à l'occasion.

Roland, à cette remarque qui tombait parfaitement juste, s'était pris à rougir comme un lycéen pris en faute, et comme Aline s'approchait, merveilleusement jolie en son amazone bleue qui moulait sa taille souple comme une liane, sa tante lui avait dit avec une grâce charmante :

—Ma chère enfant, je vous présente mon beau cousin, le vicomte Roland de Chazay, qui brûle du désir de vous faire la cour.

Aline était, à ces mots, devenue toute pivoine, et les deux jeunes gens, d'un commun accord, abandonnaient la chasse, pour suivre la calèche de la baronne de Blayrac. La glace rompue se fondait avec une vertigineuse rapidité. Les deux jeunes gens causaient avec

une facilité naturelle, tout autant que si dès longtemps ils se fussent connus.

Et lorsque sonnait l'heure de la retraite, après avoir demandé à sa vieille parente la faveur, sitôt accordée, de lui présenter ses hommages, Roland regagnait le château de Chazay, la familiale demeure, avec la joie dans le cœur et dans les yeux.

La mère s'en aperçut bien dès le premier baiser de son fils. D'un regard inquiet elle l'interrogeait.

Et celui-ci, tout droit, de lui répondre :

—Oui ! ma mère !... Oui ! Avant tout, vous saurez ce qui m'agite. Je crois, je suis certain d'avoir trouvé la compagne de ma vie !...

Et lorsque Roland eut nommé à sa mère Aline de Pleslin, la comtesse de Chazay ressentit une joie pleine. Aline était une créature hors pair, possédant toutes les qualités rêvées par une mère pour son fils.

Et tôt les accordailles se firent. Tout fut promptement décidé, tout le monde, en ces heureuses conjonctures, se montrant parfaitement d'accord.

Lorsque fut fixé le jour du mariage, Mme Chazay dit à son fils :

—Je pense qu'il est convenable, en avortissant tes frères de ton union, de les inviter.

Roland ne laissa pas sa mère achever sa phrase. Comment donc ! mais la chose coulait de source, il était tout indiqué que ses deux frères, pour lesquels il avait une affection sincère, assisteraient à ce grand acte qui allait décider de sa vie.

Et Simon et André arrivaient quelques jours plus tard au château de Chazay.

Ah ! qu'ils étaient donc heureux du bonheur de leur frère !... Combien la nouvelle les avait transportés... Quels vœux sincères ils formaient pour son avenir ! Et le comte de Chazay, en ce flot débordant de protestations exagérées, n'était pas oublié... Grâce à sa royale générosité, les affaires des deux frères prospéraient. Ils avaient pris la direction d'une brasserie, tout à côté de Greenwich, ils en étaient devenus les principaux actionnaires.

Pour Aline, à la vue de ses deux futurs beaux-frères, elle était devenue d'une blancheur de cire.

Un effroyable pressentiment s'emparait d'elle, et à la première vue de Simon et d'André, elle éprouvait ce sentiment inéluctable d'horreur, ce sentiment que l'on ressent à la vue d'un effroyable reptile...

Le mariage avait lieu ; Simon et André regagnaient l'Angleterre, mais ils revenaient à diverses reprises à Chazay, tant ils tenaient, disaient-ils, à partager les douces joies de leur chère famille.

Un an s'écoulait. Roland de Chazay avait amené sa jeune femme à Lorient, son port d'attache. Une petite fille était née, qui avait reçu le nom de Colette.

Et tout à coup, une effroyable nouvelle frappait à la fois Roland et Aline.

Une dépêche arrivait.

Ordre était donné par le ministre de la marine à M. le lieutenant de vaisseau de Chazay d'embarquer.

On était en pleine guerre, impossible de refuser.

Roland partait pour Paris afin de prendre les dernières instructions, et dans le bureau des aides de camp, il rencontrait son ami Charles Carhouet, un vieux camarade d'école, qui lui disait :

—Mais, pourquoi, diable, mon cher vieux, as-tu demandé, toi, un nouveau marié, à partir pour le Tonkin ? Ça n'était pas ton tour de marcher.

—Moi ! j'ai demandé !... répliquait Roland, stupéfié.

—Tiens ! regarde. Ta deviens donc fou !... Voilà une lettre tout entière de ta main... et signée Roland de Chazay !...

Charles Carhouet continuait :

—Je ne peux pas te dire combien j'ai été surpris... Et les camarades aussi, et le ministre, donc !... Il ne pouvait on croire ses yeux !... "Chazay qui demande à partir !... Mais il est fou !... Il avait encore pour deux ans à rester à terre... Enfin, du moment qu'il réclame son départ pour le Tonkin comme une faveur, on ne peut le lui refuser."

Et reprenant encore, car son étonnement n'avait point de bornes :

—Ah ça !... Tu as donc bien envie de devenir capitaine de frégate... Je ne te croyais pas si ambitieux !...

Roland ne répondait rien.

Dans ses doigts agités d'un mouvement fébrile, il tenait cette lettre, cette lettre qui avait décidé de son sort.

C'était son papier à lettres, timbré d'une couronne de vicomte, surmontant le blason des Chazay, *d'azur à deux lions affrontés d'or*, avec cette noble et modeste devise :

"JE SERS !"

C'était son écriture, une anglaise longue, ferme, à bâtons réguliers et hâtifs.

C'était sa signature, avec son paraphe, net, sec, détaché d'un coup. Et il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

—Ah ça ! — fit son vieux camarade, — qu'est-ce que tu as ?...

Il se passe quelque chose d'extraordinaire !... Tu es blanc... à faire peur !... Tu trembles !... Es-tu souffrant ?... malade ?... Cette lettre est bien de toi !... Je connais assez ton écriture. Moi, j'écris comme un chat !... Mais toi !... Enfin, qu'est-ce que tu peux bien avoir ?... Est-ce que tu regrettes ce que tu as fait ?... Ta lettre n'est-elle que le résultat d'un coup de tête ?... Je te demande pardon de mon indiscrétion... mais... je pourrais peut-être deviner ce qui s'est passé... Une querelle d'amoureux... une scène de jalousie, peut-être... Tu as sauté sur une plume... et tu as expédié cette lettre que tu voudrais déchirer maintenant !...

— Non ! non ! — répondait Roland. — Non ! ce n'est pas cela...

— Alors, — et Carhouet levait les bras au ciel, — je n'y comprends plus rien. Mais, enfin !... aie confiance en moi !... Dis-moi ce qui se passe...

— Rien ! Il ne se passe rien ! — répétait toujours Roland.

C'est que le malheureux, avec une précision effrayante, voyait se dérouler devant lui toutes les conséquences de cette pétition maudite, si bien imitée, si bien contrefaite, qu'en nier par lui l'authenticité était chose absolument impossible.

La nier !... Il y allait de son honneur... Et l'honneur n'est pas un vain jouet ; c'est une armure d'un poli impeccable, que la moindre rayure peut à jamais souiller !

Sans doute il pouvait, d'un trait de plume, donner sa démission, rentrer dans la vie privée où il trouverait toutes ses aises, et où il rejoindrait sa compagne adorée, sa fille, non moins aimée aussi.

Mais un officier qui refuse d'aller au feu se déshonore aux yeux de tous. On a le droit de penser de lui : — " Il a peur ! C'est un lâche !... "

Et c'est une tare honteuse qui vous poursuit au delà de la tombe. — " Un tel s'est *défilé*, — le terme est consacré, — et il a envoyé un autre mourir à sa place. "

Crier tout haut : " Je n'ai jamais écrit cette lettre... " — Mais personne ne l'aurait cru, pas même Carhouet, qui avait tout le premier reconnu l'écriture de son camarade.

Et dans toute la marine, la même phrase serait montée à toutes les lèvres, avec une grimace de dégoût, de mépris :

— Chazay est riche !... Au dernier moment il a réfléchi... Et il a eu peur d'aller au feu.

Allons ! Allons ! C'était impossible !... Le sort en était jeté, et il devait subir son sort, quelque dur, quelque pénible qu'il pût être !

Il était la victime d'une machination infernale, car il n'était ni fou, ni somnambule, et la lettre avait été écrite par un autre. Mais cet autre ?... Qui pouvait-il être ?...

Et Roland se croulait vainement, la cervelle pour résoudre cet insoluble problème, car, en vérité, il ne se connaissait aucun ennemi.

— Je suis sujet à des étourdissements, — répondit-il à son camarade. — Ça passera sans doute avec le temps. Je crois que la régularité de la vie du bord me remettra.

Et il prenait congé.

Les instructions étaient précises. Il devait regagner Toulon sous peu de jours et y prendre le commandement d'un important détachement pour le Tonkin.

Lorsqu'il rentra à Chazay pour y faire ses adieux aux êtres qui lui étaient si chers, il trouva sa mère et sa femme dans un état de désespérée désolation. C'était pour les deux femmes un coup écrasant, l'une de ces catastrophes qui vous abattent, vous étouffent et brisent toutes les forces vives de l'existence.

Naturellement, il se garda bien de parler de sa fausse demande, c'eût été encore redoubler bien plus les angoisses de Mme de Chazay et d'Aline.

Le comte, lui, répétait, pour redonner du courage aux deux femmes :

— Roland ne peut manquer à son devoir... Il doit partir.

Mais on comprenait en voyant ses joues pâlies, sa démarche voûtée, combien le pauvre père était lui-même touché au cœur.

La veille de son départ, Mme de Chazay demanda à son fils :

— Tu emmènes Jean avec toi, n'est-ce pas ?...

— Oui, ma mère, — répondit Roland. — Jean a reçu, sur sa demande, son ordre de départ, il doit être être rendu déjà à Toulon.

Jean Cloarec était un orphelin élevé par charité au sein de la famille de Chazay.

Durant une saison balnéaire passée sur la plage des Sables-d'Olonne, un désastre avait eu lieu. Une barque sombrait, et l'un des matelots, Pierre Cloarec, se noyait en pleine mer. Son corps n'était même rejeté à la plage que plusieurs jours plus tard.

Pierre laissait une veuve et un fils, un petit garçon nommé Jean, qui demeurerait seul à cette heure, sans soutien, sans appui, sans famille.

Et Mme de Chazay, touchée du sort de l'orphelin, Jean avait été élevé à Chazay, avec bonté et tendresse, sa mère vivant à l'abri, en une métairie, sur le domaine, et il avait voué une sorte de culte à tout ce qui portait le nom de Chazay.

Mais la Grande-Bleue, pour ceux qui sont nés sur ses rives, possède d'inéluctables attractions.

Jean avait voulu être marin comme son père. Et il s'était engagé dans les équipages de la flotte, le jour même où Roland entra à la Borda... A la sortie de l'école, Jean Gloarec avait demandé une faveur, celle d'accompagner le jeune officier en qualité d'ordonnance. Depuis il ne l'avait jamais quitté et une affection solide, indissoluble, unissait ses deux loyales natures. Quoi que prétendent les pessimistes, elles se rencontrent parfois encore dans la vie.

Au château de Chazay, le jour des adieux arriva. Déchirants ! Une scène prolongée !... Aline se laissant aller, sans résistance, sans courage, au plus navrant désespoir.

Le comte de Chazay fléchissait lui-même. Sa résistante énergie, au dernier moment l'abandonnait.

Roland, avec la vaillance qui lui était propre, cherchait à redonner du courage aux siens.

— Mais toutes mes campagnes, — répétait-il, — étaient au moins aussi dangereuses que celle-ci... Maman, vous êtes déraisonnable ! Aline !... C'est un devoir !... Je ne puis me déshonorer !... Ma chérie !... Ma bien-aimée !... Je reviendrai !... Dans un an ! Dans six mois !...

Il essayait de plaisanter quand même !...

— J'aurai une bonne fièvre !... Vous verrez !... Et l'on me rapatriera pour raisons de santé !... Et une fois de retour, une fois remis !... Je vous promets, je vous jure de donner ma démission !

Vains efforts ; ce désespoir des trois êtres qu'il allait quitter demeurait toujours aussi violent.

Enfin, l'heure fatale sonnait.

La voiture qui devait le conduire à la gare se trouvait depuis longtemps déjà devant le perron, les bagages chargés.

Roland s'arracha à une dernière étreinte ; il prit dans ses bras la petite Colette, la couvrit de caresses passionnées.

Puis, d'un bond, sans détourner la tête, pour ne point laisser voir les larmes qui roulaient à la marge de ses cils, il sauta dans la voiture, et celle-ci, s'ébranlant, disparut bientôt au détour d'une séculaire allée de platanes.

Roland de Chazay était parti.

Mme de Chazay et Aline rentrèrent à pas lents, s'arrêtant, oscillant, ne voyant plus au-devant d'elles, tant leurs sanglots les étouffaient, les larmes voilaient leurs yeux, et leurs mortelles angoisses leur enlevait la conscience de ce qui se passait autour d'elles.

M. de Chazay les avait quittées.

Et lorsque les deux femmes se trouvèrent seules, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et demeurèrent longtemps embrassées.

— Ma mère ! Ma mère ! — finit par s'écrier Aline. — Je ne le verrai plus !... Je le sens !... J'en suis sûre !...

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! — répondit éperdument Mme de Chazay. — Taisez-vous donc !... malheureuse et chère enfant !... Vous ne voyez donc pas que vous me déchirez le cœur !...

On eût dit que le pressentiment atroce qui s'incrétait dans l'esprit d'Aline trouvait un menaçant écho dans celui de la mère !

Et le bonheur qui régnait en maître dans cette riche demeure sembla s'être envolé aussitôt après le départ de Roland.

Le jeune officier l'avait emporté avec lui.

La vie est composée d'heurs et de malheurs. Il est des êtres à qui tout sourit, qui ne marchent dans la vie qu'entourés d'une atmosphère ambiante de bonheur et de joie... Roland avait été jusqu'alors de ceux-là.

Maintenant, c'était fini !... La mort semblait être autour de Chazay.

Et un jour, elle s'abattit sur le chef de la famille.

M. de Chazay succombait en quelques jours aux atteintes d'une maladie de langueur, contre laquelle les grands maîtres de l'art médical se déclaraient dès l'abord incapables de lutter.

Ils ne comprenaient rien à cette affection, désignée sous le nom vague et imprécis de " maladie de langueur. "

Le comte était jeune encore. Tout semblait lui réserver de longs jours qu'il passerait dans une vie douce et tranquille, au milieu des siens.

Non ! Sa vie était marquée d'une croix noire, l'inflexible, l'implacable Parque allait en trancher le fil.

Et lorsque le comte vit venir la mort, lorsqu'il sentit approcher l'instant suprême, il était résigné, et un ministre de la religion lui avait donné les consolations dernières... Il ordonna aux domestiques de s'éloigner et pria Mme de Chazay de demeurer seule avec lui.

— Laure, — lui dit-il d'une voix éteinte, mais néanmoins calme, mesurant ses dernières forces et prouvant que le moribond était en pleine possession de lui-même, — Laure, vous avez été la meilleure, la plus aimante, la plus loyale des compagnes. Vous m'avez rendu heureux autant qu'un homme peut l'être... Jamais je n'ai eu le moindre reproche à vous adresser, et cependant, je vais vous causer un très violent chagrin...

— Vous ! mon ami ! — fit la malheureuse femme qui tenait les mains du comte dans les siennes.

— Oui ! moi !... moi que vous avez passionnément aimé, que vous

aimez encore... Moi, dont la mort va vous causer, je le sens, je le vois, un désespérant chagrin.

— Parlez ! mon ami !... Parlez !... Je serai forte !...

— Vous devez l'être, mon aimée !... Il faut vous armer du plus énergique des courages... car... en parlant comme je vais le faire, c'est le cœur de la mère que je vais blesser.

— Oh !... — s'écria la comtesse, — je crains de vous comprendre ! Je crains !...

— Avez-vous donc eu les mêmes idées que moi ?...

— Oui !... autrefois... lorsque divers accidents se succédèrent, menaçant Roland...

Et s'arrêtant, puis reprenant tout à coup :

— C'est de Simon et d'André que vous voulez parler, n'est-ce pas ?

— Oui, — fit le comte, d'un affirmatif mouvement de tête, — oui, c'est à eux que je pense... C'est eux que je crains.

— Mais... avez-vous appris quelque chose ?... Avez-vous un indice ?...

— Non !... je n'ai pas de preuves !... Je n'ai rien !... C'est une intuition obsédante... C'est une idée persistante qui m'a poursuivi sans cesse.

Longuement, Mme de Chazay respira.

— Ecoutez, Laure !... Ne pouvant réussir à repousser ces idées épouvantables sans vous en rien dire, j'ai ouvert une minutieuse enquête, et j'y ai procédé avec une prudente patience.

— Et qu'avez-vous appris ? — s'écria en tressautant la malheureuse mère.

— Calmez-vous... je vous en prie... Il est possible que j'aie très peu de temps devant moi je dois donc me hâter, car j'ai des recommandations de la plus haute gravité à vous adresser.

— Parlez, mon ami, je vous écoute... Mais vous me faites frémir !

— Vous savez que nous avons gardé d'affectionnées relations avec notre cousin sir Roland Godwin.

C'est lui qui a été le parrain de Roland, et nous sommes demeurés en constante correspondance.

— Oui, mon ami !... C'est un excellent parent, un homme distingué, en même temps qu'un homme de cœur, et si nous l'aimons bien, je crois qu'il nous l'a toujours rendu.

— C'est mon opinion... Je ne pouvais placer mieux ma confiance. Je me suis donc adressé à lui.

— Et que vous a-t-il appris ?...

— Attendez !... La confiance ne s'impose pas, mon amie, elle s'inspire... Bien que vos deux fils, Simon et André, n'aient jamais trouvé le chemin de mon cœur, vous me rendrez cette justice que, toujours, j'ai pris soin de les traiter avec une affection réelle et comme s'ils eussent été mes enfants.

— Vous avez toujours été le meilleur des êtres, mon ami.

— Ne dites pas cela, Laure. Si l'on n'était pas bon, dans toute l'acceptation du terme, quand on est riche, titré, et que l'on possède en outre une bonne santé, on serait un véritable monstre... Donc, vous me rendrez cette justice, que je les ai toujours traités comme s'ils s'eussent été les miens... Et en cela je n'ai fait que mon devoir... Mais comme je ne parvenais pas à me débarrasser de ces soupçons horribles, j'ai voulu savoir ce que vos fils faisaient en Angleterre... et j'ai prié sir Roland Godwin de m'avoir des renseignements précis... Je leur avais donné cent mille francs à chacun pour se créer une position... Ils nous ont écrit, ils nous ont répété à nombre de reprises, durant leurs rares apparitions ici, que leurs affaires... prospéraient... qu'ils étaient satisfaits... et qu'avec des efforts soutenus, ils étaient en chemin de se créer une situation solide et sûre...

— Eh bien ?...

— Ils ne nous ont pas dit la vérité... Ils nous ont absolument trompés. Ils ont bien pris la direction d'une brasserie dans les environs de Greenwich. Mais comme ils menaient une existence dissolue, comme ils passaient tout leur temps aux courses... l'établissement a fait faillite, et depuis, ils vivent d'expédients, ayant une conduite invouable.

— Hélas ! hélas !... — répéta la pauvre mère. — Ces deux enfants ne m'auront donc causé que du chagrin !

— Dieu veuille, ma pauvre amie, qu'ils ne vous en causent pas davantage encore par la suite.

— Que voulez-vous dire ?

— Simon et André vous ont menti... Ils ne pouvaient se douter que je chercherais à savoir la vérité. Ils sont sans argent. Moi mort, le chef de la famille disparu... qui sait s'ils ne feront pas tous leurs efforts pour en arracher à deux faibles femmes sans défense... Je ne vous dis pas de vous montrer dure, inexorable à leur égard... Mais agissez, je vous en prie, dans la mesure du raisonnable et du possible... En un mot, c'est ma volonté dernière, c'est une tâche que je vous lègue... Défendez Roland contre ses frères... Vous me le promettez, n'est-ce pas ?...

— Je vous le jure, mon ami.

— Alors, — fit le comte, avec un résigné sourire, — je mourrai tranquille... Vous défendrez nos enfants !...

Ah ! s'il avait pu supposer, s'il avait pu voir la réalité effroyable, au lieu de s'éteindre dans la mort sereine, son dernier soupir eût été un râle de désespoir.

Le comte mourait quelques heures plus tard, et on l'enterrait dans le caveau du château de Chazay.

— Ma mère ! — fit Aline, en s'adressant à la comtesse, — mes pressentiments ne me trompent pas. Voici le commencement de nos malheurs.

Naturellement, Mme de Chazay n'avait pas manqué de prévenir ses deux fils du déplorable état de santé de leur beau-père. Elle leur avait écrit à diverses reprises, et à son grand étonnement, ses lettres étaient demeurées sans réponse.

Enfin, au moment du dénouement fatal, une dépêche avertissait Simon et André, les mandant au plus vite à Chazay, pour assister à la triste cérémonie.

Simon et André n'avaient pas encore donné signe de vie.

Alors, plusieurs jours plus tard, la comtesse avait l'idée de s'adresser à son parent sir Roland Godwin, pour connaître par ses soins la cause de cet inexplicable silence, et sir Roland répondait quelques semaines plus tard, que, informations prises, Simon et André Lowel avaient quitté l'Angleterre, et étaient partis pour le Transvaal pour y tenter la fortune.

— Quoi ! — s'écria la pauvre mère, à nouveau blessée au cœur par cette indifférence et cette ingratitude, — pas un mot !... Rien !... Je n'existe donc plus pour eux !...

\* \* \*

Revenons à Roland.

Sur les âmes vaillantes la faiblesse n'a pas longtemps prise. La tristesse du jeune officier ne devait pas être de longue durée.

A Toulon, dès son arrivée, il lui fallut prendre le commandement du détachement qui lui était confié. Composé de trois cent lurons qui avaient déjà boulingué pour la plupart dans les cinq parties du monde, ils n'étaient pas faciles à tenir. Mais Roland de Chazay avait la main ferme, gantée de velours on dehors, mais ce gant contenait une véritable poigne d'acier.

Et il fit bien voir, dès les premiers jours, qu'il ne fallait pas badiner avec lui. Après quelques punitions, aussi justes que sévères, les malins qui avaient voulu tâter leur chef rentrèrent dans le rang, l'oreille basse, reconnaissant bien qu'ils n'auraient pas le dessus et qu'ils ne monteraient pas le coup au dur-à-cuire chargé de les commander, et tout marcha le mieux du monde. Armé, équipé, le détachement s'embarqua sur un paquebot de la Compagnie Valery et la traversée s'effectuait, sinon sans ennui, du moins sans incident regrettable.

A Toulon, naturellement, Roland n'avait pas manqué de retrouver Jean Cloarec qui avait repris son poste auprès de celui auquel il avait voué une affection sans bornes.

A Saigon, dernière escale du paquebot, celui-ci débarquait le détachement, que des canonniers se chargeaient de transporter à Hanoi.

De là, le détachement remontait tout le territoire où tant de sang français avait été si glorieusement versé, et enfin, après des marches longues et pénibles, il arrivait à Long-Hai, le dernier poste établi le long de la rivière Claire, en face de la frontière de la province chinoise du Yunnan.

Cette vie d'avant-poste est mortelle. On demeure toujours sur le qui-vive, on n'a même pas le droit de dormir, surtout pour le chef, qui assume une responsabilité écrasante, et l'on demeure parfois des mois entiers sans entendre tirer un coup de fusil.

Le colonel Méringier, dont le quartier général était établi à Lao-Kai, avait dit en propres termes à Roland qui venait se placer sous ses ordres :

— Ouvrez l'œil, mon cher capitaine !... Ouvrez-le bien !... Je vous dis cela pour le principe... parce que depuis quelque temps les Pavillons noirs, bleus et rouges nous laissent absolument tranquilles. Depuis la dernière danse que nous leur avons administrée et les nombreux prisonniers que nous leur avons faits, ils ont réfléchi qu'ils jouaient avec nous un vilain jeu, et ils ne se hasardent plus à franchir la frontière chinoise.

— Néanmoins, je vous le répète, tenez-vous sur vos gardes... Sillonnez le pays avec votre colonne mobile, et si vous vous avisez de chasser, ne le faites jamais sans vous faire escorter de plusieurs hommes, et ne vous écarterez pas, c'est plus prudent...

Le colonel avait ajouté :

— Du reste, au moyen du télégraphe, je reste en constant contact avec vous. Chaque jour, vous m'adresserez un rapport. Mais malgré la tranquillité apparente du pays, que j'ai tout lieu de croire réelle, je vous engage à vous méfier des peaux de safran et des yeux obliques.

Roland n'avait pas besoin de ces recommandations minutieuses. C'était un vaillant, un prudent et un fort. Un homme parmi les hommes, un chef.

Il prenait ses précautions avec une attention et une prudence extrêmes. Il étudiait le pays, le sillonnait en tous sens, observait,

travaillait, établissait des postes, fortement appuyés, en un mot, n'oubliait aucune de ces précautions infinies et extrêmes nécessitées par cet horrible fléau que l'on nomme la guerre et qui s'imposent à celui qui assume la responsabilité terrible des existences qui lui sont confiées.

Bientôt il acquérait la certitude que le pays était absolument tranquille, ainsi que le lui avait affirmé son chef, et que les Pavillons polychromes avaient déserté la région.

Et alors il était tombé en la lourde monotonie de cette existence régulière, sans notable incident, sans à-coup appréciable.

Après les nuits glacées, la brasillante chaleur.

Sans doute les courtes aurores sont exquises, sans doute quelques minutes avant l'ardent soleil, une légère brise se lève tandis qu'au loin, sur les bois, des panes traînantes de fumée trahissent le réveil des villages.

La rivière Claire est large, le courant placide. Sur les rives la brousse, futaie géante, compacte, impénétrée, un inextricable et dangereux fouillis de palmes sagittées, de lianes serpentine et menaçantes.

D'abord charmé par cette végétation puissante, par la splendeur des feuillages, le regard est vite fatigué de cet immuable décor.

Le cri rauque des fauves à l'abreuvoir, le vol criard des perruches, un ébat sibilant des canards, le ronflement d'un caïman, puis tout retombe dans le lourd silence.

Et alors, une mélancolie profonde, écrasante, s'empare de celui-là qui, loin des siens, rêve de la mère patrie.

Il lui semble que jamais ne finira l'exil, qu'il restera là, toujours et encore... et l'on demeure accablé, — secoué que l'on est, à l'heure fixe, par l'éceurant frisson de la fièvre, — sous l'insurmontable hantise de la mort.

Roland n'avait pas échappé aux atteintes de la fièvre bilieuse, mais il luttait avec une indomptable énergie.

Jean Cloarec, lui, avait eu la chance de l'éviter. Sain comme l'œil, Jean Cloarec, mais pestant contre le Tonkin, et ayant en horreur ce pays-là, — où, comme il le disait lui-même : — "Les femmes c'était pareil aux hommes et les hommes aux femmes, tous des singes!"...

Singulièrement ils semblaient soumis ces singes. Aplatis, obséquieux, avec leurs façons simiesques, ils paraissaient heureux au possible du puissant joug de l'étranger.

Oui, mais, au fond, le diable ne saurait rien y perdre. Qui peut nous dire à nous autres Européens, à nous autres Français surtout, la race franque, la race franche par excellence, la plus facile à duper, ce qui se passe derrière les paupières lourdes et dans les cœurs fermés des Asiatiques ?

Après cinquante années d'occupation, nous ignorons le premier mot de l'âme des Arabes !...

Nos sentiments humanitaires, notre charité cardiaque ne nous permettent pas de demeurer toujours défiants et nous sommes à jamais incapables d'utiliser les implacables et féroces moyen civilisateurs de l'Angleterre.

Bien qu'il se portât comme un charme — Jean Cloarec, qui n'avait pas pour une once de littérature, disait brutalement : comme un carme, — Jean Cloarec s'ennuyait donc ferme.

Il flânait tout le long du jour, fumait son éternelle cigarette, traînant ses guêtres le long de la rivière Claire, se baignant dans le cristal de ses eaux, au risque d'être happé par un caïman, mais dévoré par ce multiple et complexe sentiment que les Anglais ont si bien défini par le mot *spice*.

— Pauvre garçon, — se répétait Roland, — j'aurais bien dû le laisser en France ; rien ne l'obligeait à venir en ce pays maudit. Il pourrait si bien faire tout seul, appelé à son tour, une agréable et profitable campagne.

Pendant ce temps-là, Jean Cloarec passait ses jours et ses nuits à s'étirer les bras et à se démanter la mâchoire. Roland avait même été obligé de lui formellement défendre de se rendre à l'affût le soir — la seule distraction du brave garçon, — par cette seule raison que le brave garçon se serait très certainement fait enlever par un tigre.

Jean Cloarec avait obéi, mais à partir de cet instant il s'était ennuyé de plus en plus.

Son portrait en deux lignes :

C'était un gars solide, râblé, large d'épaules, avec une de ces têtes bretonnes sur lesquelles se brisent les bâtons qui s'y frottent.

Têtu plus qu'un mulet encore, mais le cœur sur la main et franc comme l'or.

D'un blond recuit, ses joues larges se montraient pleines de taches de rousseur, et au milieu de cette face ronde étincelaient deux yeux petits, bridés, bon enfant, incapables de cacher une mauvaise pensée non plus qu'une trahison.

Un beau jour Roland remarqua un changement très brusque dans les allures de Jean Cloarec.

Le brave gars, tout le long du jour, frétillait comme une anguille, ne tenait plus en place et ses yeux demeuraient vifs comme ceux d'une bondrée.

Evidemment, dans l'existence du brave garçon il se passait quelque chose d'insolite.

Roland ne fut pas longtemps avant de découvrir le pourquoi de cette métamorphose. Et bientôt, au moyen d'une suite d'inductions et de déductions, il connut la cause de ce tant subit changement. C'était le petit dieu malin, tout bonnement, qui faisait encore des siennes, car il ne fallait pas être bien fort pour voir que la face de Gloarec s'illuminait à tout instant.

Un soir qu'après son service Roland voyait Jean Cloarec se hâter, pour en arriver à pouvoir plus tôt être libre, il le laissa aller, venir, tout à son aise, mais au moment où le matelot se disposait à franchir le seuil de la porte, il lui dit d'un ton tout naturel :

— Reste, Jean... J'ai à te parler.

Jean Cloarec fit une grimace.

— D'abord, — reprit Roland — je te défends absolument de sortir le soir sans fusil.

Jean se mit à rire :

— Je n'ai pas besoin de mon fusil pour aller où je vais.

— Alors... Comment s'appelle ta bonne amie ?...

Jean se mit à rire, il était percé à jour.

— Elle a un drôle de nom, allez, mon capitaine, Fo-li, qu'elle s'appelle. Il paraît que c'est le nom d'une fleur. Puis, tout gonflé d'amour-propre :

— C'est qu'elle est gentille comme tout, ma congaine. Elle ne ressemble en rien à toutes les guenons que nous croisons tous les jours.

— Ah ! vraiment !

— D'abord, elle est à peine citronnée... .

— Ensuite, elle ne se noircit pas les dents avec du bétel. Enfin elle s'habille avec une gaule de bourre de soie rose et bleue, et pas comme les autres avec leurs sales chemises noires.

— Alors, tu es très amoureux ?

— Mais c'est qu'elle est gentille comme tout, mon capitaine ! Et aimable et caressante, avec une douceur de caniche. Elle baragouine un peu de français... Nous sommes mariés, j'ai parlé au père, qui m'a donné son consentement... Je lui ai fait un joli cadeau d'une douzaine de litres d'eau-de-vie, et l'affaire a été entendue... Il a beaucoup de considération pour moi, le père.

Tout cela était débité très vite, avec une comique importance. Le premier mot prononcé, il n'y avait plus moyen d'arrêter Jean Cloarec, il fallait à toute force qu'il dévidât tout son écheveau.

— Alors, tu t'es marié, et tu ne m'as même pas demandé mon consentement ?

— Je voulais bien vous en parler tout de même, mon capitaine, mais je n'osais pas... J'avais peur d'être grondé par vous... Et puis, des mariages comme ça, ça ne tire pas à conséquence.

— Et où habite ta congaine ?

— A cinq minutes, dans la brousse... Nous avons une belle case.

— Et tu y vas tous les soirs ?

— Dame, oui, mon capitaine, c'est mon ménage. Elle est gentille Fo-Li... Elle m'aime beaucoup, du moins elle me le répète.

— Enfin, je te défends d'aller là sans emporter au moins ton revolver.

— Oh ! mon capitaine, il n'y a pas de danger.

— C'est possible. Mais tu m'as compris ?

— Oui, mon capitaine.

Et Jean Cloarec s'empressa de détalier au plus vite, pour courir rejoindre Lo-Li, tout en chantant sa chanson favorite dont il ne connaissait que le refrain :

Ah ! par ma foi, on verrait bien des choses  
Si le Bon Dieu faisait parler les fleurs !...

— Brave garçon, — murmure Roland, — il est heureux, lui, au moins !... Il n'a rien laissé derrière lui.

Quelques jours, des semaines s'écoulèrent, la vie se poursuivant avec une régularité immuable.

M. de Chazay avait pris ses informations. Le "mariage à la vapeur" de Jean Cloarec, ainsi que le disait celui-ci, ne présentait aucun inconvénient.

Les parents de Fo-Li et Fo-li elle-même étaient arrivés dans la contrée il y avait peu de temps, portant tout leur bagage avec eux ; ils s'étaient installés dans une case abandonnée dont personne ne songeait à leur contester la possession.

(A suivre.)

#### LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

## MADAME CORENTINE

VIX

(Suite et fin)

M. L'Héréec, reconnu par un ami, salua : et le charme fut rompu. Ils retrouvèrent plus poignante l'idée de la séparation, voilée tout à l'heure par tant d'images du passé commun, du passé intime où l'on ne se quittait point. Ils se séparèrent, d'instinct, et marchèrent à un pas l'un de l'autre.

Et tout à coup, comme si elle se réveillait, comme si elle sortait brusquement d'un songe avec un tâttement de cœur, Simone comprit tout. Elle devina. Elle vit clairement.

Les mots n'étaient plus là pour la tromper. C'étaient les événements multipliés de cette journée, l'effarement de Mme Jeanne, l'air contraint du banquier, l'émotion trop profonde qui venait de saisir son père, c'était un ensemble de preuves évidentes pour elle qui lui criaient : " Ton père est ruiné. Il part, et ne reviendra pas. L'adieu qu'il vient de te faire est le suprême adieu. Et ta mère n'est point rappelée de l'exil, parce qu'on n'a plus de pain pour elle ! "

Alors, elle se rapprocha et s'appuya sur le bras de son père, comme si elle allait tomber. Ah ! l'affreuse vision, impossible à chasser maintenant ! Le père allait partir ! Demain, avant la nuit, il aurait quitté Lannion. L'irréparable malheur serait consommé. Que faire ? A qui recourir ? Le père n'écouterait pas, il nierait. Il la traiterait comme une petite fille.

Cependant elle était sûre qu'il partait pour toujours. Elle le lisait dans les yeux de son père, devenus si sombres, à présent que les lumières des boutiques, orisant l'ombre, avaient chassé le rêve.

Il se taisait. Il ne lui demanda pas si elle souffrait. Lui-même se sentait épuisé et il sentait que son âme s'était fermée tout à fait, que jamais plus elle ne se rouvrirait.

D'un accord tacite, ils pressèrent le pas, tournant au plus court. L'intimité de la causerie avait fait place à des mots rapides, qui tombaient dans de longs silences. La masse de l'hôtel apparut, noire entre les deux jardins qu'argentait la lune. M. L'Héréec ouvrit la petite porte.

— Neuf heures, dit-il. Ma pauvre mère aura trouvé la soirée bien lente.

Il monta l'escalier en courant, ressaisi par la pensée de sa mère et s'accusant d'ingratitude.

Simone le laissa disparaître. Puis traversant le vestibule, elle entra dans la cuisine, où Fantic veillait pour fermer la maison après le retour de M. Guillaume. La servante assoupie sur une chaise basse, la tête touchant la poitrine, se leva au bruit des pas et remonta la mèche de la lampe minuscule posée sur la table.

Sous ses paupières battantes de sommeil, ses gros yeux ronds, tout noirs, s'emplirent d'une tendresse inquiète en apercevant Simone.

A défaut d'esprit, son cœur devinait qu'un malheur avait fondu sur cette maison. Et à voir s'avancer la jeune fille, toute pâle et faisant signe de se taire, elle fut troublée comme si la mort était là-haut, dans la chambre de l'un de ses maîtres.

— Ecoute, Fantic, dit Simone, rends-moi un service : va tout de suite . . .

— Où vous voudrez, mademoiselle. Comme vous êtes blanche !

— Fantic, c'est un service que tu rendras à moi et à ma mère, que tu aimais bien.

— Pauvre dame ! oui, mademoiselle. Où vous voudrez.

Sans comprendre, Fantic regardait Simone, qui prenait sans bruit dans l'armoire deux feuilles de gros papier et, sur la table, à la hâte, écrivait deux dépêches.

La première était adressée à M. Guen, capitaine au bourg de Perros. La seconde . . . Les doigts de l'enfant tremblaient et embrouillaient les lettres quand Simone écrivit : " Mme L'Héréec, la *Lande fleurie*, Saint-Hélier. "

— Va vite, Fantic. Qu'on ne te voie pas ! Qu'on ne t'entende pas ! Porte au télégraphe. Il n'y a plus qu'une heure.

La servante plia les deux feuilles, les mit dans son corsage et, quittant ses sabots qu'elle ramassa d'une main, sortit par la cour.

Simone demeura debout, appuyée à la table, épouvantée déjà de ce qu'elle venait de faire. Son cœur battait si fort qu'elle ouvrit sa jaquette de drap clair. Elle étouffait. La tentation lui vint de rappeler Fantic. Elle pouvait le faire encore.

La servante devait être en haut de la rue . . . Elle devait tourner maintenant . . . Elle approchait du bureau . . . Elle entra . . . l'employé prenait les dépêches . . .

Et tel était le trouble qui lui vint de cette pensée que la pauvre Simone fit plusieurs pas vers la porte, comme si elle allait courir . . .

Elle s'arrêta, la tête dans ses deux mains, au milieu de la salle, comprenant que tout était fini à présent. Fantic devait revenir,

rasant les murs, ses sabots claquant sur les pierres. Les mots volaient l'un après l'autre à Perros, à Jersey. Le grand-père, la mère allaient tout à l'heure être troublés comme elle. Et demain, demain !

Le bruit d'une porte qui se refermait là-haut fit revenir Simone de cet effarement qui l'avait saisie et la calma. Puisque le sort en était jeté, à quoi bon regretter maintenant ? Mieux valait se montrer brave . . . La père quittait la chambre de Mme Jeanne . . . La grand-mère était seule . . . Simone hésita cependant et s'arrêta deux fois en montant l'escalier.

Mme Jeanne tricotait un châle de grosse laine noire pour l'hiver. Elle était assise près de la cheminée sans feu, sur laquelle brûlait la lampe de porcelaine blanche de toutes ses veillées. Elle continua de travailler et de songer surtout à bien des choses graves qui agitaient son esprit, mais nullement son visage calme comme de coutume, pendant que Simone entra et arrivait jusqu'àuprès du tabouret en tapisserie où la grand-mère posait ses pieds.

— Ma grand-mère, dit Simone, je viens vous dire une nouvelle grave . . .

Mme Jeanne leva lentement la tête, en laissant retomber le tricob sur ses genoux.

— Encore, fit-elle ? Qu'est-ce que c'est.

— Grand-mère, vous croyez que mon père va seulement passer deux ou trois jours à Paimpol ?

— Il le dit.

— Eh bien ! non ; je l'ai deviné à son air, à des mots, à je ne sais quoi de très sûr que je ne puis vous exprimer : grand-mère, il ne reviendra pas ! Je lui ai proposé d'attendre son retour ; il n'a pas voulu. Vous voyez bien que ce n'est pas un voyage. Mon père s'en va !

Mme Jeanne étendit les mains sur les bras du fauteuil, détourna sa vieille tête, lourde de chagrin, vers la plaque noire de la cheminée.

— Tout est possible, dit-elle.

— Alors, reprit Simone, j'ai eu une pensée . . . Je ne sais pas si vous me pardonnez. Mais je l'ai fait pour nous sauver tous. Grand-mère, j'ai télégraphié à Jersey . . . Ma mère sera ici demain . . .

Les doigts ridés de Mme Jeanne serraient les bras du fauteuil.

— Dites-moi que j'ai bien fait, grand-mère, dites, oh ! je vous en prie !

Elle ne répondit rien.

— C'est que vous ne savez pas, continua l'enfant, ma mère est riche ! Elle a beaucoup travaillé. S'il y avait besoin d'argent pour le moulin, — j'ai cru comprendre cela tantôt, — elle donnerait tout, j'en suis sûre ! . . . Mon père ne partirait pas. Nous serions si heureux tous ici, ensemble !

Elle avait parlé, ouvrant toute son âme. Elle avait avoué cette chose, la fortune de sa mère, qu'un sentiment de pudeur délicat l'avait empêchée de dire à M. L'Héréec tout à l'heure, quand elle avait compris que la ruine était complète et que c'était là le grand obstacle. Et elle attendait, toute frémissante d'émotion, l'arrêt de cette vieille femme qu'elle savait si hostile à Mme Corentine, si rude et si entêtée dans ses rancunes.

Mme Jeanne se redressa et la regarda. Il n'y avait aucune colère dans ses yeux, aucun reproche. Elle avait même l'air de plaindre et d'admirer un peu cette petite que les circonstances avaient mêlée au drame triste de la famille. Mais elle ne répondit pas à l'interrogatoire anxieux de Simone. Elle dit tristement :

— Allez vous reposer, Simone. Je veillerai, de peur qu'il ne parte cette nuit. Je crois comme vous, qu'il va nous quitter à jamais.

La jeune fille se baissa.

— Vous me pardonnez, grand-mère ?

Mme Jeanne l'embrassa au front, longuement :

— Bonsoir, mon enfant, dit-elle d'une voix brisée par l'effort. Bonsoir . . . La vie est bien dure . . . Laissez-moi.

Simone sortit de la chambre très troublée, mais contente d'avoir tout dit. En longeant la galerie vitrée, elle aperçut que la nuit était limpide, et sa pensée s'envola pleine d'amour vers le grand-père Guen, vers la mère, qui maintenant avaient entendu son appel.

XX

Où vont-ils par la lune sur la mer grande ? La barque est de Ploumanach, bien sur. On le reconnaît à son bordage épais, à ses deux mâts courts, à ses voiles brunes trempées dans le tan de chêne.

Son large avant se lève à la lame, comme une poitrine de cygne noir. Point de chalus qui traîne, point de ligne à la remorque.

Un enfant chante, à cheval sur le beaupré. C'est le mousse Yvon Le Dû, que sa mère a prêté. Le vieux est assis au milieu, sur le banc que traverse le mât. Il a mis son casque de toile, la visière baissée, pour mieux voir dans la nuit. Et Sallian gouverne, habillé comme pour une promenade, à demi couché à l'arrière et songeant.

Il y a déjà un peu de temps qu'ils sont partis, car aucune terre n'est en vue. Les houles, à l'infini, ont des lueurs d'argent sur leurs

Cimes. Les creux sont pleins d'ombre bleue. La lune est claire, là-haut, mais elle penche déjà.

Guen a le cœur en joie. Il a besoin de parler à quelqu'un, comme le petit là-bas, de chanter aux étoiles. Et, sans bouger, l'œil perdu au large, il dit tranquillement :

—Hein, Sullian ! jolie briso : nous l'aurions commandée, qu'elle ne serait pas meilleure.

Le gendre ne répond rien. Il rêve. Il a, dans la pensée, toute l'ivresse du retour, sa jolie Marie-Anno qui l'attendait sur le port, l'air de ravissement qu'elle avait quand elle l'a reconnu : "C'est toi, mon Sullian, c'est toi !" et ses baisers, et la peur d'un moment fondue en longues tendresses.

Ils vont toujours.

Après longtemps, Guen a repris :

—J'ai idée que nous sommes sur le banc. Je vois du sable dans la mer. Ça serait bon pour tendre un trémail, qu'en dis-tu ? Les rougets mouvent par la lune.

Sullian rovoit son fils, tout petit dans le borceau blanc, le premier né tant désiré, et que Marie-Anne nourrit, et qu'elle est fière de montrer en traversant Perros. Un sourire léger monte aux lèvres de l'homme.

La barque file droit, les voiles pleines de vent.

Plus loin, bien loin de la terre de France, Guen a dit encore :

—Sullian, nous serons chez les Anglais avant trois heures d'ici, ou je ne m'y connais pas. Corentine est prévenue. Tout de suite nous virons de bord. J'ai prix deux châles pour elle, que m'a donnés ta femme. Et en route ! Je crois qu'avant midi demain, mon ami, si la brise ne mollit pas, nous entrerons dans le Guer, et deux heures après dans Lannion.

—Oui, vieux père, a dit Sullian.

Guen a repris :

—Nous n'aurons pas perdu de temps, mon ami. Penses-tu que Simone sera contente de nous ?

Et, cette fois, ils ont souri tous les deux, sans se voir, de la même espérance très douce. Ils ont continué d'en parler, de loin en loin. Puis la lune a grossi démesurément. Elle a descendu, toute rouge, dans les brumes d'horizon. La mer est devenue sombre. Les hommes se sont tus.

Mais le petit mousse n'a pas cessé de chanter, à cheval sur le mât d'avant.

## XXI

Dès l'aube, Simone fut éveillée par l'inquiétude. Son père était-il parti ? Elle se leva, peureuse, et écouta, l'oreille appliquée sur la cloison qui tapissaient les losanges enguirlandés de roses autrefois bleues, maintenant toutes blanches.

Non, M. L'Héréec était encore là. Elle entendait le bruit de ses pas dans la chambre voisine. Il ne quitterait pas la maison avant l'heure dite, dans l'après-midi.

Et l'enfant, saisie d'une autre crainte, se mit à penser : "Pourvu qu'ils viennent ! Pourvu qu'ils n'arrivent pas trop tard !" Elle compta les heures qui restaient et trouva qu'il y en avait bien peu.

A peine habillée, elle descendit pour voir si aucune dépêche n'avait été apportée.

—Rien, mademoiselle, dit Fantic. Depuis l'Angelus, nous sommes là, Gote et moi, et le cœur nous saute à tous les coups de sonnette... A moi surtout, vous comprenez ! ajouta-t-elle plus bas, avec un regard où son très ancien amour, longtemps comprimé, mettait une lueur de passion.

Mme Jeanne avait déjà précédé Simone et fait la même demande. Puis elle était sortie. M. L'Héréec sortit à son tour et se rendit à l'usine, comme si ce jour-là était un jour ordinaire.

Simone resta seule, fiévreuse, parcourant les appartements, les jardins, frémissant toutes les fois qu'une porte se refermait. Et le moindre bruit sonnait longtemps, dans ce coin désert de la petite ville. Mais ce n'étaient que des marchands de fruits qui entraînent ou des pauvres quêteant le demi-pain, que Mme Jeanne faisait distribuer le samedi.

Rien ne disait des nouvelles de Guen ni de Sullian, ni de Mme Corentine. Et les heures passaient.

Plusieurs fois, Simone monta dans les combles, d'où l'on apercevait, par une lucarne située au-dessus de la chambre de son père, les moires de la rivière entre les lignes égales des arbres jaunissant. Elle était basse à présent. Mais le reflux de l'Océan commençait à se faire sentir.

L'invisible poussée du large couvrait, d'un mouvement continu et sûr, les bancs de vase attaqués par tous leurs côtés à la fois. Des paquets d'algues brunes, entraînés dans les remous, tournaient encore sur place et ne descendaient plus.

Un souffle passait dans les hautes branches, inégal, avant-coureur de la brise régulière qui porte avec le courant, jusqu'au fond des criques boisées, jusqu'aux ports minuscules de la terre bretonne, les goélettes dont la voilure est blanche parmi les feuilles.

Oh ! s'ils allaient venir par là, eux, les attendus, les sauveurs ! Si le vent, qui secoue les cheveux frisés de Simone, avait passé sur la barque où Mme Corentine est montée !

C'est l'heure où tous les petits bateaux de pêche ou de cabotage, ancrés dans le chenal, à l'embouchure lointaine, tirent l'ancre et suivent le flot, parmi les bandes de mulets affamés que la marée chasse devant elle.

Hélas ! le vieux Penhoat, le pêcheur au trident, est déjà embusqué à son poste, derrière une roche, là-bas, et aucune voile ne se montre, entre les arbres du Guer.

A midi, quand M. L'Héréec et Mme Jeanne rentrèrent, Mme Jeanne n'eut qu'à regarder Simone pour voir qu'aucune nouvelle n'était venue de Perros ou de Jersey. Il n'était pas facile de lire dans le cœur de la vieille femme. Elle était accablée, silencieuse, comme indifférente à tout.

Pourtant Simone crut deviner, à une expression fugitive de détente qui passa sur le visage de la grand'mère et à l'air de commisération de Fantic apportant la soupière fumante, que personne, dans la maison, n'attendait plus M. Guen, ni Sullian, ni la pauvre femme dont le mari allait s'exiler à son tour.

M. L'Héréec ne se doutait pas que son secret fût connu. Mme Jeanne ne lui avait pas parlé. Il affectait encore, avec un calme apparent, douloureux pour lui, douloureux pour celles qui l'écoutaient et qui savaient tout, de parler de son retour prochain, et de s'intéresser à des détails puérils, comme ceux dont la vie de chaque jour est pleine.

—Vous n'oublierez pas, disait-il, de faire tailler la charmille du grand jardin. Simone l'a trouvée toute délaissée. Quand elle reviendra, une autre fois, vous comprenez...

Des larmes seules lui répondaient. Mais tout le monde était de forte race, dans ce petit groupe des L'Héréec, et personne ne trahissait autrement la peine qu'on devait taire.

Aussitôt après le déjeuner, M. L'Héréec monta dans sa chambre pour préparer ses bagages. Les deux femmes demeurèrent dans la salle à manger.

—Vous voyez, Simone dit Mme Jeanne : votre mère n'est pas venue.

—Non, grand'mère.

—Elle ne viendra pas.

—Je crois qu'elle viendra, dit Simone.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis sûre que mon grand-père Guen est parti.

Mme Jeanne secoua la tête lentement, tout le passé triste évoqué devant ses yeux.

—Vous vous trompez, et c'est naturel à votre âge. Mais les souffrances de cœur ne se réparent pas aussi facilement, mon enfant.

A ce moment, Fantic entra tenant une dépêche.

Bien que le télégramme fût adressé à Simone, ce fut Mme Jeanne qui l'ouvrit, du consentement muet de sa petite-fille. Elle lut : son visage tout blanc et flétri s'empourpra. Elle tendit le papier à Simone sans rien dire.

C'était la dépêche du grand-père. Elle était datée du sémaphore, à l'embouchure du Guer. Elle portait ces simples mots :

"Arrivons tous.

"CAPITAINE GUEN."

Simone rougit aussi, de l'excès de sa joie. Et elle en fut aussitôt gênée, craignant que sa grand'mère ne prit mal ce cri involontaire de son sang. Une minute elle resta penchée sur le télégramme, n'osant plus lever les yeux. Puis elle regarda Mme Jeanne. Et elle vit qu'elle n'aurait point d'excuse à faire, ni de demande à former.

Mme Jeanne était debout déjà, les mains appuyées au dossier de sa chaise, attendant que Simone eût repris un peu de calme. Au premier mouvement de l'enfant :

—Venez, dit-elle, Simone. Puisqu'ils arrivent, c'est à moi d'avertir votre père, et je le ferai.

Elle ne l'avait pas fait jusqu'alors, la pauvre femme, parce qu'elle espérait que cette mission-là lui serait épargnée, parce qu'elle voulait douter du retour de Corentine et de ne pas le hâter, surtout, par une indiscretion. A présent sa bru allait rentrer.

Les choses s'étaient précipitées. Une main plus puissante que toutes les résistances et toutes les rancunes accumulées semblait forcer la porte du vieil hôtel.

Mme Jeanne n'aurait eu aucune responsabilité dans l'événement bon ou mauvais, qui se préparait. Mais elle devait l'annoncer, en chef de famille qu'elle était.

Et elle montait, Simone la suivait, anxieuse et joyeuse tout ensemble. Elles entrèrent dans la chambre de M. L'Héréec, pleine d'objets et de vêtements jetés sur tous les meubles.

A la vue de sa mère et de sa fille, M. L'Héréec, courbé au-dessus de la malle qu'il emplissait, se releva et se recula un peu. Il comprenait qu'elles ne venaient pas lui dire adieu.

Devenu très sombre de visage, appuyé au marbre de la cheminée qui touchait la fenêtre, irrité comme un homme dont le secret est mis à jour et qui veut le défendre quand même, il demanda :

—Qu'y a-t-il donc ?

Debout en face de lui, près de la porte, sa mère répondit :

—Il y a, Guillaume, que votre femme revient.

Il s'avança, comme furieux, vers elle :

—Que dites-vous ? Pourquoi vous moquez-vous ? Vous voulez-  
m'empêcher de partir, n'est-ce pas ? Vous croyez...

—Oui, je crois, interrompit froidement Mme Jeanne, je crois,  
Guillaume, que vous allez plus loin que vous ne voudriez... Je ne  
me moque pas, je dis la vérité : votre femme revient.

—Est-ce vous qui l'avez appelée ?

—Vous savez bien que non, Guillaume.

—Alors, vous l'avez permis ! Car tout dépend de vous ici, et je ne  
comprends plus... après ce que nous avons dit... en ce moment où  
nous sommes...

Il se tournait vers Simone, pour faire entendre qu'il ne s'expli-  
quait pas davantage à cause d'elle.

—Eh bien ! on, dit Mme Jeanne, j'ai laissé faire, parce que vous  
nous quittiez !

—Qui l'a dit ?

—Je le sais. Ne me le cachez pas. J'ai laissé faire parce qu'au  
fond vous l'avez voulu... Eh bien ! elle arrive... Et je vous con-  
seille de la voir, à présent... Moi, je ne compte plus... Vous ferez  
ensuite ce que vous voudrez.

—Père, recevez-là ! C'est moi qui l'ai appelée !

Simone allait vers son père, les mains jointes, les yeux pleins de  
larmes, si belle de douleur suppliante et d'espérance mêlées, que M.  
L'Héréc, avec la soudaineté d'impression de sa nature passionnée,  
oublia tout, sa mère, les reproches encore vibrants entre eux, la  
ruine, le départ imminent, pour ne plus voir que cette petite et son  
air d'irrésistible prière. Troublé au fond de l'âme, sans volonté encore,  
il sourit.

—Elle arrive, mon père... Oui, elle arrive par le Guer... Mon  
grand-père Guen est allé la chercher... Peut-être sont-ils en vue...

D'un même mouvement, tous deux ensemble, ils avaient marché  
vers la fenêtre.

Ils s'étaient penchés, Simone dans le coin à droite, son père servé  
contre elle, tous deux fixant les yeux sur les rares clairières de l'eau  
qu'on apercevait entre les touffes d'arbres.

Le Guer coulait à pleins bords, les herbes ployaient au courant,  
le vent courbait les pointes des peupliers. Quatre grands goélands,  
suiveurs de marée, remontaient vers les terres, les ailes immobiles  
dans la lumière.

Simone étendit la main. Elle avait pris une voix de rêve, une  
douce voix chantante, comme celle de Marie-Anne.

—Non, disait-elle, rien encore... Mais ils vont venir... Ils sont  
partis de Perros à la nuit... Père, voyez-vous, là-bas, à l'entrée de  
la crique. Est-ce un avant de bateau ?... Oui, une coque noire. Une  
flamme bleue en haut !... Un petit mousse debout !... Un homme  
aussi, debout le long du mât ! Celui-là, mon père, c'est Sullian ! Je  
le reconnais ! Les voilà ! les voilà !

Lui, restait silencieux, perdu dans le rêve subitement ouvert  
devant lui, fixant la barque dont l'ombre brune apparaissait un  
instant, dans les déchirures du feuillage, et disparaissait aussitôt  
emportée par le vent et poussée par le flot.

Était-ce le bonheur qui rentrait ? Était-ce la paix à jamais de  
cette maison si longtemps troublée ? Qui eût pu le dire ?

M. L'Héréc se sentait envahi pourtant par une joie grandissante,  
incapable de paroles. Il restait penché sur l'appui de la fenêtre,  
cherchant à voir, bénissant dans son cœur le vieux Guen qui lui  
ramenait Corentine.

Simone, plus maîtresse d'elle-même, se souvint de la grand-mère  
Jeanne. Elle s'éloigna de la fenêtre, doucement, pour que son père  
ne s'en aperçût pas, et, venant à la vieille femme demeurée près de  
de la porte et qui n'avait pas changé de visage :

—Grand-mère, dit-elle, recevez-là bien aussi... Nous nous aime-  
rons tous... Nous ne nous quitterons plus... Il n'y a plus de ruine,  
plus d'inquiétude : ma mère a tout regagné...

Mme Jeanne, qui la regardait, détourna un peu la tête, et dit :

—Tant mieux, mon enfant. Je n'en serai que plus libre pour  
retourner à Tréguier.

RENÉ BAZIN.

FIN.

## A BREBIS TONDUE...

Le soir, lorsque Jean rentre de son travail, il est bien fatigué. Il a beau  
être robuste et courageux, c'est que la tâche est rude : à treize ans,  
apprenti de son père, Pierre le maçon !

Dès six heures, quand le jour point au travers des rideaux reprisés de  
leur mansarde, il faut se lever, et, la soupe vite avalée, commencer la  
pénible journée dont le labour ne sera interrompu que par le repas de onze  
heures.

Dans les quartiers riches où il travaille quelquefois, Jean regarde passer,  
sous les hautes portes cochères, de beaux petits messieurs élégamment  
vêtus qui rentrent rieurs de la promenade, et qu'un précepteur tient par  
la main avec une pointe de respect, bien qu'il soit leur maître. Alors les  
moellons paraissent plus lourds au pauvre enfant, l'atmosphère chargée  
de plâtre plus aveuglante, et les plaintes, les revendications sorties de la  
bouche de quelques-uns des camarades de Pierre — les moins durs à la  
besogne — lui reviennent en mémoire et le troublent. Son père, un vrai  
ouvrier parisien, travailleur et bon enfant, a peine à ramener la résigna-  
tion dans ce jeune cœur et s'effraie un peu en attendant l'occasion qui  
apprendra la vie à son enfant.

Un matin de printemps, Jean réparait les fenêtres d'un luxueux hôtel  
des Champs-Élysées ; à ses pieds, s'étendait un vaste jardin peuplé de  
grands arbres où les oiseaux chantaient à plein gosier.

« Quo les enfants qui vivent là doivent être heureux ! soupirait Jean.  
Sous ce joli soleil, ils peuvent jouer à l'aise et courir le long des allées  
suivant leur fantaisie. Et moi, jusqu'au soir, je ne pourrai pas quitter ce  
balcon. Ce n'est pas pour moi que les fleurs et le printemps sont faits. »

Au moment où le chagrin de l'apprenti s'exhalait ainsi, une croisée de  
l'hôtel, placée à angle droit de celle où travaillait Jean, s'ouvrit, et il  
aperçut, dans une salle d'étude sévèrement meublée, un enfant habillé de  
velours, dont un col de dentelles encadrait la tête fine et pâle.

Ce favorisé de la fortune était assis devant une table chargée de livres,  
ses deux coudes appuyés sur un cahier, ses deux mains fourrageant fié-  
vreusement dans des boucles blondes.

À quelques pas de lui, une vieille dame maigre et longue se tenait  
debout dans l'attitude du commandement.

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! s'écria tout à coup l'enfant, si dis-  
tinctement que Jean put l'entendre.

—Il faut que votre devoir soit fini dans une demi-heure, il le faut.  
Vous comprenez bien, Rodolphe, répliqua la dame sèche. Sinon, vous ne  
jouerez pas aujourd'hui.

—Mais je ne sais pas le faire, madame ! sanglota Rodolphe. Je ne sais  
pas, ce n'est point ma faute.

—Vous devez savoir, ne vous ai-je pas expliqué hier la division des  
fractions ! Vous n'avez qu'à appliquer la théorie. Je vous laisse. Vous ne  
sortirez pas de votre chambre avant que tout soit terminé. Alors vous  
m'appellerez et nous verrons. »

Majestueusement l'institutrice quitta la pièce tandis que son élève con-  
tinuait à pleurer à chaudes larmes.

« Pauvre petit gars ! se dit d'abord Jean. Si je pouvais le tirer d'em-  
barras en lui soufflant sa leçon. »

Il se rappelait la classe dont il avait si bien profité et les claires démon-  
strations de son instituteur, qui aujourd'hui lui étaient si utiles dans son  
métier, lui permettait d'aider son père un peu lent à calculer, et igno-  
rant des nouvelles méthodes.

Ce qui semblait si difficile à l'enfant riche n'était qu'un jeu pour l'ap-  
prenti maçon. Une bouffée d'orgueil lui monta au cerveau, et un mauvais  
sentiment cilleura son cœur.

« C'est bien fait ! Il faut qu'ils aient du mal aussi les heureux ! Tout  
serait donc pour nous, alors ! Bûche, mon petit. »

Mais le bon naturel reprit bientôt le dessus et, en voyant peiner le jeune  
garçon, il ne put s'empêcher de murmurer.

« Pauvre mioche, va ! Tu n'es pas mieux partagé que moi, car tu as  
autant de difficulté à faire une chose qui me paraît toute simple, que j'en  
ai, moi, à crépir ta maison. Si j'osais. Pourquoi pas ? »

Et son instinct généreux l'emportant :

« Psst ! psst ! » fit-il.

L'enfant, à cet appel, releva sa tête toujours baissée vers le papier blanc,  
et parut d'abord offusqué en voyant la tignasse enfarinée du maçon se pro-  
filer dans l'embrasure de sa fenêtre.

« Que voulez-vous, monsieur ? dit-il d'une voix hautaine.

—Chut, tais-toi, reprit Jean en camarade oubliant des distances sociales.  
Passe-moi un crayon et du papier, approche un peu, et je vais te faire ton  
calcul. »

Sans réfléchir plus à la façon dont l'ouvrier connaissait sa peine, ni à la  
bizarrerie de la situation, ne voyant que la délivrance proche, grâce au  
moyen proposé, le garçonnet suivit le conseil de Jean qui, tout fier d'étaler  
son petit savoir et d'être utile à son prochain, réglait les différents du  
numérateur avec le dénominateur.

Quand tout fut achevé, le professeur reprit conscience de ce qu'il était,  
et, soulevant sa casquette, se disposait à reprendre son travail ; mais le  
disciple, se haussant sur la pointe du pied pour être plus près de lui, lui  
tendit la main et serra la sienne avec tant d'effusion, que Jean put appré-  
cier seulement à quel prix était estimé le service rendu.

Il se remit à la tâche tout en rêvant, et, peu à peu, sa pensée s'éleva, il  
comprit quelle leçon lui donnait le hasard.

« Pas plus que l'ouvrier qui sue d'ahan sous les fardeaux, l'enfant gâté  
des bourgeois ne peut donc jouir de sa liberté tant qu'il n'a pas fait son  
"devoir". »

Son "devoir". Jean sait maintenant le sens de ce mot profond. Il ne  
Poubliera plus jamais, et quand son père l'appelle pour regagner leur  
humble logis, il se jette à son cou, joyeux et guéri.

Depuis ce jour-là, aucun compagnon n'est plus gai que Jean : la chan-  
son monte à sa lèvre dès qu'il a la truelle en main. Aussi répond-il avec  
conviction à ceux qui se plaignent des inégalités du sort :

« Prenez patience, vous n'êtes pas seuls à souffrir et à travailler. Cha-  
cun a son faix à porter ici-bas, et les forces nécessaires pour le porter, car,  
ainsi que le disait mon vénéré maître d'école :

« A brebis tondue, Dieu mesure le vent. »

CLAIRE CHEMIN.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevoir, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Corine.—Caractère à la fois tendre, passionné et vindicatif. Très curieuse nature où les sentiments les plus divers peuvent trouver place.

Marinella.—Bonnes dispositions à l'amour. Nature impressionnable. Tendance à la jalousie. Volonté très énergique et tenace.

Sceptique.—Amour propre et présomption. Caractères entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Très peu de sensibilité.

Coquelicot.—Nature simple, timide, conciliante et débonnaire. Intelligence ordinaire. Bonté et dévouement. Amour de la retraite.

Bryère fleurie.—Sens artistique. Imagination ardente. Sentiments poétiques. Bon pouvoir de persuasion. Talent pour la musique.

Poucelle.—Nature calme exempte de passions. Esprit enjoué. Bonne sensibilité, s'émouvant des peines d'autrui mais ne les devinant point du tout.

Ego.—Esprit froid, déductif et bien équilibré. Caractère assez bien disposé généralement quoique peu sensible et plutôt sévère.

Montrealaise.—Tendances artistiques. Nature vive et enjouée, un peu portée à l'affectation pourtant. Quelques aptitudes pour la musique.

Bleuette, Mignonnette, Bondinette.—Vous êtes gentille, coquette et un peu frivolette. A part cela très sympathique, bonne, douce et spontanée dans vos affections.

Croque au Sel.—Economie domestique. Nature enjouée, vive et très heureuse. Peu d'imagination. Caractères francs et dépourvus d'artifice.

Antoinette.—Imagination quelque peu romantique. Nature très peu forte, se manifestant rarement sans hésitation.

Jeanne L. C. H. l'Assomption.—Comme je ne suis pas sûre d'avoir compris votre pseudo, j'y ajoute vos initiales et le lieu de votre résidence. Votre nature est impétueuse et ardente, votre volonté forte et tenace. Un grand sens du justice est démontré. De l'audace et de l'indépendance de caractère.

George de B.—Fermoté et bonhomie. Esprit clair, joyeux, finement observateur. Tempérament en un mot très sympathique.

Une humble élève.—Esprit sentimental et imagination romantique. Nature passionnée, impressionnable et se laissant dominer par l'imagination.

Voie d'ange.—Caractère entreprenant et peu sensible. Activité, ambition et énergie. Nature peu impressionnable.

Robertine A.—Nature indécise et timide. Cœur tendre et dévoué. Peu de volonté. Peu de passion et peu d'imagination.

Thobor.—Volonté assez énergique. Tempérament calme et réfléchi. Sensibilité modérée. Bonne constance dans l'affection.

Era prima.—Manque absolu de persévérance. Peu de suite dans les idées. Nature ardente et impressionnable. Goût délicat.

Anny L. L.—Caractère ardent, impétueux et passionné. Nature irrégulière, changeante, très difficile à satisfaire. Besoin d'activité et de mouvement.

Maine Lili.—Nature superficielle et légère. Peu de sensibilité. Pas de méchanceté volontaire non plus. Insouciance et égoïsme.

J'avais douté No 16.—Sens artistique. Délicatesse du goût. Bon jugement, esprit observateur. Promptitude et fermeté de décision.

Inconstante Leo.—Nature calme et conciliante. Réserve et discrétion. Caractères assez ardents et beaucoup d'imagination.

J'aime Dieu seul.—Caractère peu régulier, s'enthousiasmant promptement et à tous propos. Mais conservant peu sa première intensité d'expression. Votre écriture ne révèle pas de grands défauts, croyez-moi.

Victor No 12.—Dissimulation, jalousie et déflance. Nature à la fois forte et souple, c'est à dire sachant se plier à toutes les exigences, pour servir son ambition. Énergie, audace et persévérance.

Oui, j'aime Hector de tout mon cœur.—Vous manquez de suite dans vos idées. Vous êtes timide, douce et d'un caractère peu entreprenant. Beaucoup de sensibilité. Pas d'aptitudes musicales apparentes.

Noire à Pol.—Imagination active. Ambition et amour du travail. Esprit un peu capricieux mais très impulsif. Besoin d'agitation.

Bonsoir.—Peu de sensibilité. Économie domestique et activité. Courage et force de volonté. Sens pratique. Indépendance de caractère.

Bonna Loretta H. P.—Sens artistique. Nature froide, fière et dominatrice. Bon pouvoir de persuasion. Une pointe d'excentricité.

Millefleurs.—Intelligence mercantile et esprit pratique. Délicatesse de goût et impressionnabilité. Bonnes dispositions à l'amour.

Erelina.—Énergie et courage. Extrême force de volonté. Cœur tendre, cependant sans faiblesse. Très grande activité d'esprit.

Biloune.—Beaucoup d'imagination et trop de sentimentalité. Nature faible, faite pour se laisser dominer. Peu de volonté et bon pouvoir d'affection.

Otiliane H. H.—Nature changeante et un peu capricieuse. Caractère entreprenant et imagination active. Talent pour la musique.

Mon bien aimé.—Manque de persévérance. Délicance et dissimulation. Nature morose, mélancolique et peu communicative.

Berceuse de Jocelyn.—Imagination romantique et sentimentale. Nature plus vive que sérieuse et passablement changeante. Talent pour la musique.

Proserpine.—Délicatesse de goût. Volonté ferme et très personnelle. Puissance d'affection et bonne constance. Esprit observateur.

Navière L.—Énergie et fermeté. Sens pratique. Nature ardente et en même temps prudente, c'est à dire ne cédant pas sans réserve à la première impulsion.

Folage.—Timidité excessive, discrétion et réserve. Excellente sensibilité, tout de même. Générosité et dévouement.

A. de Vigny.—Sens littéraire. Imagination ardente et quelque peu romantique. Caractère entreprenant et actif, bonté, générosité et bienveillance.

J'aime Victor A. D.—Comme votre cas m'intéresse vivement, si vous voulez m'envoyer une enveloppe adressée à vous-même, je vous écrirai particulièrement au sujet de vos dernières lettres. Que cela ne vous empêche pas de m'écrire encore comme vous me le dites. J'ai déjà eu, ce me semble, l'honneur de vous donner une analyse graphologique.

Québec Modjeska.—Sens commercial et esprit pratique. Nature calme, prenant bien les choses et se décourageant difficilement. Dispositions à l'amitié plus qu'à l'amour.

Réponse des grands lacs.—Beaucoup, beaucoup d'imagination, délicatesse de sentiments. Nature tendre, impressionnable et susceptible de grandes passions. Un peu d'exagération de ses propres sentiments.

Tout pour Henri.—Nature superlatif et légère. Bon cœur, cependant. Volonté peu énergique et peu de constance en amour.

Les deux sœurs M. L.—Caractère irrégulier et changeant. Imagination très active. Bonté, douceur, timidité. Tendance à la mélancolie.

Toujours se délier.—Économie domestique. Discrétion et réserve. Esprit assez judicieux. Nature peu expansive.

Éprouvée en amour.—Sens littéraire, esprit ardent, se passionnant pour une idée qui lui paraît grande. Exaltation et sentimentalité. Quelques aptitudes pour la musique.

Pour rire.—Franchise, générosité et bienveillance. Volonté forte, pas inflexible, cependant. Sens pratique et entente des affaires.

J'aime Rogerue 18.—Orgueil, présomption et ambition. Délicatesse de goût. Nature froide et se laissant peu connaître.

J'aime Rosario.—Originalité, franchise, audace et indépendance de caractère. Constance et sincérité dans l'affection.

(A suivre.)

L'Anémie de la Saison Chaude

L'été agit sur notre organisation à la façon du climat chaud ou tropical, c'est à dire que la chaleur affaiblit le sang, amoindrit la vitalité. De là, le manque d'appétit, des palpitations de cœur, de l'échauffement, des battements, des crampes, de l'estomac, de la faiblesse. L'exercice physique devient, dans ces conditions, extrêmement pénible, et, sans exercice, la nutrition se compromet encore davantage. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller se réfugier au bord de la mer pour se reposer et se refaire la santé, mais en faisant un usage judicieux des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, on accomplit, à très peu de frais, sans déplacement et sans changement à ses habitudes, le même résultat supérieur, toujours certain. Dans toutes les bonnes pharmacies 50c. la boîte, envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 St Denis, Montréal.

Nouveau Procédé de faire les Dentiers

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. \* Couronnes en Or, \$4. Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de . . .

Tresler, Globensky & Martel

. . . DENTISTES . . .

Entrée.

Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élevateur du magasin E. LEPAOE & CIE, coin de la rue St-Laurent . . .

Advertisement for 'Plus de Maux de Dents' featuring 'Bénédictins' tooth powder. Includes text: 'GRAND PRIX LYON 1884', 'HORS CONCOURS BORDEAUX MEMBRE DU JURY 1885', 'PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES', 'Élixir, Poudre et Pâte', 'BÉNÉDICTINS', 'Abbaye de Soulaç', 'Dom MAQUELONNE, Prieur', 'Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD', 'VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807.', 'MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.'

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon. ROYER & ROUGIER FRÈRES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

La marraine à son filleul: —Eh bien! mon enfant, te plais-tu au collège? —Oui, marraine... le dimanche, le jeudi et... les jours de fêtes.

LA CHOSE EST CERTAINE Les affections de la gorge et des poumons sont infailliblement guéries par le Baume Rhumal. 106

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom .....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 29.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 14

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Advertisement for 'L'APRES-MIDI' photographs. Includes text: 'L'APRES-MIDI', 'Photographes', 'No 500 RUE ST DENIS', 'MONTREAL', 'BUREAU', 'RESIDENCE', 'TEL. MARCHANGS 843', 'BELL EST 1743', 'EST 1283'.

# SERENADE PERUVIENNE

Pour piano

par L. MULHEIM.

First system of musical notation, measures 1-4. The piano part features a steady accompaniment with triplets. The melody is in the right hand, starting with a quarter note followed by eighth notes.

Second system of musical notation, measures 5-8. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a more active eighth-note pattern.

Third system of musical notation, measures 9-12. The piano part features a triplet of eighth notes. The melody in the right hand includes a half note and quarter notes. Dynamics include *pp* and *dim.*

Fourth system of musical notation, measures 13-16. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *pp*, *dim.*, and *ppio rall.*

Fifth system of musical notation, measures 17-20. The piano part features a triplet of eighth notes. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *pp* and *pppp*.

Sixth system of musical notation, measures 21-24. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *ppp* and *usa curda*. A first ending bracket is present at the end.

Seventh system of musical notation, measures 25-28. The piano part features a triplet of eighth notes. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *Moderato*, *d=92*, and *p*.

Eighth system of musical notation, measures 29-32. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *pp* and *pp rall.*

Ninth system of musical notation, measures 33-36. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *p*.

Tenth system of musical notation, measures 37-40. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *p*.

Eleventh system of musical notation, measures 41-44. The piano part continues with triplets. The melody in the right hand has a descending line. Dynamics include *pp cresc.* and a first ending bracket.

First system of musical notation on the right side of the page, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music consists of several measures with various note values and rests.

Second system of musical notation on the right side, including dynamic markings such as *dim* and *p*, and performance instructions like *rall* and *A tempo*.

Third system of musical notation on the right side, featuring a *ppp* dynamic marking.

Fourth system of musical notation on the right side, including the instruction *una corda* and a *rall* marking.

Fifth system of musical notation on the right side, starting with the instruction *mf Non ritard.*

Sixth system of musical notation on the right side, including a *p* dynamic marking and a measure number '2' at the beginning.

First system of musical notation on the left side, including the instruction *Tempo rubato* and the phrase *sempre dolce*.

Second system of musical notation on the left side, featuring *rall* and *pp* markings, and the instruction *espressivo*.

Third system of musical notation on the left side, including a *ritard.* marking and *pp* dynamics.

Fourth system of musical notation on the left side, including *pp* dynamics and the instruction *ben ritard. mf*.

Fifth system of musical notation on the left side, continuing the musical notation.

Sixth system of musical notation on the left side, including a *pp* dynamic marking and a measure number '3' at the beginning.

UNE PERTE SÈCHE



temps pourtant fameux des Tibérius, des Néron et des Caligula.

Et le noir grignota le blanc, sans en laisser rien autre chose que les os bien sucsés, pendant que les éventails des senoras, les chapeaux de ces messieurs, les cigares, les oranges vol tigeaient, lancés par une foule en délire devant un aussi merveilleux et suggestif spectacle.

Est-ce une idée, oui ou non, que j'ai eue là ?

PARISIEN.

SEPT BONNES RAISONS

Pourquoi ne vous êtes-vous pas mis en grève, vous aussi ?

J'ai pour cela sept bonnes raisons.

Quelles sont-elles ?

Une femme et six en fauts.

SON AGE

Le jeune homme attendait dans le salon que l'ami de ses rêves ait daigné paraître quand le charmant petit frère, avec sa nonchalance habituelle, sauta

sur ses genoux et entama la conversation, pour faire passer le temps. Au bout de cinq minutes de propos généraux, le visiteur, saisissant l'occasion aux cheveux, se permit de prendre quelques informations qu'il ne pouvait, convenablement, obtenir autrement.

— Écoute, Henri, dit-il au petit garçon, quel âge a donc ta grande sœur ?

Henri réfléchit une minute, puis :

Ma foi, je ne sais pas, exactement ; mais maman lui disait, hier, qu'elle était assez vieille pour savoir qu'on ne laisse pas un individu comme vous venir nous voir aussi souvent.

PAS DE MOITIÉ AUTANT

Elle.—Comment aimes-tu mon chapeau neuf ?

Lui (s'exclamant).—Il te fait paraître la figure longue.

Elle (aigrement).—Mais pas la moitié aussi longue que la tienne sera quand arrivera le temps de payer la note.

HISTOIRE VRAIE

M. Laficelle a voulu, dernièrement, montrer sa grande habileté et il y a réussi de la façon suivante :

Depuis longtemps sa femme souhaitait un manchon neuf ; quand elle lui eut enfin persuadé que son bonheur ne serait pas complet tant qu'elle ne posséderait pas l'objet en question, il se décida à se rendre à son désir. Il s'en fut donc chez le marchand de fourrures et choisit deux manchons. L'un bon marché et l'autre fort dispendieux. Puis, subrepticement, il changea les étiquettes indicatrices des prix, mettant celle du manchon bon marché sur le manchon cher et vice versa. Il les fit ensuite porter à la maison.

Après avoir longtemps réfléchi, la femme dit enfin : — Eh bien, mon cher ami, le plus cher de ces deux manchons est de toute beauté et tu es réellement très bon de me donner ainsi le choix. Bien des femmes auraient pris celui-ci sans hésiter, mais, vraiment, je ne pense pas que nous ayons les moyens de faire une telle dépense et je me décide à choisir le manchon bon marché, d'autant plus qu'il me plaît beaucoup. — Mais, chéri, qu'as-tu ? Es-tu souffrant ?

Mais le "chéri" s'était prudemment retiré à l'écart pour se gratifier lui-même d'épithètes rien moins que flatteuses.

DEVINETTE



UN HOMME ÉPROUVÉ

Mme Flic. — Mon mari a un grand avantage sur la plupart des hommes.

Mme Floe. — Vraiment ?

Mme Flic. — Il marche durant son sommeil.

Mme Floe. — Ah !

Mme Flic. — Il peut promener le bébé toute une nuit et néanmoins avoir son repos naturel.

Le temps qui fuit sur nos plaisirs, semble s'arrêter sur nos peines.

La vérité est le soleil des intelligences.

Après avoir vu son ami le clown.

Mme Rosenbaum. — Ainsi, notre vil Maurice n'a pas réussi comme boîte ?  
Mme Cohen. — Mon Dieu, non ! Il ne fallait pas se têter à écrire sur un zeul gôté tu babier et à foir l'autre gôté te la veuille cashillé entièrement. Une herde sèche, gami !

SOUVENIRS

O souvenirs ! — Le soir, quand le vent tond les herbes,  
Quand les foins sont coupés et les blés mis en gerbes,  
Le soir, après les chauds labours du jour entier  
Quand c'est l'heure d'aller dormir à la chaumière,  
Le paysan reprend sa hotte, et s'achemine,  
Lent et courbé, par le sentier.

Souvenirs ! — Un grillon s'est caché dans la charge ;  
Et l'homme est vieux, le faix est lourd... Sur le ciel large,  
Les nuages bleutés tombent comme un rideau ;  
La nuit vient. Le grillon criquette, l'homme écoute :  
Las, il monte, et le long, tout le long de la route,  
Il entend chanter son fardeau.

EDMOND HARAUCOURT.

CORRIDA FIN-DE-SIÈCLE

Oyez !... Oyez !... chers lecteurs et veuillez me donner votre avis, là, franchement, sur la corrida que j'ai l'intention d'organiser pour l'Exposition internationale de Paris, afin de fêter dignement cette fin de siècle.

J'ai déjà fait cueillir, par un ami sûr, dans les profondeurs du continent noir, les derniers antroprophages, les célèbres Niam-niams.

Il n'y en a presque plus, et ça coûte terriblement cher ; mais, passons, j'ai donc réuni, grâce à ma monnaie et au dévouement de mon ami, une belle, belle cuadrilla.

A présent, je vais, en quelques mots, vous mettre au courant de ce que j'ai l'intention de faire afin d'obtenir le summum de l'inédit.

Mes antroprophages, aussitôt rendus à Paris sont renfermés, bien entendu, dans la plus profonde obscurité.

Vingt huit jours, ni plus ni moins, avant l'ouverture des courses, mon sujet est soumis au jeûne le plus terrible : rien à manger, de l'absinthe seulement, de temps à autre, pour le rendre plus affamé et partant plus cruel. Pendant ce temps, je me suis procuré, grâce à des intelligences que je possède au ministère de la justice, quelques condamnés à mort.

Ceux-là, je les nourris à force pendant vingt huit jours... je les gave littéralement, je les bourre à crever.

Quand mon condamné est gras à point, j'annonce la course. Le prix d'entrée est fixé à cinq louis, places debout ; à vingt louis, les stalles : cent louis, les loges, le tout au bénéfice de la Société protectrice des animaux. Vu les mœurs actuelles, je suis absolument garanti d'une recette monstrueuse.

Après les fariboles d'usage on ouvre la porte du toril et mon antroprophage maigre — ô combien — apparaît à la lumière du jour, armé seulement d'un bon couteau et d'une gigantesque fourchette.

Le condamné gras est amené, les mains liées derrière le dos et la petite fête commence.

On comprendra de reste que mon Niam-niam, lequel n'a rien bouloté depuis vingt huit jours est doté d'un appétit que je ne risque rien à qualifier de formidable. Et alors commence un combat singulier, un spectacle ultra dramatique et tel que la Rome antique n'en a jamais présenté aux



1. MME TALENS, *Faute chanteuse, Falcon*. 2. MR BERRIET, *1er Baryton Grand Opéra*. 3. MME DEFLY, *Chanteuse légère*. 4. MR OCCELI, *1er Baryton Grand Opéra*. 5. MR DEFLY, *1er Ténor-traduction*. 6. GROMMEN, *Basse noble*. 7. MR ASSALDI, *1er Faute Ténor*. 8. MR GERARD DE SWERT, *1er Chef d'Orchestre*. 9. MR JAVID, *Basse chanteur*. 10. MME TELBA, *1re Duprion*. 11. MME LAFROS, *Contralto*.

## Amusements et Sports

L'OPÉRA FRANÇAIS

M. Ch. Nicosias, directeur artistique et premier chef d'orchestre de la troupe d'opéra français, a complété ses engagements et M. A. Durieu, administrateur de cette troupe, est de retour à Montréal.

La saison, qui commencera en octobre et ne comprendra que de l'opéra et de l'opéra comique, s'annonce sous les auspices les plus favorables et un ensemble bien dirigé, homogène, complet, ne peut que rencontrer ici toute la faveur réservée aux tentatives sérieuses et bien étudiées.

C'est dans la salle du Monument National, transformée pour la circonstance, qu'auront lieu les représentations de l'Opéra Français dont le répertoire, fort bien choisi, comprend : *Hérodiade* ; *Thaïs* ; *Manon* ; *Le Cid* ; *Si j'étais Roi* ; *Lakmé* ; *La Juive* ; *Robert le Diable* ; *Les Huguenots* ; *L'Africaine* ; *Le Prophète* ; *Aida* ; *Le Trouvère* ; *Mignon* ; *Hamlet* ; *Samson et Dalila* ; *Faust* ; *Roméo et Juliette* ; *Mireille* ; *Carmen* ; *Moïse* ; *Guillaume Tell* ; *La Muette de Portici*.

On nous parle d'un premier ténor, M. Ansaldo qui, paraît-il, est digne de tous les éloges.

Voici, du reste, le tableau complet du personnel :

M.M. Ch. Nicosias, directeur artistique et 1er chef d'orchestre ; M. Arthur Durieu, administrateur ; Paul Boué, régisseur ; Froidurot, 2e régisseur ; Gérard de Laverc, 1er chef d'orchestre ; Maurice, 2e chef d'orchestre ; Puricelli, maître de Ballet ; Lafarge, pianiste-répétiteur ; Lambert, costumier ; Roland, chef machiniste ; Poudroux, bibliothécaire.

Artistes : Mme Talaxis, des théâtres de Paris, Nice, Lyon ; Mme Doiska, forte chanteuse du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Badilla, 1re chanteuse légère des Théâtres de la Scala de Milan, Nice, Bordeaux ; Mme Delfy, 1re chanteuse Lyrique du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Telba, mezzo-soprano du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Laffon, contralto d'Opéra (Genève, Lyon) ; Mme Froidurot, 2me dugazon ; M. Ansaldo, 1er ténor de l'Opéra de Paris ; M. Prévost, de Covent-Garden de Londres et des Théâtres de Paris ; M. Delfy, ténor traduction des Théâtres Lyriques de Paris, Nice ; M. Salvator, 1er ténor léger de l'Opéra Comique de Paris ; M. Pétrus, 2e ténor d'Opéra (Lille, Lyon) ; M. Berriel, 1er baryton Grand-Opéra et traduction, de l'Opéra-Comique de Paris ; M. Occellier, 1er baryton Grand Opéra et traduction (Toulouse, Marseille) ; M. Grommen, basse noble Grand Opéra (Liège) ; M. Javid, basse chanteuse (Lyon, Marseille) ; M. Froidurot, 2e basse.

Ballet : Mlle Villa, 1re danseuse-étoile de la Scala de Milan ; Mlle Muller, danseuse demi-caractère ; M. Puricelli, travesti de la Scala de Milan. 16 danseuses, 40 choristes (dames et hommes), 35 musiciens.

Nul doute qu'avec de pareils éléments, M.M. Nicosias et Durieu n'obtiennent tout le succès que méritent leurs persévérants efforts.

\* \* \*

HER MAJESTY'S THEATRE

Le "Her Majesty's Theatre" ouvrira ses portes lundi le 12 septembre. M. et Mme Murphy, au cours du voyage qu'ils ont fait à New-York dans le but de chercher les nouveautés les plus célèbres et les plus propres à satisfaire le goût artistique de leurs abonnés, se sont assurés, pour cette date, le concours de la troupe d'Opéra Jefferson de Angelis dans "The Jolly Musketeer", un nouvel opéra comique par Stanislas Stange et Julian Edwards. Leur autre opéra "The Wedding Day", a servi à introduire Jefferson De Angelis, Lillian Russell et Della Fox comme étoiles alliées. Cet arrangement fit la fortune de ses promoteurs en une saison. Un nouvel intérêt est attaché à l'engagement de M. De Angelis par le fait que c'est sa première apparition ici, comme étoile. La dernière fois qu'il est venu à Montréal, c'était comme premier comique avec Della Fox dans "The Little Trooper", il souleva alors l'admiration universelle par son jeu et son habileté comique.

M. et Mme Murphy, au cours de leur voyage à New-York, ont visité Manhattan Beach où De Angelis a paru dans "The Jolly Musketeer" pendant trois semaines. Ils furent charmés de l'enthousiasme soulevé là par cette production et constatèrent que le spectacle en est superbe, la troupe éminemment capable et l'étoile très vive, très magnétique, jouissant d'une immense popularité personnelle. Le régisseur de la troupe est M. John P. Slocum, ce jeune vétérana qui a déjà donné d'autres plaisantes productions comme "The Highwayman" et "The Little Dragons".

\* \* \*

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Sous la direction de M. W. E. Edwards, le sympathique gérant de ce théâtre, l'Académie va rouvrir avec Mme Fiske, dans un répertoire absolument spécial et avec des spectacles de premier ordre qui se continueront toute la saison. Citons : Irwing Kendall, Bernhardt, tous les meilleurs artistes du continent.

\* \* \*

QUEEN'S THEATRE

A ce théâtre nous allons avoir, d'abord, une compagnie permanente qui occupera l'affiche pendant plusieurs semaines, puis Félix Morris, puis des troupes diverses : opéra, opérette, comédie et spectacles variés, bien faits pour attirer un public select à cette charmante salle, une des plus coquettes et des mieux situées de Montréal.

Nous tiendrons notre public au courant de toutes les nouveautés avec lesquelles la direction est en train de traiter pour cette année.

\* \* \*

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le public, en attendant qu'il puisse assister aux beaux mélodrames français qui sont la spécialité de ce théâtre, dans la grande salle actuellement

en construction coin Sté-Catherine et Papineau, s'entasse dans celle où, la saison dernière, il a assisté à tant de touchantes représentations.

La troupe a été renforcée de plusieurs excellents artistes.

\* \* \*

PARC SOHMER

Jamais le Parc Sohmer, depuis longues années, n'avait enregistré à ses guichets pareille affluence de public.

C'est qu'aussi les attractions succèdent aux attractions et que, quand on est bien persuadé que le programme d'une semaine a atteint le summum de l'intérêt on est obligé de convenir, la semaine suivante, qu'il a encore été dépassé.

Les belles fêtes du pique-nique des employés des tramways, malgré la pluie qui, quelquefois a fait rage, ont réuni le maximum et toujours la course aux numéros sensationnels se continue. Allez cette semaine au Parc Sohmer et vous en reviendrez émerveillés.

\* \* \*

ELDORADO

La *great attraction* de cette semaine est le retour au bercail du fameux comique Harmant, le grand favori du public Montréalais. Après une absence de deux mois et demi, le populaire artiste est revenu goûter la saveur des applaudissements dont les spectateurs de l'Eldorado se montrèrent toujours si prodigues en sa faveur ; il amène avec lui la gracieuse et mignonne Mme Harmant, artiste accomplie, qui joue avec beaucoup de finesse et d'entrain *Un charcutier dans les fers*. Dans leurs duos, M. et Mme Harmant sont excellents et ne tarderont pas à se créer une réputation de duettistes de premier ordre.

Mlle Montalais, dès ses débuts, a enlevé et conquis son public par ses brillantes qualités de chanteuse comique ; c'est une artiste de talent qui fait grand honneur à l'Eldorado.

Les représentations se terminent par *Un tigre du Bengale*, spirituelle et amusante comédie jouée sans défaillance par M.M. Delaunay et Harmant, Mlles Angèle d'Arcy et Jeanne Blouck ; le seul énoncé de ces noms constitue une suffisante garantie de la bonne interprétation de la pièce.

PALLADIO.

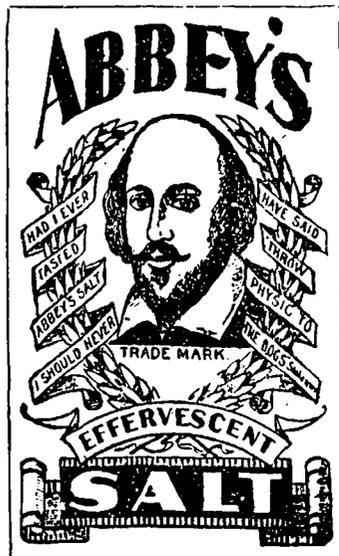
## Aimer son Déjeuner.

Aimez-vous votre déjeuner? Un grand nombre de gens ne l'aiment pas, surtout durant ces temps chauds. Vous réveillez-vous toujours avec une sensation d'épuisement, d'anéantissement et un manque général d'énergie? N'avez-vous aucun désir de déjeuner? Une cuillère à thé d'

ABBEY'S  
EFFERVESCENT  
SALT.

dans un verre d'eau, prise alors, tonifiera votre estomac, donnera de l'énergie à votre système et vous donnera un appétit naturel pour votre déjeuner.

Alors vous connaîtrez le plaisir d'aimer votre déjeuner.



Le "Canada Lancet" dit :

"Ce médicament mérite tous les éloges qu'on en fait. Un échantillon est offert à chaque médecin et les rapports des hommes de l'art sont très favorables. Il n'y a pas de doute que l'usage quotidien d'Abbey's Effervescent Salt se recommande comme un moyen puissant pour prévenir et éloigner les attaques de maladie."

## MODES PARISIENNES

## IL A EU SON TOUR

Arthur, à qui l'on défend toujours de parler à table, a eu sa revanche l'autre jour. Le dîner venait de commencer quand le petit dit timidement :

— Maman, puis-je dire un mot ?

— Tu connais le règlement, Arthur, répondit elle sévèrement.

— Pas seulement un mot ?

— Non, Arthur, jusqu'à ce que ton père ait fini son journal.

Arthur attend forcément que le journal fut fini de lire et quand on lui demanda ce qu'il avait à dire :

— Oh rien ! Seulement Nora a mis les gâteaux à la crème sur l'appui de la fenêtre pour les faire refroidir et quand on s'est mis à table, le chat commençait à les manger.

## EN ÉCONOMISANT

*Lui.*— J'ai peur, ma chérie, de ne pouvoir vous rendre heureuse avec un salaire seulement de deux mille piastres par année !

*Elle.*— Ne vous tourmentez donc pas de cela, mon ami. En économisant, je pense avoir assez de \$1.500 pour mes toilettes et, alors, nous aurons tout le reste pour les dépenses de la maison.

## FIXÉE

*Mme Saistout.*— Votre mari sort beaucoup, n'est-ce pas ?

*Mme Boncourt.*— Oh, je ne sais pas. Il ne sort pas plus souvent qu'il ne rentre.

## MOYENS INGÉNIEUX

Un homme avait eu sa montre volée au théâtre. Tout à coup, il dit à voix très haute : " Il est juste neuf heures, dans quelques minutes ma montre va sonner et comme elle sonne très fort il sera facile de savoir où elle est ". Le voleur terrifié, se mit en devoir de s'enfuir, et par son agitation se trahit lui-même.

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

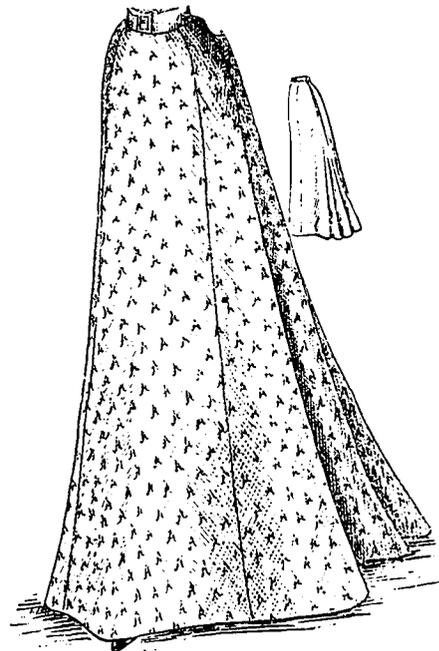
No 601.— Cette jupe est spécialement adaptée pour les étoffes se lavant ; elle est ajustée sur les hanches et touche terre également tout autour, en mettant toujours un droit fil avec un biais. Avec les étoffes les plus délicates, telles que lawn, organdie, mousseline ou toute autre étoffe légère, vous pouvez être sûrs que les jupes iront toujours bien. Notre illustration est en piqué. Le bas peut être ourlé ou garni d'un faux ourlet. L'ampleur, derrière, est arrangée par des plis.

Il faut 5 verges  $\frac{1}{2}$  en 36 pouces pour une jupe destinée à une dame de grandeur moyenne.

No 601 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

No 601.— *Jupe pour dame, 6 lés*

No 618.— *Peignoir pour dame*



NO. 601 LADIES' SKIRT.



NO. 618 LADIES' WRAPPER.

No 618. Cette robe, si confortable pour la maison, est faite avec un empiècement et manches forme de chemise ; l'ampleur de dos est arrangée en trois plis de chaque côté qui sont retenus à la doublure et à la taille. L'ampleur devant est froncée à l'empiècement et retenue à la taille à la doublure et par une ceinture, laquelle est cousue sous le bras. Sur le devant un pli creux fermant avec boutons et boutonnières ; au cou un col rabattu ; les manches, forme de chemise, avec un poignet. Cette robe est jolie en percale, guigham ou toute autre étoffe d'été.

Il faut 9 verges en 36 pouces pour une dame de moyenne grandeur. No 618 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.



## COSTUME EN CACHEMIRE ET CRÈPE.

Jupe avec volant en forme et seconde jupe découpée à dents, garnie de crêpe, doublée de silésienne et fermée à gauche sur le côté. Corsage d'une forme avantageuse, fermé sur l'épaule et sous le bras, garni d'une draperie partant du côté gauche et remontant à droite sous un chou ; ceinture en crêpe, col droit et plastron en crêpe ; manches toutes unies. Chapeau en crêpe avec grand nœud devant. Matériaux : 9 verges de cachemire, 2 verges  $\frac{1}{2}$  de crêpe.

## UN DRAGON SAUVÉ PAR UN MOUTON

Un jour, durant le repos d'une étape en Allemagne, le maréchal Davout aperçut un dragon qui, malgré les ordres rigoureux interdisant le pillage, emportait précipitamment un mouton volé. Le dragon fuyait, le mouton se débattait.

" Amenez-moi ce pillard ! cria le maréchal Davout à un des hommes de son escorte, qui, bientôt, rejoint le dragon et le conduit tout tremblant devant le maréchal dont la sévérité était implacable.

" Tu sais ce qui t'attend pour avoir enfreint mes ordres, avoir manqué à la discipline ! Tu vas être fusillé ! " dit le maréchal qui, tout irrité, continue sa tirade et ses objurgations. " Ah ! mauvais soldat ! Vaurien ! Voleur ! Tu serviras d'exemple. "

Pendant ce monologue, le mouton, maintenu difficilement sur l'encolure du cheval, ne cessait de bêler.

" Bêe ! bêe ! bêe ! "

Impatienté, le dragon lui tape sur la tête en disant : " Tais-toi donc, animal ! Laisse parler M. le maréchal ! "

Davout ne put s'empêcher de rire, à ces mots articulés d'un ton calme, à mi voix. Sa colère tomba, et se rappela à la déférence valut au dragon la grâce de la vie.

## LA SUPPOSITION DE FLOC

*Flo.*— Pourquoi les femmes craignent-elles la mort bien plus que les hommes !

*Floc.*— Je suppose qu'elles pensent combien terrible cela sera de garder éternellement le silence.

## REGRET D'ÉCRIRE

*Lami (au civil auteur).*— Avec vous déjà écrit une ligne que vous auriez voulu voir effacer par la suite ?

*L'auteur.*— Oui, une fois.

*Lami.*— Quand ?

*L'auteur.*— Quand j'ai enlissé un billet pour un ami et que j'ai été obligé de le payer en suite.

## SIMPLE QUESTION

*Berthe.*— Charles m'a menacée de m'embrasser et je lui ai dit que s'il l'osait, je crierais.

*Blanche.*— Est-ce que quelqu'un t'a entendu ?

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 31 AOUT

## TRIO DE PROVERBES

Septembre est le Mai de l'automne.

x

A pauvres gens la pâte gèle au four.

x

Qui s'attend à l'écuelle d'autrui a souvent mal diné.

SANCHO PANÇA.

## La Lutte pour la Vie

La lutte pour la vie, la nécessité de combattre sans trêve, sans interruption possible, de cette lutte de chaque jour, n'est pas sans avoir une influence considérable sur l'état de la santé générale et qui se traduit chez les uns par la maigreur, un teint pâle, un peu olivâtre, de l'exubérance, de la nervosité; chez les autres par une excitabilité évidemment malsaine, de l'irritabilité à certains moments, des rires sans joie, des pleurs sans douleur. A tous ceux et celles qui souffrent de ces misères, nous conseillons de prendre sans retard les **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonard, et dont la formule est approuvée par la Faculté de Médecine de Paris. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383, Bureau de l'Poste, Montréal, ou 292 rue St-Denis.

Dans un wagon en revenant de Nice. Un Marseillais. S'il y a beaucoup de poissons dans la Méditerranée... Mais je pense qu'il n'y a pas de mer au monde où il y en ait autant... Eh! monsieur, sans le détroit de Gibraltar, ce serait bien autre chose... Malheureusement, il s'en échappe toujours quelques-uns par là.

## LA RENOMMÉE

Le grand remède français, le **Baume Rhumal**, est le remède infailible par excellence. 107

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP**  
AUX DU  
**ENFANTS D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES**  
DE  
**Noix Longues**  
Composées)  
**De McGALE**

POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections  
biliaires,  
Torpeur du  
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 112, MONTRÉAL.

Les **Femmes**

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, fatiguées et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

**LIVRE**  
**GRATIS**

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montrea

## NOUVEAU RESTAURANT

**GUST. BOURASSA**  
Spécialité de bonnes liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.  
**32 Cote St-Lambert**

LA MEILLEURE

# Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire**

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU POSE, QUÉBEC.



## HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BEL. EAST 1111

## Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médaille et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Écrivez à Agence de l'École Apostolique de Beilleville, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

## LE RIFLE

Exéma, Mal de Barbe, Plaies et autres

maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. Raveau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et résout tous les cas. Nous tenons à votre disposition de nombreux certificats constatant la supériorité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Raveau**. Entre autres, un cas de Gale de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00, J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues St-Jacques et St-Denis, Montréal. **Maladies de la Peau**

Rapineux, examinant chez le marbrier la pierre qu'il doit faire placer sur le tombeau de sa femme :

Trois larmes ! Pourquoi trois larmes... quand nous n'avons que deux yeux !

# La boisson des Enfants

C'est l'EAU MINÉRALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un bien-être sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

## Le Plaisir de Fumer..

dépend de la qualité du tabac. Un cigare mal fait et d'un tabac inférieur dégoûte le plus enragé fumeur. Il vaut mieux payer

10c pour un Cigare comme ...  
**"La Champagne"**

D'un arôme exquis; fait du plus pur Havane et plein de corps. Il éclipsé, comme quantité, qualité et confection, tous les autres cigares à 10c, et ...

Vaut les meilleurs se détaillant à 15 cts



## MONUMENTS FUNÉRAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

**J. BRUNET**

COTE-DES-NEIGES

MONTRÉAL

**ELDORADO**

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 28 AOUT

**Un Charentier dans les Fers**

Opérette en un acte

**UN TIGRE DU BENGAL**

Vaultville en un acte

Débuts de M. et Mme HARMANT  
Les BARTELLI, Merveilleux Acrobates,  
les rois du tapis.  
Débuts d'YVONNE MONTALAIS,  
Chanteuse légère.

**CHAQUE JOUR** (Matinée... à 2 1/2 heures  
Soirée... à 8 heures

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galleries, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,  
F. X. BILODEAU.  
Régisseur: S. DURANTEL.

**MUSÉE EDEN**

A part un grand nombre de tableaux en cercle, il y a au  
delà de  
**1000 Curiosités à Voir**

**A L'ODEON...**

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.  
La Passion de Jésus en 29 tableaux représentée à  
Oberammergau.

**Voyage Autour du Monde**

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments  
de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au  
tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvvert tous les jours  
de 9 h. à 10 h. 296 RUE ST-LAURENT.

Durapiat est gourmet, mais économe.  
Hier, sur sa table, parait un rosbif  
monumental.

— Victoire, dit Durapiat à son cor-  
don bleu, votre rosbif est superbe, mais  
je crains qu'il ne soit un peu dur;  
combien coûte-t-il?

— Deux dollars.

Très bien. Vous n'en servirez  
plus à ce prix-là. Le filet de deux dol-  
lars n'est tendre que chez les autres.

**Mlle E. VÉZINA, DE QUÉBEC**

Souffrait depuis six ans de maladie ner-  
veuse, faiblesse générale et autres maux  
propres à son sexe. Les médecins les plus  
distingués lui avaient donné leurs soins sans  
succès remarquable. Les *Pilules Cardinales*  
du Dr Ed. Morin la rétablirent parfaite-  
ment.

Voici le rapport, aussi fidèle que possible,  
de Mlle E. Vézina, de Québec. Depuis dix  
ans, dit-elle, je souffrais de maladie ner-  
veuse et faiblesse générale, compliquées  
plus tard de plusieurs autres maux propres  
à mon sexe.

J'en étais rendue au point de ne pouvoir  
plus faire mon ouvrage. Je ressentais constan-  
tement de vives douleurs, tantôt à la tête,  
entre les épaules, dans la région du foie,  
tantôt dans les jointures, qui enflaient dé-  
mesurément, dans les jambes ou dans toutes  
les parties du corps. Bien des fois, hélas!  
j'avais cru mourir, tant je souffrais.

Pendant ces dix années de douleurs, j'eus  
recours à plusieurs célèbres médecins. Je fis  
usage d'un grand nombre de remèdes paten-  
tés, Pilules et autres, soi-disant sans pa-  
râchés pour les maladies des femmes. Les  
soulagements obtenus ne furent que tempo-  
raires et de courte durée. Les personnes  
qui me voyaient étaient frappées de ma ma-  
ladie, toutes s'accordant à dire que je n'en  
reviendrais pas.

On disait beaucoup de bien des "*Pilules  
Cardinales*", je voulus en faire l'essai. A  
mon grand étonnement, dès les premiers  
jours que j'en fis usage, je pus constater un  
soulagement remarquable. Encouragé par  
ces premiers succès, j'en continuai l'emploi  
jusqu'à parfait rétablissement.

Méitez-vous. Les guérisons merveilleuses  
obtenues, la vente facile et considérable de  
ces excellentes Pilules, ont fait naître une  
foule d'imitations SANS VALEUR.

Exiger toujours les PILULES CARDINALES  
du Dr Ed. MORIN.

**A LA SOURCE MÊME!**

Détruire l'ivrognerie! Voilà certes l'une  
des plus recommandables croisades de cette  
fin de siècle. Mais, hélas! les apôtres les  
mieux intentionnés du mouvement ont pra-  
que toujours frappé à côté et dépensé en  
vain un zèle et des tentatives dignes d'un  
meilleur sort.

Pourquoi? Voyons un peu.  
Les uns ont proposé des lois sévères de  
prohibition; les autres, des moyens termes  
avec le mal.

On a inondé le pays de statistiques terri-  
fiantes pour l'ivrogne; on a institué des en-  
quêtes locales, nationales et même univer-  
selles, qui ont abouti à d'éloquents rapports  
que personne n'a pris au sérieux.

Notre propre gouvernement a, au coût de  
près de \$100,000, pris sous sa responsabilité  
de demander l'opinion de tous sur l'opportu-  
nité de supprimer par la force légale la dis-  
tillation, l'importation et le débit des bois-  
sons, même les plus légèrement alcooliques.

Et le mal est resté ce qu'il était. Pour-  
quoi? demandons-nous encore.

Parce que l'on n'a pas remonté à la source  
du mal; parce qu'on n'a pas songé à le com-  
battre dans la nature même.

Un homme s'est présenté avec la recette,  
la vraie, la rationnelle, la seule efficace.

Il va chercher le virus — car c'en est un —  
dans l'ivrogne, dans son sang, dans son cer-  
veau, dans son organisme. Au lieu de lui  
mettre sous les yeux des statistiques, ou  
dans les jambes des lois plus ou moins sé-  
vères, cet homme, qui a compris la nature  
humaine, a trouvé le remède qui va droit au  
but et produit chez le malade l'effet du  
contre-poison.

Ce remède, il n'est pas besoin, pour se  
l'inculquer, de se cloître, de s'éloigner des  
siens et de ses affaires. C'est un traitement  
privé, agréable, intelligent, sans réaction  
violente; un procédé qui pour guérir un  
mal n'en crée pas dix autres, et qui dispense  
de ces fatales injections hypodermiques dont  
les effets négatifs ont été si profondément  
déplorables dans plusieurs cas.

C'est un tonique qui, d'abord, ne heurte  
aucunement l'appétence du buveur et qui,  
graduellement, donne à cette appétence un  
autre désir, une autre sensation; puis, fina-  
lement, c'est la cure radicale sans autre inci-  
dent que celui qui marque le réveil heureux  
au sortir d'un rêve.

Il suffit d'ajouter que le traitement Dixon  
est recommandé par des gens de grande au-  
torité, qui l'ont vu opérer des merveilles.

De tous les traitements contre l'alcoolisme,  
c'est le seul qui semble survivre, c'est  
le seul qui ait obtenu la confiance des auto-  
rités compétentes, parce qu'il guérit radica-  
lement sans laisser de traces, sans amener  
chez le patient un cortège de maladies dé-  
plorables.

Non-seulement il guérit l'alcoolisme, mais  
il donne au patient un regain de jeunesse,  
de vigueur et ramène l'intelligence assom-  
brée à son état normal.

**Demande en mariage:**

Le futur. — Ainsi vous m'accordez la  
main de mademoiselle votre fille?

Le papa. — Mais certes... et si vous  
voulez emmener sa mère en même  
temps, ça me fera plaisir.

**Orthographe de cuisinière.**

Une maîtresse de maison, après un  
dîner de famille, deman la à sa cuisini-  
ère de ses dernières confitures.

La domestique en apporta un pot,  
sur lequel un des invités lit: *Cris de  
leur.*

Émerveillement des convives; des  
cris d'âne en confitures; qu'est-ce que  
cela peut être?

Les conjectures vont leur train, lors-  
que la dame du logis, qui est initiée  
aux mystères de l'orthographe de sa do-  
mestique, donne l'explication vaine-  
ment cherchée. Cela voulait dire: *Ce-  
rises de l'année!*...

**En wagon:**

Une dame s'adressant à un malotru  
un peu aviné, qui fume la pipe.

Mais, monsieur, il y a un compar-  
timent pour les fumeurs.

S'usez, je n'en fumerai plus  
qu'une.

**65c — Corsets d'Été en Net Courts 4 agrafes style français — 65c**

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix!

Corsets COURTS P. D., 4 Agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. **65 cts**

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: — "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Corsets pour enfants, 25c. Spécialité: — Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus.

Corsets réparés à peu de frais. Gants réparés à peu de frais.

**J. B. A. LANCTOT,** — 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants  
Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre

Les férocités du reportage.  
Dans l'antichambre d'un homme cé-  
lèbre, à l'agonie, les reporters des jour-  
naux du matin assaillent de questions  
le médecin du patient.  
— Vous disiez donc, docteur, qu'il  
ne passerait pas la nuit!  
— Hé! hé! On ne sait jamais...  
Cette nuit peut-être... Peut-être de-  
main matin...  
— Parbleu! C'est bien cela... Vous  
verrez qu'il va mourir pour les jour-  
naux du soir!

Grostubard fait dans le *Vélophone*  
l'éloge d'un grand coureur mort la  
veille:  
"X... a pris avec beaucoup de cou-  
rage le dernier virage de sa vie; une  
fièvre lui a donné le départ et Dieu,  
ce juge à l'arrivée des épreuves d'ici-  
bas, doit l'avoir, à l'heure où j'écris  
ces lignes, proclamé champion du  
"Paradis!"  
O éloquence des métaphores véloci-  
pédiques!

A la mairie:  
L'officier municipal dit les formules  
sacramentelles de la loi à un jeune  
couple qui vient de s'unir.  
— La femme doit suivre son mari  
partout... dit M. le maire.  
— Oh! monsieur, je vous en prie!  
interrompt vivement la jeune mariée,  
changez-vous ça... Mon mari est fac-  
teur rural!

Un mauvais plaisant entre un jour  
dans un magasin de chaussures ayant  
pour enseigne: "Aux 100,000 sou-  
liers".  
— Vous avez 100,000 souliers? dit-il  
au patron?  
— Oui, monsieur.  
— Est-ce que vous êtes occupé, en ce  
moment?  
— Non, monsieur.  
— Eh bien! je vais les essayer!

**REMISE A HUITAINE**

Le 17e Pique-nique annuel des marchands  
bouchers, qui devait avoir lieu le mercredi,  
23 août, a été, à cause des prévisions de mau-  
vais temps, remis à huitaine.  
C'est donc le mercredi 30 que cette inté-  
ressante cérémonie, attendue si vivement par  
le public Montréalais, aura lieu au Parc De-  
Lorimier, coin des rues DeLorimier et Rachel.  
De nombreux numéros de jeux et de cour-  
ses sont réservés à la police, aux pompiers,  
aux garyons bouchers, aux filles des bouchers.

Il y aura: courses à relai; en buggy; à  
pieds; plate ouverte; en buggy pour ladies;  
courses pour messieurs; pour bouchers pra-  
tiquants; pour les membres du comité; pour  
les membres du club de chasse à courre.

Un "Tug-of-war" entre 12 bouchers et 12  
hommes de police.

Courses en sulky; à barrière; des hommes  
gras, "bouchers"; course plate pour che-  
vaux de bouchers; course de 5 milles en  
sulky; course plate de consolation; une su-  
perbe course de 100 verges pour les membres  
du comité; cochon graissé; veau graissé;  
mouton graissé; réservées aux bouchers pra-  
tiquants.

On voit que l'on ne s'ennuiera pas au  
superbepique-nique de nos bouchers Mont-  
réalais.

**La... Société Nationale de Sculpture ...**

**Au Capital Actions de \$50,000**

La prochaine distribution d'ouvrages d'art so-  
fera à Québec, Jeudi, le 21 Septembre courant.

1 Lot de .....	\$10,000
1 " " .....	1,000
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	10
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de .....	\$ 30
100 " " .....	12
100 " " .....	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de .....	\$ 4
999 " " .....	1

3,500 Lots valant..... \$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout.

J. Cochenatier, 131 St-Jacques, agent général  
pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la So-  
ciété a été entièrement refondue. Le personnel  
au complet a été changé et M. Thimothé Ar-  
chambault en est aujourd'hui le gérant. Pro-  
chainement, nous commencerons l'ouverture  
des cours publics et gratuits.

Calino raconte tout joyeux qu'il vient  
de gagner un procès.

— Mais, fait quelqu'un, c'est en pre-  
mière instance, seulement, et si votre  
adversaire allait en appeler!

— Impossible! fait le gâteux en se  
couant la tête, il est muet!

**Débilité Générale**

Une maladie grave ne débute jamais subite-  
ment: elle est toujours annoncée par des ma-  
laises précurseurs qui sont, la Diminution des  
forces; la fatigue survient rapidement; on s'es-  
souille vite; on redoute les exercices physi-  
ques; 2o Diminution de l'appétit; la digestion  
est lente, provoque de la lourdeur, de l'as-  
ouissement. Il faut se desserrer après les repas;  
3o Diminution de la puissance intellectuelle;  
l'attention est distraite, la mémoire capricieuse;  
on devient paresseux, taciturne; on recherche  
la solitude. Avant que tous ces symptômes de  
débilitation générale ne soient survenus, il est  
prudent d'enrayer le mal. Un régime aux Pi-  
lules de Lougué Vie du chimiste Bonard aura  
pour effet de relayer l'organisme, de réveiller  
l'appétit, de fortifier les tissus et de revivifier  
le sang. On trouve ces Pilules dans toutes les  
bonnes pharmacies à raison de 30c la boîte. En-  
voyé par la maille en s'adressant à la Cie Mé-  
dicale Franco-Coloniale, Boite 353 Bureau de  
Poste, Montréal, ou 202 rue St-Denis.

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent



**J.A. Dumas**  
**PHOTOGRAPHE**  
**MONTREAL**

# L'Ivrognerie Guerrie

Lisez, dans ce numero, l'ar-  
l'article intitulé :  
"A la Source Meme"

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE !

Ecrire ou s'adresser :  
"Dixon Cure Co." 572 RUE SAINT-DENIS  
J. B. LALIME, Gérant. MONTREAL

## ... Par la Cure Dixon

### AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

#### Machines a Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

#### Machines a coudre a Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

#### CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

Le colonel passe la revue des réservistes; l'un d'eux, complètement imberbe, attire son attention :

—Avez-vous déjà servi ? lui demande-t-il.

—Oui, mon colonel.

—Où ?

—Au café du Commerce.

Excellent Endroit  
pour se...

### BAIGNER

Dans de l'eau de source qui  
coule continuellement...

### BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

### LA PRUDENCE

Ayez toujours du *Beurre Rhumal* chez vous  
pour faire face aux circonstances. 108

### The Jones Umbrella "Roof"



### Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00  
for a new  
UNION  
TWILLED  
SILK  
Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE. Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédier gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

## LA VELOUTINE

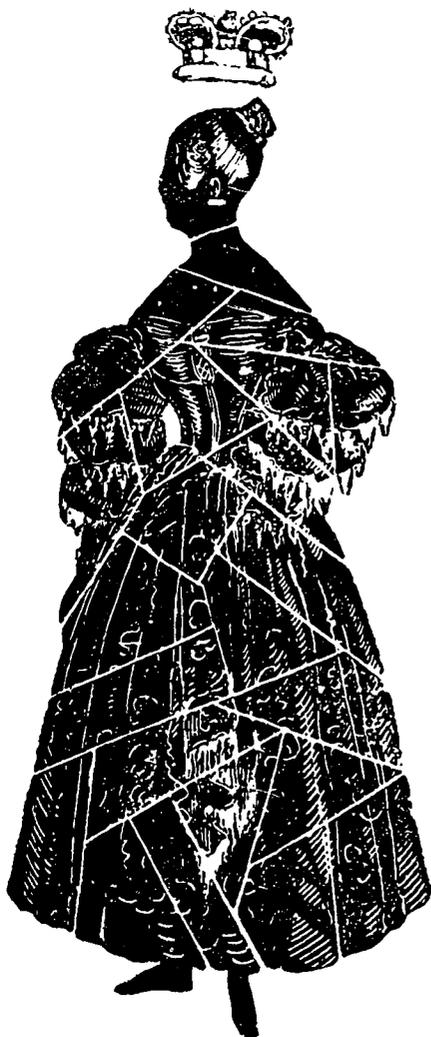
Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth  
HYGIENIQUE,  
ADHERENTE,  
INVISIBLE.

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 196



Ont trouvé la solution juste : Mme Provencher, Miles B Normandin, E Pinault, M M A Boucher, R Desautels, O Dulude, A J Gadoua, A Ready, P O Richard, R Turcotte, O Warneuil, Montréal; Mlle O Gendron, Beauhar- nois, Q; J H Beaufort, Coaticook, Q; A Na- deau, Lac Mégantic, Q; H Desjardins, J Morin, Maisonneuve, Q; L Moffet, J S Rocher, Otta- wa, Ont; Mlle H Laperrière, L Amyot, W Des- champs, Québec; I Pelletier, St Aimé, Q; Mme Savarin, Miles A Chenette, B Routhier, St Hyacinthe, Q; Mlle N Béland, Ste Julie de Somerset, Q; O Maçon, St Roch de Québec; A Courchesne, St Zéphirin de Courval, Q; J A Létourneau, Fall River, Mass; A Couturo, Ha- verhill, Mass; Mile M R Tessier, Holyoke, Mass; O Deschêne, Lewiston, Me; F X Desro- siers, A Simard, Lowell, Mass; A Dupont, Nashua, N H; P Drolet, Pawtucket, R I; L E Gagnon, Salem, Mass; A Gervais, Three Rivers, Mass; Mlle A Rivard, Montréal; J Derbes, Nouvelle Orléans, Lo; L Caron, Ste Julie de Somerset.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : P O Richard, 49 Craig, Montréal; L Amyot, 49 St Joachim, Québec; Mlle N Béland, Ste Julie de Somerset, Q; L E Gagnon, 13 Arthur, Salem, Mass; A Gervais, Three Rivers, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

## Maison N. Mercier

### PRIX SPECIAUX POUR ... L'OUVERTURE DES CLASSES

Notre maison si estimée des familles économes, vient de recevoir un bel et bon assortiment de...

### Marchandises Nouvelles pour Garçons et Filles.

AVIS AUX FAMILLES. — Cet assortiment est le plus complet du genre et nous invitons les familles à en faire l'inspection.

### A GRANDS BAS PRIX !

Nous sacrifierons à bas prix extraordinaires les marchandises suivantes :

**Pour Garçons.** Tweeds, Chemises, Sous-vêtements en laine. Spécialité de Bas, par côtes et mis, à des prix défiant toute compétition.

**Pour Fillettes.** Cachemire noir, Serge, corde, Cobourg, &c. Coton, Flanelle, Flanellette, Gants; ainsi que Couvertes en flanelle, flanellette; Couvre-pieds blancs et couleurs, dans toutes les grandeurs; choix de Serviettes, &c.

NAP. MERCIER, 1094 rue St-Laurent

Vis-à-vis le Marché St-Jean-Baptiste

**Restaurateur de Robson**

**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.  
En vente partout, 50c la bouteille.  
Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIFETTE, P. Q.

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



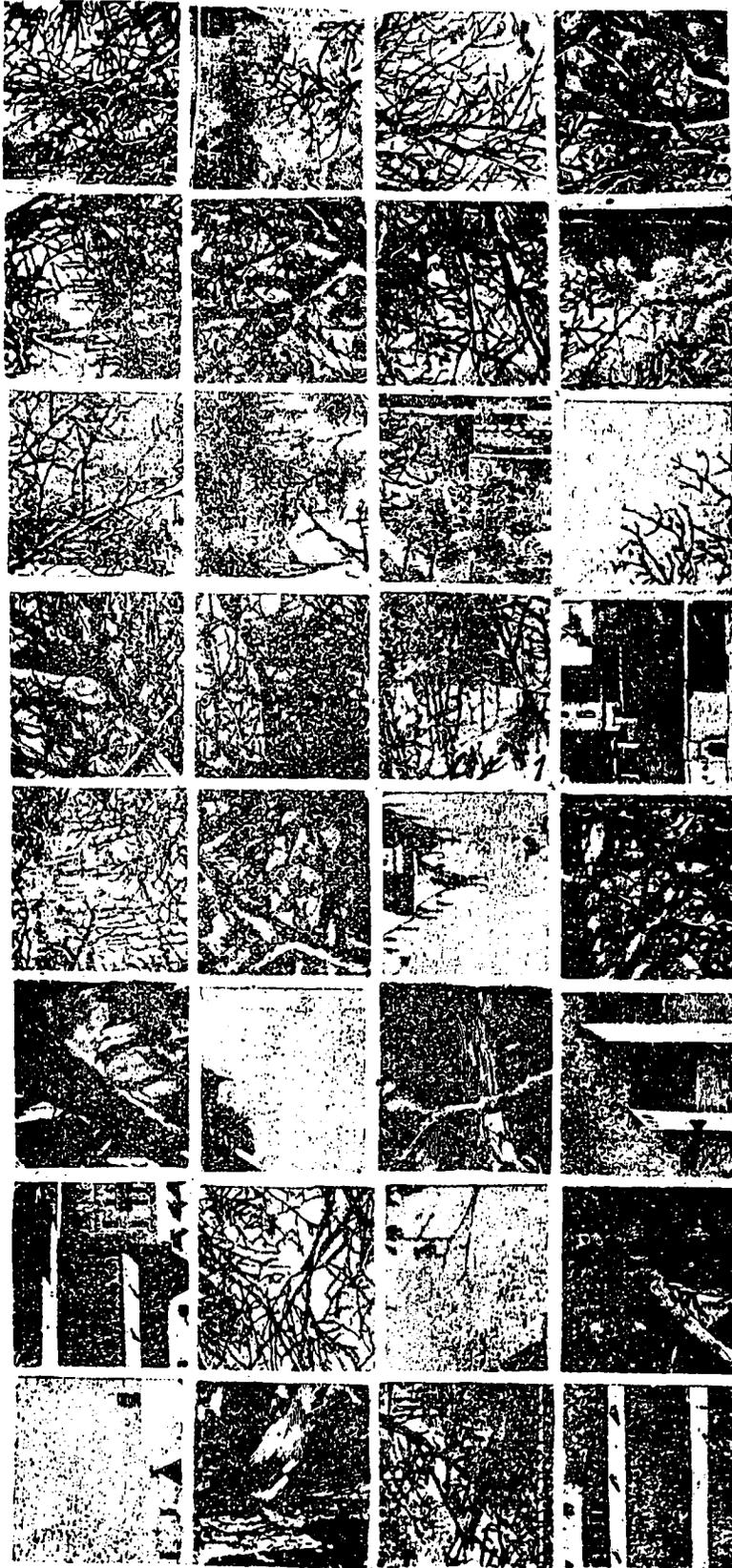
Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" No 198**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, un CHATEAU SEIGNEURIAL EN ALLEMAGNE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et noyez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participez qu'au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 6 septembre, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en 1) Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

**LIVRE**

POUR LES

**FEMMES**

Envoyé

**GRATUITEMENT**

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Téléphone des Marchands 182

**N. LÉVEILLÉ**

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.  
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avis  
COUPE GARANTIE

**La Société Coopérative de Frais Funéraires**

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de . . .



Funérailles dans toutes les paroisses de l'île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES : - Bell, Est 1235.  
Marchands, 563.

**BUREAU TOUJOURS OUVERT**



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**Baume Magique de Cléopâtre**

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incrustation des Ongles, soignés par

**Mme GEO. TUCKER**

Chiropriste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

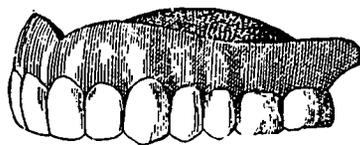
**VIN St-Lebon**

Naturel  
Tonique  
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE**

Seuls Agents pour le Canada.



**Dentier Garanti \$5.**

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc. font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

**Institut Dentaire Franco-Américain**

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine